

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

**Adaptation d'une jeunesse en
transformation :
Ethnographie des effets du surf-tourisme et de
la reconfiguration littorale dans la région
marocaine du nord du Souss-Massa**

Auteur : Mathias Wauthy
Promoteur(s) : Jacinthe Mazzocchi
Lecteur(s) : Oliviers Servais
Année académique 2024-2025
Master en anthropologie, finalité approfondie

Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Si j'ai eu recours à l'IA, j'ai scrupuleusement respecté les règles établies en la matière par la note du bureau Faculté ESPO en date du 1^{er} juillet 2024, tout particulièrement dans son point 4.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses en ce compris l'usage des outils d'intelligence artificielle générative et savoir qu'un plagiat ou que toute autre forme d'irrégularité est une faute grave et est susceptible de donner lieu aux procédures et sanctions prévues aux articles 107 à 114 du RGEE (Règlement général des études et des examens)

A handwritten signature in black ink, consisting of a stylized, cursive script.

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à ma promotrice, Jacinthe Mazzocchetti, pour la qualité de son accompagnement, la clarté de ses conseils et l'écoute précieuse qu'elle m'a offerte tout au long de ce travail. J'adresse également mes remerciements à l'ensemble des professeurs, intervenants et chercheur·euses rencontrés durant mon cursus, qui ont nourri mes réflexions et affiné ma sensibilité anthropologique.

Je souhaite remercier chaleureusement les habitantes et habitants des villages d'Imsouane, Taghazoutt, Aourir, Sidi Kaouki et alentours, qui m'ont ouvert leur porte, leur temps, et souvent bien plus. Merci à Milba, Otman, Nouhayla, Abdu, Ilies, Fleur Speed et tant d'autres, pour leurs mots, leurs présences, leurs aides, leurs rires et leurs confiances. Ce mémoire n'existerait pas sans eux. Merci aussi à ceux qui m'ont permis de mieux comprendre ce littoral en transformation, à travers des rencontres plus brèves mais tout aussi inspirante et éclairante.

Je remercie sincèrement mes amis et amies qui m'ont rejoint·es sur le terrain : leur présence a été un point d'appui précieux dans les moments de flottement ou de doute. Merci aussi à celles et ceux qui, à distance ou dans l'intimité du quotidien, m'ont soutenu avec constance et attention.

Un immense merci à mes proches, pour leur soutien indéfectible et leur écoute bienveillante tout au long de ce projet. Merci à eux pour leur confiance, leur curiosité et leur patience.

Enfin, j'adresse mes remerciements à toutes les personnes visibles ou discrètes qui, de près ou de loin, ont contribué à rendre possible cette recherche, tant sur le terrain qu'en dehors. Chacune à sa manière, elles ont participé à faire émerger ce récit.

Table des matières

1. Introduction	7
1.1. Introduction au sujet de l'étude	11
1.2. Question de recherche et méthodologie	13
1.3. Concepts clés à comprendre	16
1.3.1. Gentrification littorale	16
1.3.2. Glamourisation du surf	17
1.3.3. Localisme en surf	20
1.3.4. Plan de développement 2030	21
1.4. Positionnement épistémologique	24
1.5. Critique des sources et des informations	28
2. Contextualisation	31
2.1. Évolution historique récente du Maroc	31
2.2. Imsouane et Taghazout	34
3. Récit ethnographique	38
3.1. Premiers instants sur le terrain, rencontres spontanées, immersion initiale et premiers éclairages	38
3.1.1. Premiers échanges sur place : entre adaptation et premières impressions	38
3.1.2. Premières impressions sur la démolition d'Imsouane : versions et perceptions semi locales	43
3.1.3. Taghazout : extension du terrain et découverte d'un nouvel horizon	47
3.2 Explorations Approfondies : Dynamiques locales et découvertes culturelles sur le littoral	55
3.2.1. Immersion culturelle : déchiffrer et s'approprier les codes du terrain	55
3.2.2. Imsouane en mutation : histoire, perspectives multiples et dynamiques à l'œuvre	61
3.2.3 De Taghazout à Anza en passant par Aourir : exploration comparative des transformations littorales	68
3.2.4. Imsouane au quotidien : immersion et intégration dans la vie du village	82
3.3 Au Cœur de la Génération : Trajectoires, résilience et adaptations	94
3.3.1. Le Taxi Man : un regard expérimenté sur la transformation du littoral.	94
3.3.2. Milba : entre nostalgie d'un Imsouane révolu et révolte face au développement	97
3.3.3. Nouhayla : la voix d'une intégration nuancée et d'une identité questionnée.....	102
3.3.4. Otman : la voix de la sagesse, pont entre continuités anciennes et réajustement actuels	111
3.3.5. Housin : vivre en marge des codes du surf, entre exclusion et débrouillardise .	117

3.3.6. Roméo : entre passion et désillusion, quête d'un nouvel équilibre.....	120
3.3.7. Farid : débrouillardise et résilience en l'absence de capital.....	124
4. Analyses et discussions	127
4.1. Entre racine et horizons : ambivalence structurante face au changement touristique.....	128
4.2. Débrouillardise et intelligence sociale : une posture pragmatique au cœur de la jeunesse	130
4.3. Le localisme : entre réappropriation territoriale et cohabitation contenue ...	132
4.4. Imaginaire du surf : moteur symbolique et levier de transformation territoriale	134
4.5. Langue : position et frontières symboliques	135
4.6. Réflexivité, affects et implication : constat épistémologique	136
5. Conclusion et perspectives.....	138
6. Bibliographie.....	143
7. Annexes.....	147

1. Introduction

Sur le retour du *hanut*¹ une camionnette s'arrête à notre hauteur, et la personne assise sur le siège passager (je pense l'avoir déjà vu passer quelques fois dans le village) s'adresse à Mohamed. Après les salutations, il demande ce que l'on transporte dans le sac, ce à quoi Mohamed répond en montrant son contenu : deux kilos de sardines, du fanika et divers autres poissons dont je ne connais pas le nom. Ces poissons sont destinés au tajine que nous allons préparer pour le repas du soir.

Mohamed propose aux deux hommes dans la voiture de se joindre à nous pour manger, ce à quoi l'un d'eux répond qu'il n'y en aura pas assez pour tout le monde. Il sous-entend que cette nourriture constitue le repas du soir des dizaines de clients de l'auberge dans laquelle Mohamed travaille. Il lui répond que ce n'est pas pour les clients qui, eux, ont déjà leur repas en train d'être cuisiné à l'hostel, mais que c'est « pour nous » (Mohamed, Farid, le cousin de Farid, Adib et moi).

L'interlocuteur, un peu étonné, demande alors :

- « *Maha l'gaori ?* » (Avec l'européen ?)

Mohamed répond en rigolant :

- « *L'sa7bi huwa maghribi* » (l'ami est marocain)

L'interlocuteur, qui rigole également, répond quelque chose que je ne comprends pas et se fait directement reprendre par Mohamed :

- « *Handek. 3rft l'arbia ah sa7bi* » (attention, il comprend l'arabe)

Il est surpris et un peu gêné. Nous nous saluons, échangeons deux ou trois mots, il salue Mohamed et Farid, puis reprend la route.

Plus tard, je demande à Farid ce que voulait dire la phrase que je n'ai pas comprise lors de la discussion à la sortie du *hanut*. Il me répond d'abord que c'était pour rigoler et que je ne dois pas le prendre mal, puis m'explique, dans les grandes lignes, ce qu'il a dit :

¹ Une sorte d'épicerie du coin

- « *Il n'y a pas de vrai "sa7bi" (pote) qui ne soient pas d'abord des gens qui te prennent ta priorité comme si c'était chez eux.* »²

Une dizaine de jours plus tard, je revois cette personne au café où j'ai l'habitude de venir. Il vient directement vers moi, on se salue et, se souvenant de notre interaction précédente, il me parle en darija (un dialecte parlé au Maroc). Je le coupe en lui disant une phrase que j'ai dû répéter de nombreuses fois :

- « *Sma7li, l'darija dyali mamzyanch* » (excuse moi, mon darija n'est pas très bon).

Je lui explique que j'ai des bases plus ou moins correctes, que j'arrive à me débrouiller, mais que dès que les gens pensent que je parle couramment, ils s'adressent à moi comme si mon darija était parfait, et je suis alors perdu et dépassé.

Nous commençons donc à discuter en anglais, et après quelques minutes, je lui reparle de ce qu'il a dit lorsque nous nous sommes croisés à la sortie du *hanut*. C'est alors que se déroule un des échanges qui, je pense, résume bien la situation actuelle de mon terrain.

Après s'être présenté, il me raconte d'abord ce qui, selon lui, se passe ici et pourquoi il a tenu ces propos lorsque nous nous sommes rencontrés. Abd Sammad est un surfeur originaire de Tamraght (village côtier, à une heure et quart au Sud d'Imsouane, connu pour le surf également), où il travaille depuis un peu moins d'un an. Il a passé toute sa jeunesse à Imsouane, mais il est parti pour cet autre village, ne se sentant plus à sa place après la destruction de janvier 2024.

Il m'explique qu'il ressent une ambivalence dans son cœur ainsi que dans sa tête face aux changements qui s'opèrent sur la côte. Aujourd'hui, il se sent triste et en veut à tous les facteurs extérieurs qui ont peu à peu bouleversé son quotidien et la vie de son village natal. Il cite d'abord les investisseurs, puis les touristes, et enfin les écoles de surf de Taghazout (village similaire à Tamraght mais beaucoup plus touristique). Le lendemain, il se sent reconnaissant envers Dieu de l'avoir fait naître dans un endroit comme celui-ci et estime qu'il serait égoïste de vouloir le garder pour lui seul, alors que les Marocains sont éduqués au partage. Il me raconte qu'il a rencontré sa copine,

² En surf, la priorité désigne le droit de prendre une vague. Pour les locaux, elle représente à la fois une règle technique et un marqueur de légitimité sur leur spot face aux surfeurs de passage.

une Allemande, il y a cinq ans sur la plage et que c'est grâce à Dieu et au développement touristique que cela a été possible. Il avoue aussi ne s'être jamais autant amusé de sa vie depuis qu'il est à Tamraght, car c'est juste à côté de Taghazout, qui est devenu un centre de rencontres, de soirées et d'activités en tout genre. Je lui demande ce qu'il fait dans la vie. Il rigole et me répond :

- « *Surf teacher* »

Il rit parce qu'il a critiqué, quelques instants plus tôt, les écoles de surf et, implicitement, la popularisation et la gentrification du surf. Je rigole avec lui et le taquine en comptant sur mes doigts :

- « *First your girlfriend, then your work, thanks to the tourism !* »

Directement après, je lui dis que c'est une blague, mais je sens que j'ai peut-être influencé son discours en disant cela. Il me répond :

- « *No, no, you're right* »

Il rigole, me serre la main et, comme beaucoup des personnes que j'ai rencontrées ici, Abd Sammad a le sens de la formule. Il conclut :

- « *The world changes everywhere. If you don't adapt and make the best out of it, you're the loser. Here, it changes fast, but Moroccan people adapt even faster. Nobody's gonna make us the losers.* »

À travers cette conversation, je perçois enfin, en un seul échange, la nuance que j'ai ressentie en recoupant mes précédentes discussions et informations recueillies. Il y a, chez Abd Sammad, une ambivalence entre nostalgie et adaptation, qui reflète une tension plus large au sein des communautés locales : le tiraillement entre la préservation d'une identité et la nécessité d'évoluer avec la mondialisation.

Une autre nuance que cette rencontre concrétise, concerne la place que j'occupe dans la vie des locaux : Mohammed dit à Abd Sammad que je suis *Maghribi* (façon de dire que je fais partie de leur « groupe »), mais Abd Sammad met une distance en soulignant que, malgré mon intégration, je reste un étranger qui « prend la priorité ».

Enfin, la phrase finale d'Abd Sammad sur l'adaptation aux réalités changeantes résume une mentalité très répandue au Maroc : celle de la capacité à s'adapter rapidement aux mutations économiques et sociales, qu'elles soient personnelles ou structurelles. Cela traduit une forme de pragmatisme, de débrouillardise et d'optimisme (que j'ai très souvent rencontré) dans un contexte où les repères d'autrefois évoluent sous l'effet du tourisme et de la globalisation. N'ayant pas de « *role model* », cette génération devra inventer ses propres adaptations pour tirer son épingle du jeu.

1.1. Introduction au sujet de l'étude

En janvier 2024, le village côtier d'Imsouane a été le théâtre de démolitions massives. Le 17 janvier, ce lieu pittoresque, réputé pour ses vagues exceptionnelles qui en font une destination prisée des surfeurs du monde entier, a vu les autorités Marocaines ordonner aux habitants et commerçants occupant des structures sur le domaine public maritime de quitter les lieux sous 24 heures. Ces démolitions ont particulièrement touché le cœur vibrant d'Imsouane abritant des habitations anciennes, des restaurants de charme ainsi que des surf shops et surf camp qui constituaient en grande partie le charme et la singularité du lieu.

Cette opération s'inscrit dans une initiative nationale visant à libérer le domaine public maritime le long de la côte marocaine. Celle-ci fait elle-même partie intégrante du plan de développement du Maroc à l'horizon 2030, qui ambitionne de hisser le pays parmi les 15 premières destinations touristiques mondiales et de préparer l'accueil de la Coupe du monde de football 2030.". En effet, en plus d'autres secteurs, le développement du tourisme constitue un axe et un défi majeur auquel le Maroc se confronte impliquant des investissements en termes d'infrastructure visant à accueillir les dizaines de millions de touristes supplémentaires prévu d'ici 5 ans (Le Matin, 2024).

La concrétisation de cette volonté étatique passe par des plans d'aménagement des zones touristiques du pays, parmi lesquels la côte nord de la région du Souss-Massa, l'une des plus importantes, occupe une place centrale. Les autorités prennent donc des décisions allant dans le sens du développement de la capacité d'accueil, de la qualité hygiénique et de la facilité d'accès à ces lieux qui, malheureusement, pour une partie de la population, se traduit par une démolition de leur lieu de vie et une dénaturaion, voire une destruction, du capital culturel et social de ces derniers (Le Matin, 2024).

Au niveau démographique, la population marocaine en âge de travailler (15-59 ans) est en forte croissance, passant de 21 millions en 2015 à une projection de 26 millions en 2050 (Abanouas, 2024). Cette dynamique pose un défi majeur en matière d'emploi, notamment pour les jeunes, dont le taux de chômage dépasse déjà les 35 % chez les 15-24 ans. La région du Souss-Massa, particulièrement concernée, se

distingue par une population jeune, avec plus de 30 % des habitants âgés de 15 à 35 ans. (Ministère du Tourisme, 2023, Abanouas, 2024). Dans un contexte de mutations économiques et sociales accélérées par les stratégies de développement de l'État, la jeunesse marocaine est au cœur des enjeux d'emploi et d'adaptation aux transformations territoriales. La politique de régionalisation avancée, en valorisant les atouts spécifiques de chaque région, notamment à travers le développement touristique, redéfinit leur environnement et leurs perspectives d'avenir. Ces évolutions soulignent à la fois la nécessité d'une mise en œuvre efficace des politiques publiques à l'horizon 2030 et le défi quotidien auquel ces jeunes font face pour s'insérer dans un marché du travail en pleine mutation (Abanouas, 2024).

En outre, la pratique du surf, en pleine essor aux quatre coins de la planète, représente une double réalité pour les Marocains de la côte du nord du Souss-Massa. D'un côté elle est à la fois une opportunité économique, en générant des emplois liés aux écoles de surf, aux hébergements touristiques, aux commerces locaux et à tout ce qui y est directement ou indirectement lié ; d'un autre côté, elle est source de tension sociale. L'image « instagrammable » des plages marocaines attire de plus en plus de voyageurs en quête « d'authenticité locale » et de vagues, dynamisant l'économie locale mais entraînant aussi une forme de gentrification qui marginalise et frustre certains habitants, notamment à cause de l'augmentation du coût de la vie, de l'accaparement des spots de surf ou de la transformation des villages en lieux ultra touristiques (Boukherouk, 2019).

Au milieu du tournant historique que constitue les années 2020 pour le Maroc, ces dynamiques, tensions et défis entrelés méritent amplement de s'attarder sur ces différents sujets et d'observer comment la jeune génération d'acteurs locaux qui évolue dans cette période, perçoit, ressent, agit, conteste et négocie leur quotidien changeant jour après jour.

1.2. Question de recherche et méthodologie

Considérant les informations énoncées dans la partie précédente, il apparaît qu'un nombre important de phénomènes sociaux sont en jeu. Pour en rendre compte de la meilleure manière, il m'a semblé pertinent de me concentrer sur les jeunes Marocains vivant sur la côte de la partie nord de la région du Souss-Massa, et plus particulièrement sur leur manière de faire face aux changements induits par le développement touristique, la popularisation du surf et la gentrification qui y est liée.

La question principale à laquelle je tenterai de répondre dans ce mémoire est donc la suivante :

Comment les jeunes Marocains de la côte nord de la région du Souss-Massa perçoivent-ils et s'adaptent-ils aux transformations économiques, sociales et culturelles induites par le développement du tourisme et la popularisation du surf ?

Cette question est née d'un constat de terrain, forgé dans la durée : les jeunes que j'ai rencontrés, suivis et côtoyés pendant plusieurs semaines, sont à la fois les témoins et les acteurs d'un monde en recomposition. Ils vivent dans des localités en pleine mutation, soumises à une pression croissante du développement touristique. Le surf, en tant que pratique, économie et culture, joue un rôle central dans cette dynamique : il attire les touristes, justifie des projets d'aménagement, génère des revenus, mais d'un autre côté, il produit aussi des tensions, des exclusions et des effets de transformation identitaire.

Face à ces processus, les jeunes ne réagissent pas de manière uniforme. Leurs discours, leurs parcours et leurs postures varient selon les ressources dont ils disposent, leurs trajectoires individuelles, leur degré d'ancrage local, leur exposition aux influences extérieures, ou leur tempérament. Certains embrassent les opportunités offertes par le tourisme, se professionnalisent et se projettent dans ce monde, tandis que d'autres restent à la marge, observateurs parfois critiques, parfois résignés, ou encore frustrés par une dynamique qu'ils ne maîtrisent pas totalement. D'autres encore

oscillent entre les deux, dans une logique d'ambivalence ou de réajustement permanent.

Au-delà du fait que les jeunes occupent une place centrale dans cette problématique plus large, c'est la diversité de leurs réactions qui m'a fait prendre conscience de la complexité du sujet. Cette problématique appelle un positionnement méthodologique clair, en lien avec la posture réflexive adoptée durant la recherche. En posant cette question de recherche, je ne prétends pas produire un portrait global de la jeunesse marocaine ou une synthèse totale des effets du surf-tourisme. Au contraire, je reconnais le caractère situé, partiel, et nécessairement limité de toute enquête ethnographique. Les voix que je restitue sont celles auxquelles j'ai eu accès, dans un cadre donné, avec mes propres filtres, mes affects et mes limites.

Je ne prétends donc pas rendre compte de tous les points de vue, et ce choix est pleinement assumé. Il s'inscrit dans une tradition anthropologique que Jeanne Favret-Saada résume très bien et qui reconnaît qu'« il est impossible de rendre compte de tous les points de vue, parce que le chercheur n'est jamais en surplomb de la situation : il est toujours impliqué, affecté, entraîné » (1977). Ce que je propose ici n'est pas une sorte de grande représentation exhaustive des effets des dynamiques présentes sur mon terrain, mais un éclairage ethnographique humble à partir d'une série de situations vécues, de récits personnels, de moments de vie partagés sur le terrain.

Cette posture de non-totalisation est également cohérente avec le format monographique de ce mémoire. La monographie repose sur un principe : en se concentrant sur un objet limité (ici, la parole et les trajectoires de certains jeunes de la côte marocaine) elle permet d'atteindre une densité, une épaisseur, une sensibilité que les approches plus macrosociologiques ou quantitatives ne permettent pas toujours de saisir. Néanmoins, avant de s'attarder en détail sur l'aspect « vécu » de ces jeunes, une partie du récit se concentrant sur un point de vue global de la situation vis-à-vis du projet de développement du gouvernement (et ce qui y est lié) sera proposée. À travers celle-ci, il sera plus facile de comprendre la vision plus large des habitants de cette région envers les multiples dynamiques de changements auquel ils sont confrontés et,

en outre, de traverser petit à petit, avec moi, ma compréhension du terrain et de la culture dans laquelle j'étais baigné.

Ce mémoire repose donc sur une perspective ancrée dans le terrain, dans les interactions, dans les innombrables bribes de discussions quotidiennes avec des acteurs avec qui j'ai eu la chance de partager énormément. Il ne s'agit pas de construire un modèle théorique abstrait, mais de rendre visible la manière dont, sur un terrain en mutation et en grande partie détruit, des jeunes composent avec un monde en transformation : comment ils se l'approprient, s'en distancient, le contournent, l'adoptent, le subissent.

Ainsi, la question de recherche ici posée est bien plus qu'un fil conducteur méthodologique : elle reflète un souci de compréhension située, une volonté de restituer au plus juste ce que j'ai observé et entendu, sans chercher à universaliser ou à sur-interpréter. Cette question est également, d'un point de vue pratique, celle qui me permettait de ne pas trop me disperser dans la multitude d'énergies et d'informations auxquelles j'étais confrontées et qui méritaient pour la grande majorité, également d'être étudiée qualitativement. Bien qu'elle ne se soit révélée qu'après quelques mois sur le terrain, elle est le point de départ d'une enquête sensible, consciente de ses limites, mais aussi convaincue qu'elle peut éclairer des dynamiques sociales bien plus vastes.

1.3. Concepts clés à comprendre

1.3.1. Gentrification littorale

Lorsqu'il est question de développement touristique sur une zone côtière comme celle du Maroc, il est essentiel de mentionner un processus bien connu, observé dans de nombreuses régions du monde, auquel la pratique du surf contribue : la gentrification littorale. D'abord qu'est-ce que la gentrification ? Selon le sociolinguistique Médéric Gasquet-Cyrus, la gentrification est un processus de transformation socio-économique d'un territoire par l'arrivée de populations plus aisées, entraînant une hausse des coûts, une mutation des usages et une recomposition culturelle. Introduite par la sociologue Britannique Ruth Glass en 1963, elle s'accompagne souvent d'une exclusion des habitants historiques et d'un changement des identités locales, tant sur le plan social que sur le plan linguistique (2021).

Ce phénomène, bien documenté dans les contextes urbains, s'étend désormais aux régions rurales et littorales. La gentrification littorale partage plusieurs traits avec l'urbaine notamment la dynamique de remplacement progressif des populations locales par des habitants plus aisés, une hausse des prix au niveau de l'immobilier et sans oublier la rénovation des infrastructures. Néanmoins, elle se distingue par des spécificités propres à l'attrait particulier des zones côtières, caractérisées par des aménités naturelles très recherchées. En effet, il existe une dynamique de migration de population vers des zones offrant des qualités environnementales spécifiques telle que la mer ou l'océan dans ce cas-ci. (Falaix, 2014)

Au même titre que celles de la gentrification rurale, les conséquences de la gentrification littorale sont multiples. Tout d'abord, au niveau social, les habitants historiques peuvent se retrouver marginalisés à cause d'une augmentation du coût de la vie et une pression de vente de leur terrain. Ensuite, la transformation des communautés peut entraîner un changement, une homogénéisation culturelle dans laquelle les traditions locales sont éclipsées par des pratiques importées par les nouveaux résidents. (Falaix, 2014)

A travers les travaux Ludovic Falaix, sociologue et géographe qui s'intéresse à la valorisation touristique, on apprend qu'au Maroc, dans le cas de la zone côtière du nord du Souss, cette dynamique est (et cela est confirmé par presque tous mes

interlocuteurs locaux), exacerbée par des politiques de développement touristique qui favorisent les investissements étrangers aux détriments des intérêts locaux (2014). D'un autre côté, le concept de "gentrification de l'intérieur" de l'anthropologue et architecte Non Arkaraprasertkul pourrait trouver une résonance sur la côte marocaine, où de nombreux jeunes locaux s'impliquent activement dans le développement touristique en lançant des surf camps et d'autres projets allant dans le sens de ce développement. Plutôt que d'être uniquement soumis à une gentrification imposée par des investisseurs étrangers, certains de ces jeunes deviennent eux-mêmes des acteurs du changement. Cependant, ce processus peut aussi accélérer l'exclusion progressive des habitants les plus précaires et créer une scission au sein de la communauté illustrant ainsi l'ambivalence de cette dynamique endogène (Arkaraprasertkul, 2017).

1.3.2. Glamourisation du surf

Lorsqu'il est question de gentrification littorale et d'attrait pour les atouts naturels des zones côtières, il est impossible de négliger le rôle central que joue aujourd'hui le surf dans les reconfigurations sociales, économiques et symboliques de ces espaces. Le surf, en tant que pratique globalisée, fortement médiatisée et souvent idéalisée, participe à une transformation profonde des littoraux, en particulier dans les pays du Sud où des villages de pêcheurs sont devenus des destinations touristiques majeures.

Le surf dépasse largement le cadre d'une activité sportive. Il constitue un véritable levier de développement économique pour certaines régions, tout en devenant également un vecteur de tensions sociales et territoriales. A l'instar de « *Surfing Life, Surface, Substructure and the Commodification of the Sublime* », une longue étude réalisée par Mark Stranger, de nombreux travaux issus de l'anthropologie et de la sociologie du tourisme ont analysé ce phénomène comme un cas emblématique qui parle de la manière dont une pratique culturelle peut être appropriée, marchandisée, et intégrée à une économie touristique mondialisée (2011).

Dès les années 1960, à travers des films comme « *The Endless Summer* » (1966) ou « *Gidget* » (1959), le surf est associé à une imagerie particulière : liberté, hédonisme, connexion avec la nature, jeunesse rebelle. Ce récit culturel s'est

progressivement diffusé dans les imaginaires collectifs à l'échelle globale, notamment via l'industrie publicitaire et les médias visuels. Notre époque y a également contribué avec les réseaux sociaux qui ont même accéléré ce processus, en construisant un paysage numérique saturé d'images de plages désertes, de vagues parfaites et de corps sculptés, consolidant ainsi un imaginaire « instagrammable » du surf qui valorise l'esthétique, l'exotisme, et l'authenticité supposée (Laderman, 2014).

Dans ce cadre, le surf devient moins une pratique qu'une expérience esthétique à consommer. Cette recherche d'authenticité conduit de nombreux touristes à se rendre dans des lieux perçus comme « préservés » ou « hors du temps », comme Imsouane à la recherche non seulement de bonnes vagues, mais aussi de paysages pittoresques, d'ambiances communautaires et de formes de vie traditionnelles, souvent fantasmées. Cette esthétique du surf constitue alors une mise en scène de l'exotisme, où l'authenticité est paradoxalement produite, marketée, et consommée.

Le développement du surf-tourisme dans des pays du Sud, comme le Maroc ou l'Indonésie, a permis à certaines populations locales d'accéder à de nouvelles opportunités économiques. Dans les villages étudiés sur la côte nord du Souss-Massa, une génération de jeunes entrepreneurs a émergé, s'appuyant sur la notoriété de leur lieu de vie et sur les codes du surf globalisé pour créer des surf camps, des cafés, ou des écoles. Ces initiatives peuvent être lues comme des formes d'appropriation locale d'une dynamique globale.

Cependant, cette dynamique s'accompagne de tensions structurelles. L'étude menée par Jess Ponting en Indonésie montre que le surf-tourisme, très loin d'être neutre, produit des formes de dépendance économique, où des régions entières deviennent tributaires d'un tourisme saisonnier, sensible aux fluctuations du marché, aux mouvements environnementaux (l'érosion, la modification des spots ou encore la houle) et même aux crises sanitaires³ ou politiques. Cette espèce de dépendance expose les communautés locales à une précarité croissante, dans laquelle les emplois générés

³ Jess Ponting a d'ailleurs également réalisé une étude intitulée *Surf Tourism in Uncertain Times: Resident Perspectives on the Sustainability Implications of COVID-19* (Mach & Ponting, 2021), dans laquelle il est démontré que la pandémie de COVID-19 a mis en lumière la vulnérabilité des destinations de surf, particulièrement celles fortement dépendantes du tourisme international.

(qui, dans les pays du sud, sont souvent informels, saisonniers, ou mal rémunérés) ne compensent pas toujours les effets de la possible exclusion foncière, de la spéculation immobilière, et de la transformation, voire destruction ou création de nouvelles infrastructures (Ponting, 2008).

Ce qui fait sens ici et que Ponting souligne également, c'est que la logique du surf-tourisme reproduit celle de la gentrification : arrivée progressive de surfeurs internationaux, valorisation symbolique du territoire, montée des prix (qui désavantage les locaux), installation d'investisseurs étrangers, transformation des modes de vie locaux, et parfois, déplacement ou marginalisation des populations les plus précaires. Ce processus résonne fortement avec la situation marocaine, où plusieurs villages de pêcheurs connaissent une transformation accélérée, devenant des pôles touristiques de haut standing, parfois aux dépens des habitants historiques.

Cette tension entre valorisation économique et dépossession sociale illustre un paradoxe central du développement touristique dans les pays du Sud. Derrière l'image idyllique co-construite par les industries du surf, du cinéma, de la publicité, et ensuite largement relayée par les réseaux sociaux se cachent des enjeux fondamentaux qui contrôlent l'espace, de la transformation des usages et de redéfinition des appartenances et des identités. Bien qu'elles n'aient jamais vraiment été uniquement ça, les côtes littorales ne sont pas seulement des lieux de loisirs : elles deviennent des terrains d'affrontement symbolique entre logiques globales et ancrages locaux.

Sur la côte nord du Souss-Massa, ces tensions sont particulièrement vives. Les jeunes Marocains rencontrés sur le terrain se trouvent tout juste entre ces différentes logiques et doivent composer. D'un côté, ils aspirent à participer à cette économie mondialisée, à accéder à des formes de mobilité, à se moderniser (dans les discours, les styles, les projets entrepreneuriaux). De l'autre, ils témoignent d'un attachement profond à leur territoire, à leur communauté, à des formes de vie moins individualistes et moins marchandes, plus proche de leur religion. Ce tiraillement entre ancrage et aspiration, entre participation et critique, fait de ces jeunes des acteurs centraux (mais toutefois ambivalents) des recompositions contemporaines des littoraux.

En fait, le glamourisation du surf n'est pas un simple effet culturel, elle est un opérateur concret de transformation sociale, spatiale et économique. Elle façonne les imaginaires, oriente les investissements et les décisions gouvernementales, redessine

les usages des lieux, et produit des nouvelles façons de voir son propre territoire (à la fois consentantes, critiques, et tiraillées). Le surf, en tant que phénomène global, est donc un prisme puissant pour comprendre les tensions qui traversent les littoraux marocains dans leur « entrée » dans la mondialisation touristique (Stranger, 2008 ; Laderman 2014).

1.3.3. Localisme en surf

Ces tensions liées au surf-tourisme résonnent avec un phénomène bien connu de l'étude de ce sport, le localisme. Ce dernier se manifeste par l'appropriation symbolique et exclusive d'un spot par une communauté locale de surfeurs et souvent accompagné de comportement véhément visant à dissuader les non-locaux de surfer ce qu'ils considèrent comme « leur » vague. Ce phénomène bien connu dans le monde du surf est au cœur de tensions qui traversent les communautés littorales fortement investies dans la pratique du surf et particulièrement celles qui sont également sujettes à un essor du tourisme à grande vitesse.

D'un point de vue anthropologique, le localisme repose sur une logique de territorialisation informelle dans laquelle l'espace qui est bien évidemment public au niveau juridique, fonctionne selon différentes règles implicites. Ces règles définissent, entre autres, qui a la priorité sur les vagues et qui peut prétendre à la légitimité d'un spot. Comme l'a montré Scott Laderman, un historien cité précédemment, le localisme dans le surf s'ancre également dans des mécanismes de hiérarchisation sociale dans laquelle les locaux revendiquent leur légitimité par l'antériorité de leur présence et par leur appartenance au lieu tandis que les nouveaux doivent progressivement gagner leur place (certains cas de figure existent où il n'est même pas possible d'aller à l'eau pour essayer de gagner sa place). En plus de son lien avec la perception des vagues comme une ressource limitée et par définition, concurrentielle, le localisme peut être perçu comme une forme de résistance à la marchandisation/glamourisation du surf et la gentrification du littoral (Laderman, 2014).

Il est évident que le degré d'intensité et les destinataires de ces protestations sont différents en fonction des régions du monde et des dynamiques qui y sont liés. Par exemple, dans des spots historiques comme à Hawaï ou en Californie, le localisme

se distingue par sa violence envers les surfeurs non-locaux menée par une bande institutionnalisée sous forme de « gangs ». ⁴

Le localisme bel et bien présent dans de nombreuses régions du monde, est mobilisé par les communautés locales dans de nombreuses destinations touristiques du Sud pour exprimer leur désaccord face à l'appropriation commerciale de leur environnement. Dans l'étude de Jess Ponting, on voit qu'en Indonésie par exemple, les frustrations s'expriment davantage à l'égard des entreprises étrangères ou des politiques publiques plutôt que contre les surfeurs eux-mêmes. Ces formes différenciées de localisme traduisent des configurations politiques, historiques et économiques diverses (en bref, des inégalités) qui façonnent les modalités d'appropriation et de contestation de l'espace littoral.

En somme, le localisme oscille entre une régulation informelle d'un espace qui est limité et une forme d'exclusion parfois brutale qui reflète les enjeux et tensions plus larges liés à la mondialisation touristique, à la gentrification littorale. Ce concept est dès lors central pour comprendre les tensions sociales qui émergent dans le contexte de cette étude.

1.3.4. Plan de développement 2030

Le Plan de développement 2030 du Maroc est un condensé de plusieurs feuilles de routes ambitieuses visant à orienter le pays vers une économie verte et inclusive à l'horizon 2030. Une des plus importante est la Stratégie Nationale de Développement Durable (SNDD) adoptée en 2017. Cette stratégie s'inscrit dans le cadre des engagements internationaux du Maroc, notamment les Objectifs de Développement Durable (ODD) des Nations Unies. Elle repose sur sept enjeux majeurs, déclinés en 31 axes stratégiques et 137 objectifs spécifiques, couvrant des domaines tels que la transition énergétique, la gestion durable des ressources naturelles, la promotion de la

⁴ Une ethnographie pertinente sur ce phénomène «gang» et sur le localisme en Californie est celle de Joseph Michael Johnson intitulée *Aspects of a Localized Ocean: A Cultural Ethnography of Surfing* paru en 2021. Cette étude se concentre sur la communauté de surf de Santa Cruz, en Californie, et examine comment le localisme se manifeste à travers des comportements agressifs visant à dissuader les surfeurs non locaux d'accéder à certains spots

cohésion sociale et le renforcement de la compétitivité économique (Ministère de la Transition Énergétique et du Développement Durable, 2017). Ces axes, ainsi que d'autres, portés sur l'économie, le tourisme et les infrastructures sportives et urbaines, sont eux-mêmes divisés dans les 12 grandes régions du Maroc avec des spécialisations et objectifs divers pour chaque particularité de chaque région (Le Matin, 2024).

Dans le contexte de la co-organisation de la Coupe du Monde 2030 avec l'Espagne et le Portugal, le Maroc a lancé une série d'investissements massifs pour renforcer ses infrastructures touristiques et de transport. Le pays prévoit de doubler sa capacité aéroportuaire pour atteindre 80 millions de passagers d'ici 2030, avec des expansions majeures à Casablanca, Marrakech et Agadir. Parallèlement, le réseau de trains à grande vitesse sera étendu pour relier les principales villes hôtes, facilitant ainsi les déplacements des supporters et des équipes. Ces initiatives visent à accueillir environ 1,5 million de visiteurs supplémentaires pendant l'événement, générant des recettes touristiques estimées entre 2 et 3 milliards de dollars (Le Matin, 2024 ; Badrane, 2025).

Le secteur hôtelier marocain se prépare également à cette affluence en prévoyant l'ajout de 100 000 lits supplémentaires d'ici 2030. Des investissements de 5 milliards de dollars sont alloués à la construction et à la rénovation de stades, ainsi qu'à l'amélioration des infrastructures de transport et de communication. Ces projets devraient créer entre 50 000 et 80 000 emplois, renforçant ainsi l'économie locale et positionnant le Maroc comme une destination touristique de premier plan (Le Matin, 2024).

Pour se faire, le Maroc a obtenu des prêts et des investissements de grosses sommes de la part de la banque africaine de développement (650 millions d'euros) mais également d'investisseurs privés étrangers poussés par une charte de l'investissement⁵ mise en place par le gouvernement marocain qui les incite à placer leurs capitaux pour soutenir le projet (Ministère des Affaires Étrangères, 2025).

⁵ Cette Charte de l'Investissement prévoit même des exonérations fiscales pour attirer les capitaux étrangers, allégeant la pression fiscale et facilitant les démarches administratives (Ministère des Affaires Étrangères, 2025). On voit que beaucoup d'investisseurs sont issus des pays du golfe et Etats Unis ainsi que de France et d'Allemagne (Belhaj, 2021)

Les efforts déployés portent déjà leurs fruits. En 2024, le Maroc a accueilli un record de 17,4 millions de touristes, marquant une progression de 20 % par rapport à l'année précédente. Cette dynamique s'est poursuivie en janvier 2025, avec 1,2 million de visiteurs, établissant un nouveau record mensuel et confirmant la position du pays comme une destination touristique majeure (Nadia, 2025).

Parallèlement, le Maroc s'attaque à un défi majeur : l'intégration des jeunes NEET (jeunes ni en emploi, ni en éducation, ni en formation), qui représentent environ 25 % des 15-24 ans, soit près de 1,5 million de jeunes. Une stratégie gouvernementale, dotée d'un budget de 14 milliards de dirhams (plus ou moins 1,4 milliards d'euros), vise à insérer ces jeunes dans le marché du travail avec des programmes ciblés pour les non-diplômés et les populations rurales. Cette initiative s'inscrit dans la volonté de capitaliser sur les opportunités offertes par les grands projets d'infrastructure et les événements internationaux pour favoriser l'inclusion socio-économique de cette jeunesse (Le Matin, 2024).

L'intégration de ces projets et des préparatifs pour la Coupe du Monde 2030 dans ce mémoire est essentielle pour comprendre comment le Maroc utilise des événements mondiaux pour catalyser son développement durable. Cela illustre la manière dont le pays aligne ses objectifs nationaux avec des initiatives internationales, transformant des défis en opportunités pour stimuler la croissance économique, améliorer les infrastructures et promouvoir une image positive sur la scène mondiale

1.4. Positionnement épistémologique

Dans cette monographie, mon positionnement épistémologique est marqué par une double tension : celle d'être entre proximité et distance et celle d'être entre engagement personnel et analyse critique.

En tant que surfeur, j'ai un accès direct à une grande partie de la communauté que j'étudie. Bien que n'ayant absolument pas leur niveau technique, je partage avec les acteurs locaux une passion commune, une compréhension intuitive de l'importance du surf dans la vie des gens mais également dans les dynamiques économiques et culturelles du littoral et du rythme des journées dicté par les conditions de l'océan. Mon effort pour établir une relation de confiance avec des acteurs locaux a été facilité par la pratique du surf mais également par mon apprentissage du darija⁶ qui m'inscrivait dans une tentative d'intégration, de respect et de volonté de compréhension plus poussée. Cet apprentissage, bien qu'il soit modeste, m'a permis à de nombreuses reprises d'accéder à des relations et des discours auxquels je n'aurais pas eu accès si je n'avais pas fait cet effort. Le pouvoir de cette maîtrise approximative de ce langage est accentué par le contraste avec le niveau des autres étrangers et surtout leur volonté d'essayer de communiquer dans la langue locale. En effet, de nombreuses fois les acteurs locaux m'ont expliqué que j'étais un des touristes occidentaux qui maîtrisait le mieux la langue. J'ai moi-même été surpris d'apercevoir que parmi les gens qui restaient un temps long sur le territoire, peu d'entre eux essayaient d'apprendre le langage local.

Le concept d'*insider/outsider*, tel qu'exploré par Karine Turner et Nathalie Bélanger⁷, éclaire la manière dont l'apprentissage du darija et la pratique du surf ont influencé mon positionnement sur le terrain. En me familiarisant avec cette langue, j'ai renforcé mon immersion et ma proximité avec les acteurs locaux, me permettant

⁶ Cette Charte de l'Investissement prévoit même des exonérations fiscales pour attirer les capitaux étrangers, allégeant la pression fiscale et facilitant les démarches administratives (Ministère des Affaires Étrangères, 2025). On voit que beaucoup d'investisseurs sont issus des pays du golfe et États-Unis ainsi que de France et d'Allemagne (Belhaj, 2021)

⁷ Étude intitulée *Ethnographie dans une école primaire au pays de Galles. Une posture épistémologique d'insider/outsider* dans laquelle elles s'intéressent à la manière dont l'apprentissage du gallois influence la compréhension du terrain et la relation avec les acteurs locaux, ce qui fait écho avec mon propre positionnement

d'accéder à des échanges plus authentiques et moins filtrés. Cependant, comme le soulignent Turner et Bélanger dans leur travail ethnographique, cette intégration linguistique ne supprime pas totalement la distance du chercheur : elle crée plutôt une position intermédiaire, où l'on est assez intégré pour comprendre certaines subtilités des discours, mais toujours perçu comme un étranger. Cet équilibre fragile a enrichi ma perception des enjeux liés à la gentrification et aux tensions identitaires du littoral marocain (Turner et Belanger, 2020).

La distance, elle, se traduit par mon statut de touriste qui me fait participer, consciemment ou non, aux transformations que j'observe et dont j'essaye d'analyser l'impact. Plus précisément, en tant que surf-touriste, je participe à l'afflux de surfeurs sur ces côtes et particulièrement sur les spots de surf qui sont de jour en jour plus fréquentés, ce qui rend logiquement la pratique du surf plus compliqué pour les surfeurs locaux, comme précisé plus tôt lorsqu'il était question de localisme dans le surf. Plus globalement, cet afflux auquel je prends part, a encouragé les autorités à entreprendre des restructurations majeures comme la destruction d'une partie du village d'Imouane. Ces raisons font que j'évite de surestimer mon intégration dans le milieu local. Malgré mon apprentissage de la langue, les relations de confiance que j'ai nouées avec des gens qui sont maintenant des amis (grâce notamment à des interactions naturelles dans un quotidien que j'ai partagé avec eux pendant un temps long), je reste un étranger qui participe à des dynamiques potentiellement destructrices et je reste perçu comme tel.

Face à cette réalité, mon positionnement oscille entre une volonté d'immersion et la conscience d'être un acteur du phénomène que j'analyse. Mes choix s'inscrivent dans cette tentative d'aller au-delà de mon statut de simple observateur. Il ne s'agit pas seulement de faciliter les interactions, mais de montrer un engagement sincère envers la culture locale, de comprendre ce qui se joue au-delà des discours formatés destinés aux touristes. C'est aussi une manière de réduire la distance avec mes interlocuteurs, de saisir les nuances des discussions sur le développement du surf, la gentrification et les transformations que traverse la région et les communautés qui y vivent.

Cet engagement dans le surf et dans la culture locale ne signifie néanmoins pas que je doive adhérer aveuglément aux discours des acteurs. Évidemment, je ressens une forme de solidarité et d'empathie avec les surfeurs et les habitants locaux qui

voient leur mode de vie bouleversé par le développement touristique et les démolitions. J'éprouve, comme la majorité des touristes et les surfeurs étrangers que j'ai rencontré, une frustration face aux transformations qui tendent à détruire un patrimoine culturel qui me touche et à changer la vie de personnes que j'apprécie. Mon propre attachement au lieu et à ses habitants me pousse à m'investir émotionnellement dans cette recherche, rendant parfois difficile d'avoir une approche totalement détachée. Comme l'expliquait déjà Jeanne Favret-Saada, le chercheur n'est jamais neutre, il est pris par son objet et affecté par les dynamiques qu'il étudie (1977). Malgré cela, je suis conscient que la situation s'inscrit dans quelque chose de plus complexe qu'une simple opposition entre « locaux dépossédés » et « tourisme destructeur » et que cette transformation du littoral marocain et tout ce qui y est lié répond à des logiques économiques et politiques qui vont au-delà des seuls intérêts des riches investisseurs étrangers.

Ce travail est donc marqué par une tension permanente entre immersion et distanciation critique. Je ne prétends pas être neutre, mais c'est dans cet équilibre fragile que je cherche à rendre compte de ces dynamiques avec lucidité et honnêteté, en interrogeant à la fois la manière dont les jeunes locaux perçoivent ces changements et la place que moi-même, en tant que surfeur étranger, je peux occuper dans ces mutations.

Au-delà de mon positionnement épistémologique, mon rapport au Maroc et en particulier à Imsouane et Sidi Kaouki (village du même acabit qu'Imsouane mais moins connu et plus au nord) m'a poussé à choisir ce sujet et cette destination pour mon travail de terrain. En effet, en 2021 je me rends pour la première fois au Maroc et lors de ce voyage, je passe par Sidi Kaouki où je rencontre Ismael et son frère qui possèdent une école de surf et une auberge. Nous nous lions d'amitié et continuons à échanger encore jusqu'à aujourd'hui. Lors de ce voyage je tombe sous le charme de ce petit village de surf et je décide d'y retourner quelques mois plus tard. Lors de mon second voyage, je prolonge ma descente dans le sud et arrive au village d'Imsouane pour lequel j'ai un coup de cœur immédiat. En Janvier 2024, j'apprends qu'une grande partie d'Imsouane a été détruit par les autorités. En voyant les images, je ressens de la colère, de la tristesse et de l'incompréhension quant aux raisons et aux moyens mis en

œuvre pour orchestrer cette destruction. J'en discute par message avec Ismael qui me raconte son point de vue sur l'histoire. Plus tard, je vois un reportage du média Arte intitulé : « *Au Maroc, surfeurs et artistes face à l'insta-gentrification* »⁸ qui fustige les actions des autorités et qui interview des locaux en colère contre cette dynamique de gentrification. C'est à ce moment-là que je comprends que ce qu'il se passe là-bas mérite d'être analysé sous un angle anthropologique et que ce sujet consiste en tout point ce que j'aimerais étudier dans le cadre de mon travail de monographie demandé dans le cadre du master en anthropologie : un bouleversement social et culturel au sein d'une communauté et d'un lieu auquel je suis attaché.

⁸ Cette vidéo met en avant Skululu, un surfeur de la région qui dénonce avec force l'impact des surfeurs étrangers sur Imsouane. Son intervention m'a profondément marqué, éveillant un sentiment de culpabilité et me laissant penser que son ressenti était partagé par l'ensemble des habitants de la côte.

1.5. Critique des sources et des informations

Ce travail repose majoritairement sur une méthode qualitative, fondée sur des observations de terrain, des entretiens informels et semi-directifs, et un usage assez intensif du cahier de terrain. Il s'inscrit dans une logique ethnographique, au sens où l'expérience vécue, la proximité avec les acteurs locaux et l'immersion prolongée dans leur quotidien constituent la matière première de l'enquête.

Les informations mobilisées ici proviennent donc essentiellement de conversations avec des jeunes Marocains vivant sur la côte du Souss-Massa nord, rencontrés à Imsouane, Taghazout, Tamraght ou villages alentours. La majorité de ces échanges ont eu lieu dans des contextes informels (cafés, rooftops, trajets, plages, soirées, etc.) et ont souvent pris la forme de discussions spontanées, parfois fragmentées, et régulièrement mêlées à d'autres langues (anglais, français, darija). Cette forme de recueil de données, si elle offre une grande richesse d'expressions, de nuances et d'émotions, implique aussi certaines limites : l'absence d'enregistrement systématique, la difficulté à traduire fidèlement certaines expressions ou intentions, et la subjectivité inévitable dans le choix de ce qui est noté ou retenu. Pour contrer ces limites, j'ai néanmoins quelques fois pris la décision de m'installer avec mes interlocuteurs et d'enregistrer nos discussions. Cette matière se révélera indispensable non pas à la compréhension globale mais bien à la rédaction du récit en aval qui sera éclairée par les propos bruts de ces acteurs de terrain.

Le carnet de terrain, que j'ai tenu de manière régulière, a constitué un outil central dans ma démarche. J'y ai consigné des extraits de conversations, des réflexions personnelles, des intuitions, des questionnements sur ma posture ou encore des éléments de contextualisation. Néanmoins, à la relecture de ce carnet, je constate un déséquilibre dans les types de notes prises ⁹ : une large place est accordée à l'évolution de ma compréhension des enjeux culturels, sociaux et identitaires vécus par mes interlocuteurs, mais relativement peu d'attention a été portée à la description précise

⁹ En plus de son rôle dans mon travail monographique, mon cahier a été un espace personnel de réflexion, contenant des notes d'introspection qui s'éloignent du sujet académique. Bien qu'il m'ait été d'une grande aide sur le plan personnel, son contenu ne peut être partagé ni utilisé tel quel comme source annexe dans ce mémoire.

des lieux, des ambiances et des environnements physiques dans lesquels se déroulaient ces scènes. Ce manque de descriptions fines et sensibles limite parfois la possibilité de restituer le côté sensoriel de l'espace, du terrain, pourtant essentielle dans une approche anthropologique. À cela s'ajoute mon rapport au smartphone, que j'utilise rarement et qui m'a limité dans la prise de photos, lesquelles auraient pu m'aider à mieux retranscrire l'aspect sensoriel.

Par ailleurs, la dynamique relationnelle avec mes interlocuteurs a pu influencer la nature des informations recueillies. Mon statut de surfeur et de francophone ayant quelques bases de darija, m'a souvent permis de nouer des liens de confiance, mais ce positionnement reste ambivalent. Dans certaines situations, le fait que je reste bien évidemment un *gaori*¹⁰ a pu freiner la parole ou la nuancer. Dans d'autres, au contraire, ma tentative d'intégration linguistique et culturelle a pu susciter des discours valorisants ou stratégiques de leur part. Le fait même de poser des questions, de prendre des notes, de dire que je travaille sur une ethnographie a pu générer chez certains interlocuteurs une forme de mise en scène, consciente ou non, de leur discours. Par soucis de transparence, j'ai quand même adopté une posture honnête avec la majorité de mes interlocuteurs en leur avouant la raison principale de ma venue et en révélant donc ma position de chercheur.

Enfin, il est important de souligner que certaines discussions entre Marocains, notamment lorsqu'elles se déroulaient en darija soutenu ou de manière très fluide, bien que j'en saisisse partiellement le gros du contenu, m'échappaient dans leurs détails. Même si je comprends les bases du dialecte et qu'à la fin j'étais capable d'avoir des discussions, mon niveau reste limité pour saisir toutes les subtilités d'un échange entre natifs. Cela a pu créer des angles morts dans ma compréhension ou des erreurs d'interprétation, que j'ai tenté de compenser en reformulant les propos avec d'autres interlocuteurs, en posant des questions de clarification, ou en confrontant différents points de vue.

En somme, les sources de ce mémoire sont, comme toujours dans une monographie, marquées par leur subjectivité, leur ancrage contextuel et leur

¹⁰ Blanc, étranger, occidental

dépendance à ma propre posture sur le terrain. Ces limites ne remettent pas en cause la valeur de l'approche, mais appellent à une lecture lucide et critique du travail qui est présenté ici : un récit situé, engagé, et conscient de ses biais, qui cherche avant tout à rendre compte avec honnêteté des tensions, contradictions et adaptations vécues par une jeunesse marocaine en transformation.

2. Contextualisation

2.1. Évolution historique récente du Maroc

Pour mieux comprendre les transformations actuelles qui touchent la côte marocaine et plus largement les dynamiques dans lesquelles s'inscrit ce mémoire, il me semble nécessaire de revenir brièvement sur le contexte politique, économique et social du Maroc au cours de la dernière décennie.

Depuis le début des années 2010, le Maroc a connu une série de réformes et de mutations importantes. En 2011, à la suite du Printemps arabe, une nouvelle constitution est adoptée, affichant une volonté de modernisation politique et de renforcement des droits civils. Sur le papier, elle élargit le pouvoir du Parlement et introduit des principes de transparence et de séparation des pouvoirs. Cependant, comme le montre une analyse Madani, Maghraoui et Zerhouni (tous trois spécialisés en sciences politiques), cette réforme constitutionnelle n'a pas entraîné de véritable rupture avec les logiques de gouvernance précédentes.

Le Roi Mohamed VI reste bien entendu la figure centrale du pouvoir, conservant des prérogatives étendues qui limitent l'autonomie réelle des autres institutions démocratiques. Bien que cette réforme ait suscité certains espoirs, elle a surtout illustré la capacité du régime à absorber les contestations populaires tout en maintenant un contrôle fort sur les grands leviers économiques et sociaux. Loin d'une transition démocratique radicale, elle s'inscrit plus dans une stratégie de stabilisation politique visant à préserver l'ordre établi tout en répondant aux revendications exprimées lors des manifestations de 2011 (Madani, Maghraoui et Zerhouni, 2012).

Sur le plan économique, le Maroc a adopté une stratégie ambitieuse de modernisation et d'ouverture au marché mondial, s'appuyant sur plusieurs pôles de développement structurants. Tanger Med, l'un des plus grands ports d'Afrique, illustre cette dynamique en positionnant le pays comme un « hub logistique » majeur reliant l'Europe, l'Afrique et le Moyen-Orient. Son expansion a favorisé l'agrandissement et

le développement de zones industrielles adjacentes, attirant par la suite des investissements étrangers et renforçant la compétitivité du secteur manufacturier (Laraki, 2025). Parallèlement, le pôle aéronautique de Casablanca, notamment à travers la *Midparc Aerospace Free Zone*, a permis au Maroc de s'imposer comme un acteur clé dans l'industrie aéronautique mondiale. L'industrie automobile constitue aussi un autre levier stratégique, avec des pôles comme Kénitra et Tanger, où un géant tel que l'entreprise Renault a implanté des usines de production. Grâce à ces infrastructures, le Maroc est devenu le premier exportateur de véhicules en Afrique, renforçant son intégration aux chaînes de valeur mondiales. En plus de cela, le pays mise sur les énergies renouvelables, avec des projets phares comme le complexe solaire *Noor* à Ouarzazate, l'un des plus grands au monde. Cette transition énergétique vise à réduire la dépendance aux énergies fossiles et à positionner le Maroc comme un leader régional en matière de développement durable (Saraoui, 2025).

Mais cette dynamique de développement ne profite pas à tout le monde de manière équitable. Le contraste est fort entre les grandes métropoles (comme Casablanca, Rabat, Tanger, Marrakech) et d'autres régions, notamment rurales ou périphériques, où les inégalités restent marquées. Dans les villages côtiers comme ceux de la région nord du Souss-Massa, on ressent souvent un décalage entre les ambitions nationales et la réalité vécue sur le terrain, et ce malgré la régionalisation des plans de développement. Ce déséquilibre alimente parfois un sentiment d'abandon, ou au contraire, une volonté d'« attraper le train en marche » par le biais du tourisme, du commerce ou des nouvelles opportunités liées à la mondialisation. Ce trait sera fortement mis en lumière dans les discours auxquels j'ai eu accès.

C'est dans ce contexte que s'inscrit la stratégie du Maroc à l'horizon 2030, évoquée plus en détail précédemment. Celle-ci ambitionne de faire du Maroc l'une des quinze premières destinations touristiques mondiales, notamment en capitalisant sur l'organisation de la Coupe du monde 2030 (bien qu'elle ne soit « que » co-organisée avec l'Espagne et le Portugal). Cette vision implique une accélération des projets touristiques, urbains et côtiers, avec les conséquences que l'on connaît : destructions, restructurations, montée des prix, gentrification.

En parallèle, la société marocaine a connu des évolutions culturelles notables (que j'ai pu percevoir et que l'on retrouve dans diverses études et articles scientifiques¹¹). Une jeunesse de plus en plus connectée, polyglotte, éduquée (mais souvent précarisée), cherche à se frayer un chemin dans un monde où l'image, l'entrepreneuriat, et l'aspiration à une forme de modernité globalisée pèsent lourd. Le plan de développement parle également de la volonté d'intégrer les NEET issus de cette jeunesse dans un programme d'insertion dans le marché du travail (Le Matin, 2024). C'est cette génération-là, entre ancrage et projection vers l'ailleurs, qui constitue le cœur de cette recherche. Une jeunesse prise dans un entre-deux, partagée entre l'attachement à ses racines et la conscience que, dans une certaine mesure, l'avenir passe par une adaptation aux logiques touristiques, économiques et culturelles en pleine mutation.

Ce rapide retour sur les dernières années permet de situer les dynamiques locales observées sur mon terrain dans un contexte plus large. Le Maroc ne change pas uniquement à travers des décisions locales ou des choix individuels, mais bien avec un mix de politiques nationales, de stratégies internationales et de mutations sociales profondes. Les villages du littoral ne sont donc pas seulement des lieux de surf ou de vacances : ce sont aussi des territoires où se rejouent, à une plus petite échelle mais de manière tout aussi importante, les tensions d'un pays en mutation rapide.

¹¹ Notamment une étude de *Said Bennis (2018). De quelques mutations culturelles et sociales au Maroc : Dynamiques et ambivalences*. Qui est une étude qui examine les changements sociaux et culturels au Maroc, en mettant en lumière les mutations des structures familiales, les nouvelles formes de communication et l'impact des dynamiques globales sur les identités locales.

2.2. Imsouane et Taghazout

Après avoir exploré brièvement l'historique social, économique et politique qu'a traversé le Maroc, il me semble également nécessaire de zoomer sur la côte et de retracer rapidement l'histoire des deux lieux principaux qui lient ce terrain ethnographique.

Avant de devenir les hauts lieux du surf que l'on connaît aujourd'hui, Taghazout et Imsouane étaient avant tout des villages de pêcheurs, vivant à leur rythme et tournés vers l'océan, le travail artisanal et les réseaux communautaires. Nichés sur la côte Atlantique marocaine, ces villages n'avaient pas vocation à accueillir des touristes. D'après les nombreux récits que j'ai pu recueillir, leur développement touristique est relativement récent à l'échelle locale, même s'il a été amorcé dès les années 1960-1970, avec l'arrivée progressive de voyageurs occidentaux en quête d'alternatives à la modernité industrielle. Les hippies, les premiers surfeurs, les routards se sont petit à petit installés sur la côte

Ces premiers visiteurs, souvent attirés par la beauté des paysages, la simplicité du mode de vie et les longues vagues déroulant sur des plages peu fréquentées, ont peu à peu ouvert la voie à un tourisme différent, plus discret, plus libre, souvent saisonnier et parfois illégal dans ses formes d'hébergement (tentes sur la plage, squats de maisons troglodytes). Cette époque m'est encore aujourd'hui racontée avec une certaine nostalgie par les anciens habitants, qui parlent d'une période portée par un échange humain et non pas par une image de « carte postale » ou « instagrammable », où les étrangers étaient moins nombreux mais souvent curieux et respectueux.

À Taghazout, c'est dans les années 1990-2000 que le tournant touristique s'accélère. Le village devient un spot de surf reconnu à l'international, en particulier grâce à des spots de surf iconiques comme Anchor Point ou Devil's Rock. Les écoles de surf, les campings aménagés, les surf shops et les hostels commencent à se multiplier en réponse à l'afflux grandissant. En parallèle, l'État commence à y voir un potentiel économique majeur. C'est ainsi qu'émerge le projet de Taghazout Bay, vaste station balnéaire pensée comme un « resort » de luxe, visant à faire de cette partie du littoral un pôle touristique majeur. Ce projet, soutenu par l'État et par des investisseurs

privés, va transformer radicalement l'environnement autour du village, le rendant plus urbain, plus privé, mais aussi plus excluant et moins respectueux des manières de vivre au village (Crabeck, 2024).

Imsouane, de son côté, a connu une évolution plus lente que celle de Taghazout. Pendant longtemps, ce petit village, accessible par une route difficile, restait en marge des circuits touristiques classiques. Ce n'est que dans les années 2010 qu'il commence à émerger sur les cartes des surfeurs, grâce à la renommée grandissante de la vague présente dans sa baie, la plus longue vague droite du continent. Peu à peu, des jeunes locaux commencent à ouvrir des surf camps, des restaurants et des auberges. Alors que certains vivent encore de la pêche, beaucoup réorientent leur activité vers l'accueil des touristes. Contrairement à Taghazout, la dynamique à Imsouane est restée longtemps informelle, spontanée, autogérée, et marquée par des formes d'hospitalité très directes, où l'on loge chez l'habitant ou dans des structures artisanales construites au fil des opportunités (c'est d'ailleurs pour cela que, pour certains, elles seront détruites).

Entre les années 2015 et 2020, le nombre de visiteurs explose, poussé par les réseaux sociaux, les vidéos de surf, les blogs de voyage et une image d'authenticité. Imsouane devient alors une destination à la mode, parfois même perçue comme "le secret bien gardé du Maroc", ce qui a paradoxalement accéléré son exposition. Avec cette notoriété croissante sont venues aussi les premières tensions : saturation des spots de surf, hausse des prix et des loyers, frictions entre locaux et nouveaux arrivants (notamment des étrangers venus s'installer), mais aussi développement économique rapide, dans un cadre encore peu régulé.

Dans les deux cas, ces villages sont progressivement passés d'un mode de vie local, tourné vers la mer et la communauté, à une logique qui perçoit le territoire comme une « ressource » dans les stratégies touristiques du pays. La côte du Souss-Massa, en particulier la partie nord au-dessus d'Agadir, est devenue une vitrine, où l'on projette des imaginaires¹² comme ceux liés à la liberté, au surf, à la nature, à la convivialité, souvent déconnectés des réalités vécues par les habitants. Bien avant

¹² Imaginaires exposés dans le chapitre sur la glamourisation du surf

l'épisode de destruction de janvier 2024, les signes d'un basculement étaient déjà présents : multiplication des constructions non régularisées, rumeurs (et pas uniquement¹³) sur des plans d'aménagement, arrivée discrète d'investisseurs ou de promoteurs qui « prennent la température ».

Certains locaux ont vu dans cette dynamique une opportunité, alors que d'autres y avaient déjà perçu les prémices d'une dépossession. Entre enthousiasme et inquiétude, beaucoup d'entre eux se sont adaptés, ont investi, ont essayé de trouver leur place dans cette économie en pleine mutation. Ce sont ces jeunes-là, souvent nés entre deux mondes, celui de l'ancrage rural et celui de la mondialisation connectée, qui sont les acteurs au cœur de cette monographie. Ils évoluent quelque part où les repères bougent vite, où l'équilibre entre ouverture et enracinement est fragile. C'est cette tension-là, montante et permanente, présente à Taghazout comme à Imsouane, qui dessinait déjà depuis quelques temps les contours d'un territoire qui bouge et bascule.

En esquissant mon projet lorsque j'étais encore en Belgique, je pensais que mon terrain allait se concentrer uniquement sur le village d'Imsouane. La vidéo ARTE, les articles que j'ai pu trouver en amont et mon expérience personnelle m'ont poussé à penser que cet endroit suffirait à lui seul à constituer un laboratoire assez riche pour constituer mon terrain. Il aurait définitivement pu, au vu des dynamiques présentes sur place et de la vitesse à laquelle les choses changent sur place. Mais en arrivant sur la côte marocaine et en découvrant les localités qui subissaient, avaient subi ou étaient en passe de subir les mêmes changements que ceux d'Imsouane, il m'a semblé pertinent d'étendre géographiquement mon terrain. Avec du recul, bien qu'elle ait été prise sur le tard, je suis content d'avoir pris cette décision. Cette dernière m'a permis de multiplier les perspectives et de faire discuter des zones et des acteurs différents sur certains points, mais qui étaient définitivement liés du point de vue de mon sujet d'étude.

¹³ Un appel d'offre pour le plan d'aménagement d'Imsouane, publié en 2018 et une photo parue dans le journal Atlas Original en 2022 laissaient sous-entendre, à travers certaines formulations, que cette destruction était envisageable. Pourtant, il est frappant de constater que cette information est restée largement méconnue du grand public et des habitants jusqu'à l'arrivée des autorités, seulement 48 heures avant le début des opérations de démolition.

3. Récit ethnographique

3.1. Premiers instants sur le terrain, rencontres spontanées, immersion initiale et premiers éclairages

3.1.1. Premiers échanges sur place : entre adaptation et premières impressions

Après une cinquantaine de kilomètres parcourus, nous faisons une halte dans une station-service, non loin d'un village des environs d'Ida Ou Guelloul, pour boire un café. Il fait particulièrement chaud dans la voiture, et nous cherchons un peu d'ombre pour nous installer. L'ambiance est légère, entre vacances et éclats de rire. Alice, qui étudie elle aussi l'anthropologie, me demande comment je me sens à l'idée d'arriver, dans une trentaine de minutes, sur mon terrain d'enquête. Je lui réponds que j'ai hâte, bien sûr, mais que je redoute un peu de découvrir, de mes propres yeux, le nouveau visage d'Imsouane, six mois après sa destruction partielle. Ce que je ne dis pas à ce moment-là, c'est que j'aurais préféré effectuer mes premiers pas sur le terrain dans un cadre plus scolaire et sérieux, plus en lien avec la posture que je souhaite adopter ici.

Nous sommes cinq dans la voiture. Nous avons prévu de passer quelques jours à Imsouane, dans un esprit plutôt détendu : des amis ont décidé de me rejoindre au Maroc, et nous avons entrepris de longer la côte depuis Essaouira jusqu'à Agadir. Dans cette dynamique de road trip, nous avons prévu de passer deux nuitées à Imsouane, avec l'intention de retrouver une connaissance qui séjourne actuellement au Mystery Surf Camp (une école de surf bien connue dans le village) dans le cadre d'un surf trip d'un mois.

Alors que nous reprenons la route, je prends conscience que mes premières heures sur le terrain se déroulent dans un cadre loin d'être académique. Je me dis pourtant qu'il me faudra à tout prix conserver un regard réflexif, une posture à part, et ne pas me laisser happer totalement par l'atmosphère de vacances qui nous entoure.

Dans tristes tropiques, Lévi-Strauss souligne également la difficulté d'adopter une posture scientifique dans un environnement où les conditions (matérielles et

humaines) peuvent compliquer l'observation rigoureuse. Il se rend compte que l'ethnographe est souvent pris dans des situations inconfortables, où il doit composer avec des réalités qui échappent à son contrôle (1955). Je note cette réflexion dans mon carnet de terrain, qui, jusqu'ici, contient essentiellement des impressions personnelles et quelques échanges menés avec des *Mogadoris*¹⁴ à propos d'Imsouane et plus largement de la situation politique et sociale du pays. Je n'ai encore ni rencontré d'acteurs liés directement à mon objet d'étude, ni, logiquement, récolté de données exprimées par ces acteurs.

Nous arrivons à Imsouane¹⁵ par la route nord, qui me semble bien mieux entretenue que dans mes souvenirs. Très vite, je réalise que je reconnais à peine certains lieux. L'endroit que j'avais connu quelques années auparavant a définitivement changé. Une grande partie des petites bâtisses situées le long de la plage appelée « la Cathédrale » a été démolie. Le cœur du village, ce qui en constituait le centre vivant, a lui aussi été rasé. On aperçoit encore, au sol, les restes carrelés de ce qui fut sans doute des cuisines, des salles de bain ou des sanitaires.



Figure 1: Au sol, on peut voir des restes de carrelages de ce qui était des maisons faisant face à la plage cathédrale d'Imsouane

¹⁴ Les habitants d'Essaouira

¹⁵ Pour tout ce qui est descriptions géographiques, aller voir les cartes explicatives présentes en annexe 1, 2, 3, 4, 5,

Là où se trouvaient auparavant des petits restaurants locaux, des surf shops, des *hanut* et d'autres commerces au style rudimentaire propre au village, ne subsistent aujourd'hui que des débris de murs, des morceaux de bois et de plastique, des tuyaux éventrés, du mobilier brisé et toutes sortes de câbles électriques. En deux ans, le haut du village a, lui, connu une croissance visible : de nouveaux bâtiments, probablement des hostels, ont été construits en nombre. Par ailleurs, la reconstruction de petites échoppes en bois semble déjà amorcée ; j'en remarque deux du côté de la plage de la Cathédrale, et trois autres en direction de l'allée qui mène à la baie.



Figure 2: Le long de l'arrivée à la baie, on peut apercevoir de nouvelles échoppes de surf shop ou de café en bois

Je peine à reconnaître les lieux où j'avais séjourné. À l'époque, j'étais resté essentiellement dans ce qui constituait alors le centre, et de ce secteur, il ne reste aujourd'hui presque rien. En revanche, tout le côté port de pêche est demeuré intact. Les vieux bâtiments qui y mènent, avec leur allure pittoresque, semblent avoir échappé aux travaux de démolition. C'est précisément à cet endroit que je retrouve, pour la première fois depuis mon arrivée, une sensation familière : l'ambiance d'Imsouane telle que je l'avais connue autrefois.

Nous nous rendons au surf camp de Guillaume, situé sur la corniche sud d'Imsouane, juste en face de la baie. Je me rends compte, quelques semaines plus tard,

lorsque je reviendrai à Imsouane pour y loger dans la même rue, à quel point les nouvelles constructions hôtelières de l'autre côté de la route (entre la corniche qui surplombe la baie et l'hostel où je résiderai) ont transformé la vie quotidienne des établissements situés côté nord. Ces constructions ont obstrué la vue sur le littoral, modifiant non seulement l'esthétique du lieu, mais aussi sa dynamique sociale.

Guillaume nous propose de monter sur le rooftop. Après quelques échanges avec des élèves du surf camp, je fais la connaissance de Mehdi, qui, de prime abord, semble peu ravi de voir des touristes qu'il ne connaît pas profiter de son rooftop. Je ressens un certain malaise, une impression de ne pas être à ma place. Il redescend rapidement, et je le suis, prétextant devoir aller chercher quelque chose dans la voiture. J'en profite pour entamer la conversation, espérant ainsi clarifier ma présence et faire comprendre que je ne suis pas là simplement pour "squatter" son espace.

Mehdi est un surfeur bien connu au Maroc, ancien champion de surf u17, et figure emblématique de la scène surf à Imsouane. On le voit à l'eau presque tous les jours. Comme d'autres jeunes locaux, il se distingue par une aisance marquée dans les vagues et par la manière très assurée avec laquelle il occupe l'espace en mer. Après un échange assez banal sur les conditions de surf, je lui demande s'il connaît un bon endroit où loger pour quelques jours. Il me parle alors d'un cousin qui tient une auberge un peu plus bas dans la rue, c'est là que nous irons dormir pour les deux prochaines nuitées.

Au fil de la conversation, j'aborde directement le sujet de la destruction partielle d'Imsouane en lui expliquant que j'y étais venu quelques années auparavant et que les changements m'avaient franchement surpris. Il me répond sans détour qu'il apprécie cette nouvelle affluence, que pour lui, c'est une bonne chose.

- « *C'est bon pour le business.* »

Lorsque je lui parle de Skululu (le surfeur local, plus critique, qui apparaît dans la vidéo d'Arte), il lève les yeux au ciel et dit :

- « *Il dit n'importe quoi, il casse les couilles. Il pense pas comme nous.* »

Ce type de position, que je retrouverai chez de nombreux jeunes de la région, reflète un rapport très pragmatique au développement touristique. Pour eux, le surf et l'essor du tourisme sont d'abord des leviers économiques. Mehdi et son équipe ont su transformer leur passion en une activité lucrative. Ils ont capitalisé sur l'engouement grandissant pour Imsouane et ont réussi à asseoir leur structure comme un passage obligé pour les voyageurs en quête d'une expérience surf. Mehdi fait aujourd'hui partie des personnalités locales influentes, et son parcours représente un modèle que de nombreux jeunes Marocains du littoral cherchent à reproduire.

Pour autant, malgré sa gentillesse et la qualité de son accueil, je perçois à Imsouane une manière différente d'interagir avec les touristes, par rapport à d'autres villages que j'ai traversés, comme Sidi Kaouki ou Essaouira. Ici, les échanges sont plus limités, moins spontanés. On sent que les locaux sont habitués à la présence quotidienne d'étrangers, et qu'ils n'éprouvent plus la même curiosité. Les questions d'usage de la part de gens au coin de la rue : « D'où viens-tu ? », « Tu restes combien de temps ? », sont beaucoup moins fréquentes. Cela se ressent tout particulièrement dans mes tentatives de discussion en darija. Là où ailleurs mes essais sont accueillis avec amusement, bienveillance, voire fierté, ici, plusieurs commerçants me répondent directement en anglais, malgré mes efforts. Ce réflexe me semble lié à une saturation du contact touristique, où l'interaction devient fonctionnelle, presque mécanique.

L'agacement de Mehdi face aux critiques portées par Skululu ne relève pas simplement d'un désaccord personnel. Il reflète une posture partagée par certains jeunes locaux qui, comme lui, ont investi dans le développement touristique et en tirent aujourd'hui une forme de légitimité. Mehdi n'est pas un spectateur passif des transformations du village, il en est un acteur direct. Ce que Non Arkaraprasertkul nomme la « gentrification de l'intérieur » s'illustre ici clairement : ce sont des jeunes du coin qui, au lieu de subir la gentrification venue de l'extérieur, la mettent en œuvre eux-mêmes, parfois avec fierté (2017). Pour Mehdi, critiquer ce que devient Imsouane revient à rejeter le fruit de ses efforts, sa réussite, son récit. Il y a chez lui une volonté marquée de défendre une certaine image du village, une image qu'il a contribué à façonner. À travers ses mots, on sent aussi une autre dynamique : celle de jeunes qui, tout en restant ancrés dans leur territoire, participent pleinement à la mondialisation

touristique. Mehdi ne nie pas les changements, il les assume et en est même fier ! Cette discussion me fait penser aux travaux de *scapes* d'Arjun Appadurai, qui, je le verrai plus tard, résonnent fort avec les attitudes de ces jeunes.

3.1.2. Premières impressions sur la démolition d'Imsouane : versions et perceptions semi locales

Cette conversation avec Mehdi n'était pas ma première tentative pour comprendre ce qui s'est passé à Imsouane. Dès mon arrivée au Maroc, j'avais cette curiosité en tête, l'envie d'en apprendre plus à partir des paroles locales, plutôt que de rester uniquement dans ce que j'avais vu en ligne. Le chauffeur de taxi qui m'a conduit de l'aéroport à la médina d'Essaouira me parle d'un problème administratif autour des autorisations de construction, qui aurait conduit à la destruction de nombreuses habitations. C'était la première fois que j'entendais cette version, qui reviendra de nombreuses fois par la suite.

Plus tard dans la journée, je fais la connaissance de Yusri sur les remparts en dehors de la médina. Il m'aborde en me voyant écrire dans mon carnet, intrigué, et plaisante en me demandant si je tiens un journal intime. Je lui explique brièvement mon projet, ce que je fais au Maroc et à quoi sert ce carnet. Nous échangeons quelques mots à propos de la situation actuelle, mais la conversation reste superficielle. Nous nous entendons bien et il me propose donc de me faire visiter Essaouira. Nous nous donnons rendez-vous le lendemain pour aller voir un match de foot avec ses amis. Je me dis que ce sera une bonne occasion pour recueillir une première perspective plus approfondie. Yusri a 25 ans, vient d'Essaouira, étudie l'économie et le business. Il a déjà passé une partie de ses études en Turquie et espère les poursuivre en Italie ou en Allemagne.

Le lendemain, nous nous retrouvons dans un café en dehors de la médina. Yusri est déjà là avec deux amis, Mehdi et Abdou, tous en train de boire un thé en attendant le début du match. Je m'installe avec eux. Abdou ne parle que très peu anglais et français. Mehdi et Yusri, en revanche, parlent anglais impeccable. Yusri m'avait expliqué la veille qu'il parlait aussi français, mais qu'il préférerait que l'on échange en anglais. Je pensais d'abord que c'était simplement une question de confort, mais il

m'expliquera ensuite que de nombreux jeunes Marocains préfèrent aujourd'hui parler anglais. Le français, bien que langue d'enseignement dans beaucoup de matières scolaires, reste pour certaines personnes, associé à la colonisation. L'anglais, lui, est perçu comme une langue d'ouverture, internationale, plus utile pour voyager, travailler ou poursuivre ses études à l'étranger.

Ce choix de parler anglais plutôt que français ne relève pas seulement d'une question de confort ou d'utilité. Il traduit un double mouvement : d'un côté, une envie claire de s'ouvrir à un monde globalisé, celui du tourisme, du travail à l'international, des réseaux numériques, et de l'autre, un geste (parfois discret mais ici assumé) de prise de distance avec le français, langue encore associée pour beaucoup à l'héritage colonial. Comme l'a montré Louis-Jean Calvet dans une étude qui porte sur la dimension politique des langues notamment dans des contextes postcoloniaux, les langues portent en elles des rapports de pouvoir, et choisir une langue, c'est souvent aussi choisir une position dans le monde. (Calvet, 2002) Ici, l'anglais apparaît comme une langue d'avenir, là où le français reste marqué par le passé.

Nous passons un bon moment ensemble. Nous rions, commentons le match, et je me sens à l'aise en leur compagnie. J'ai été, dans l'ensemble, extrêmement bien accueilli partout où j'ai eu la chance d'aller au Maroc. Je savais, par mes précédents voyages et par la réputation du pays, que les Marocains sont connus pour leur hospitalité et leur sens du partage, mais je reste tout de même frappé par le sentiment de sécurité, la chaleur humaine et la confiance spontanée que beaucoup dégagent.

Après le match, nous nous dirigeons vers un autre café, près de la plage, dans lequel un ami leur a dit qu'il y avait des *titisa*¹⁶. Là-bas, entre deux sujets légers, la discussion glisse naturellement vers Imsouane et, plus largement, vers la dynamique actuelle dans laquelle s'inscrit le Maroc. À ce moment-là, je ne note rien pour ne pas influencer les propos, mais le soir même, en rentrant, je retranscris tout ce que j'ai encore en tête.

¹⁶ C'est une façon d'appeler les « jolies filles » fortement utilisée par les jeunes hommes marocains.

Mehdi et Yusri partagent une vision résolument entrepreneuriale du monde. Tous deux considèrent que peu importe l'origine sociale ou géographique, chacun a le droit de saisir une opportunité lorsqu'elle se présente. Yusri explique :

- *“You gotta do what you gotta do, that's how you survive. I get that people are leaving to another country if they see an opportunity over there, I want to do the same in Germany”.*

Il me demande à plusieurs reprises, ce qui, selon moi, manquerait à Essaouira en termes d'échoppes ou de commerces. Il est en quête d'une idée, d'un créneau encore peu exploité en se basant sur ce que recherchent, selon lui, les touristes. Mon regard d'étranger, pense-t-il, peut lui offrir un angle différent, un point de vue extérieur. Mehdi, qui enseigne le sport dans une école située en périphérie d'Essaouira, rejoint entièrement cette perspective. Il considère, lui aussi, que le Maroc est en passe de devenir un acteur majeur du tourisme international, et que ceux qui savent s'adapter et s'engager dans cette dynamique peuvent en tirer des bénéfices. Il m'apprend qu'il suit actuellement une formation pour devenir moniteur de kitesurf (un sport très pratiqué ici, Essaouira étant considérée comme l'un des hauts lieux mondiaux de cette discipline).

À travers les ambitions de Mehdi et Yusri, se dessine clairement ce que j'ai désigné plus tôt via les travaux d'Arkaraprasertkul, une forme de « gentrification de l'intérieur ». Loin de subir passivement les transformations touristiques, ces jeunes cherchent à les anticiper, à s'y insérer, parfois même à les devancer. Leur discours sur l'adaptation, le business, ou la recherche du bon créneau traduit une volonté forte de « sauter dans le train » d'une économie mondialisée, en épousant ses codes : entrepreneuriat, spécialisation, maîtrise des langues globales, et vision orientée vers les attentes des touristes. Il ne s'agit plus seulement de préserver un mode de vie local, mais d'inventer une trajectoire hybride. Mais le « train » d'Essaouira et celui d'Imssouane n'en sont pas au même stade.

De manière plus générale, les discussions que j'ai eues à Essaouira, avant mon arrivée à Imssouane, m'ont permis de glaner quelques éléments sur la perception locale des événements récents. Beaucoup de personnes évoquent comme raison officielle de

la destruction d'Imsouane une problématique administrative liée aux autorisations de construction¹⁷ et à la lutte contre l'insalubrité.

Mais derrière cette justification, plusieurs voix avancent l'hypothèse d'une stratégie visant à libérer de l'espace pour de futurs complexes hôteliers. Ce qui m'étonne, c'est le peu de jugement critique face à cette situation. Une majorité des personnes interrogées à Essaouira trouvent cette décision normale, voire nécessaire, notamment lorsqu'il s'agit de constructions sans permis. Le discours semble en partie façonné par l'environnement urbain lui-même : Essaouira est depuis longtemps une ville très touristique, et les enjeux vécus par les petits villages côtiers comme Imsouane paraissent relativement lointains.

Essaouira, comparée à Imsouane, semble déjà avoir intégré depuis longtemps les logiques du tourisme international. La ville accueille des festivals reconnus comme le *Gnaoua*¹⁸ *World Music Festival*, dispose d'infrastructures hôtelières bien établies et a vu son centre historique classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Cette ancienneté dans l'ouverture touristique a produit une forme de normalisation des logiques d'aménagement, où les démolitions, les rénovations ou les exclusions foncières paraissent presque évidentes pour certains comme Yusri et Mehdi. Là où Imsouane vit encore la rupture, Essaouira est déjà dans une forme de stabilisation du modèle touristique, et ceci peut expliquer le relatif désintérêt ou la distance avec laquelle les habitants perçoivent ce qui se joue plus au sud.

¹⁷ En effet, La majorité des habitations en bord de mer à Imsouane, qu'il s'agisse de maisons, de cabanes ou d'autres constructions, ont été érigées sans autorisation officielle des autorités compétentes. Ces installations, souvent précaires et non conformes aux réglementations d'urbanisme, sont donc sujettes à des démolitions imminentes, perçues par certains comme une mesure logique de préservation du littoral et de régulation foncière. Ces démolitions s'appuient sur la loi n° 81-12 relative au littoral, qui encadre l'urbanisation en bord de mer afin de préserver l'environnement et d'assurer un accès public aux rivages. Adoptée en 2015, elle impose des restrictions sur les constructions non autorisées et vise à réguler l'aménagement des zones côtières. (Gouvernement du Maroc, 2015)

¹⁸ La musique gnaoua est un genre musical marocain issu des traditions spirituelles et musicales des descendants d'anciens esclaves d'Afrique subsaharienne. Elle mêle chants rituels, rythmes percussifs et mélodies jouées au guembri, un instrument à cordes emblématique. Inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO, elle est particulièrement célébrée lors du Festival Gnaoua d'Essaouira. (Unesco, 2019)

Un jour, alors que je suis sur le toit d'une auberge dans la médina d'Essaouira, en train d'écrire dans mon carnet, un jeune homme m'aborde. Curieux de ce que je fais, il me demande pourquoi je prends des notes. Je lui explique mon projet, le rôle du carnet, et ma présence au Maroc. Il est wind-surfeur, originaire d'un village au sud d'Agadir, et me dit venir régulièrement à Essaouira, car le spot y est excellent. Il connaît bien la côte du Souss-Massa et m'explique avoir souvent voyagé entre son village, Imsouane, Taghazout et Essaouira.

Je prends note de deux phrases qu'il me confie :

- « *On s'en fout de la destruction des bâtiments, tu vas pas à Imsouane pour voir les maisons, mais pour l'ambiance, l'âme de là-bas, et ça, c'est toujours là. »*
- « *Moi j'aime encore bien aller par là-bas, parce que Taghazout et Imsouane, c'est des endroits... y'en a pas deux comme ça. Ça existe pas ailleurs. C'est unique. »*

Cette discussion me pousse à une réflexion : qu'est-ce qui rend un lieu "unique" ? Est-ce son architecture ? Sa nature ? Son ambiance ? Les gens ? Et aux yeux de qui ce caractère unique est-il défini ? À partir de quel regard devient-elle légitime ? Bien que ces questions m'accompagneront dans la suite de mon enquête, ces réflexions sur le caractère "unique" d'un lieu trouvent maintenant un écho direct dans les travaux d'anthropologues comme Marc Augé ou Edward Casey. Augé, avec sa distinction entre lieux et non-lieux, montre que ce qui rend un espace signifiant, c'est d'abord l'ancrage symbolique qu'il permet. En fait, un lieu devient unique non par son esthétique ou sa matérialité seule, mais parce qu'il est chargé de relations, de récits et surtout de mémoire (1992). De son côté, Edward Casey souligne que l'expérience d'un lieu est toujours incarnée, ce n'est pas simplement un espace que l'on voit, mais un monde que l'on habite, un contexte sensoriel, affectif, traversé de vécu (1996). Ainsi, lorsque ce jeune wind-surfeur évoque l'« âme » d'Imsouane, il parle moins de l'architecture que de ce qui, pour lui, rend le lieu habité, porteur de sens. Son regard valorise en fait une expérience relationnelle, intime, que ni les démolitions ni la standardisation touristique ne suffisent à effacer.

3.1.3. Taghazout : extension du terrain et découverte d'un nouvel horizon

Après notre premier séjour à Imsouane, nous nous séparons des trois compagnons qui composaient notre petit groupe de voyage et Jérôme et moi décidons de poursuivre vers le sud, en direction du village côtier de Taghazout, dont j'avais beaucoup entendu parler. Tous les voyageurs croisés à Essaouira m'en avaient parlé avec enthousiasme, vantant l'ambiance hippie, le charme des ruelles étroites et l'abondance de spots de surf, tous concentrés dans un périmètre restreint. En me renseignant davantage, j'apprends sur le trajet que Taghazout a connu un développement touristique semblable à celui d'Imsouane, mais amorcé bien plus tôt.

Voici comment je résumerais l'identité de Taghazout, à partir de mes propres premières impressions croisées avec une étude intitulée *Surf, société et territoire : vers une compréhension globale de l'écosystème surf de Taghazout*, commandé¹⁹ par le comité de la Taghazout Surf Expo :

Autrefois un simple village de pêcheurs, Taghazout a progressivement évolué en une destination touristique prisée, tout en conservant certains aspects de son identité locale : ses ruelles étroites, ses maisons blanchies à la chaux et ses bateaux de pêche colorés témoignent encore de son passé maritime et de la forte présence de la culture amazighe.

Cependant, l'essor du tourisme a profondément transformé l'économie locale. De nombreux cafés et écoles de surf bordent désormais la côte, créant une ambiance cosmopolite où se mêlent visiteurs, expatriés et locaux. Ce développement s'est accéléré avec l'urbanisation progressive du littoral, notamment à travers la station balnéaire de Taghazout Bay, qui propose des infrastructures modernes, des hôtels de luxe et des espaces dédiés au bien-être. Comme Imsouane, mais à une autre échelle, Taghazout est devenu un véritable laboratoire social, dans lequel le surf joue un rôle vraiment central dans la structuration du territoire, car bien plus qu'une simple activité de loisir ici, ce sport influence les dynamiques économiques et culturelles du village.

¹⁹ Ce document a été produit par une organisation liée à un festival dont l'objectif est d'attirer un large public, notamment des passionnés de surf, mais aussi d'autres visiteurs à Taghazout. Par nature, il ne propose pas une analyse critique et tend à présenter les situations délicates sous un angle plus favorable, mettant en avant les aspects positifs du développement de la région.

Il attire une population de *digital nomads*²⁰, d'entrepreneurs et d'artistes qui contribuent à la transformation du paysage urbain, social et culturel.

Il y existe bien évidemment des tensions entre développement touristique et préservation de l'identité locale, car si le surf et le tourisme ont apporté une prospérité économique, ils ont aussi entraîné une hausse du coût de la vie et une mutation des modes de vie des habitants. Certains craignent que l'expansion rapide de Taghazout Bay et l'arrivée massive d'investisseurs étrangers ne finissent par dénaturer l'esprit du village, en le transformant en une station balnéaire standardisée. Taghazout reste néanmoins un point de convergence unique, où se mêlent influences locales et internationales, « entre tradition et modernité » (Crabeck, 2024, p40).



Figure 3: La rue principale de Taghazout vue des hauteurs

Nous faisons donc le choix de rejoindre Taghazout en stop, et après seulement cinq minutes d'attente, une voiture occupée par trois jeunes Marocains originaires de Rabat nous prend à bord. Très vite, la discussion s'installe autour de ma présence au Maroc, et ces jeunes du nord me partagent un ressenti similaire à celui de Yusri ou de Mehdi. Je constate qu'après une dizaine de jours sur le territoire, presque aucun de

²⁰ Rencontrés en grand nombre, ces voyageurs appartiennent à une catégorie de travailleurs dont l'activité est entièrement réalisable à distance sur leur ordinateur. Cette flexibilité leur permet d'adopter un mode de vie nomade tout au long de l'année, parcourant le monde sans contrainte géographique.

mes interlocuteurs ne condamne véritablement la destruction partielle d'Imsouane. Je note alors un questionnement dans mon carnet de terrain :

-Les interlocuteurs choisissent-ils de s'exprimer de cette manière parce que nous sommes des touristes et qu'ils ne veulent pas que l'on se sente coupables, même si, d'une certaine manière, nous sommes impliqués dans ce processus ?

-Ou bien, lorsqu'ils perçoivent que je mène une recherche, il est possible qu'ils cherchent à préserver l'image du pays, par crainte que j'en donne une représentation négative.

-Ou encore, ils n'osent pas, ou ne souhaitent pas, critiquer ouvertement les autorités, par respect pour la figure du roi, ou à cause d'une forme de crainte vis-à-vis de la police.

De cette note émerge une interrogation sur ma propre posture épistémologique : dois-je me présenter clairement comme chercheur, au risque d'introduire un biais dans les réponses, ou au contraire rester plus discret sur mes intentions pour recueillir des paroles plus spontanées ?

Face aux doutes notés dans mon carnet concernant la peur d'influencer les réponses, la possibilité d'une autocensure ou le souci de préservation de l'image du pays, j'ai fini par opter, dans la majorité des cas, pour une posture assumée, c'est-à-dire dire qui j'étais, pourquoi je posais des questions et à quoi mes observations serviraient. Ce choix n'est pas anodin. Il découle d'un positionnement éthique, mais aussi méthodologique, qui rejoint les réflexions de Rabinow, également effectuées au Maroc, pour qui la transparence du chercheur, loin d'objectiver le terrain, permet au contraire d'en assumer les dimensions relationnelles et situées (1977). Il ne s'agissait pas pour moi de me retirer derrière la neutralité, mais de reconnaître ma présence comme partie intégrante de l'expérience ethnographique. En disant clairement mon intention, je laissais aussi à mes interlocuteurs la possibilité d'adapter leur discours, de le contester ou de le négocier. Mon rôle ce n'était pas d'extorquer une vérité brute, mais de co-construire un récit dans lequel chacun pouvait se positionner librement.

Mes premières impressions à Taghazout contrastent nettement avec celles d’Imsouane. Ici, tout semble plus vivant, plus dense, presque électrique. L’endroit déborde de monde et respire la fête, les vacances et les échanges. Durant trois jours, nous enchaînons les rencontres et adoptons un mode de vie de touristes : sorties nocturnes, feux de camp sur la plage, sessions de surf, restaurants, et longues discussions sur les rooftops des hostels. Je me sens plongé dans une station balnéaire animée, marquée par une culture du surf omniprésente.

Un soir, nous sommes invités à rejoindre quelques connaissances au skatepark de Taghazout, lieu de rassemblement emblématique, particulièrement prisé au moment du coucher du soleil et abondamment relayé sur les réseaux sociaux. L’endroit, perché au-dessus de l’océan, offre un panorama exceptionnel. Là, une centaine de jeunes, Marocains et étrangers, entourent le bowl du skatepark pour observer les skateurs à l’œuvre. Un groupe de jeunes du village anime la scène avec de la musique diffusée sur une grande enceinte. On danse, on fume, on boit (boire de l’alcool est une pratique habituellement peu visible dans les lieux publics au Maroc, hormis dans les bars autorisés). L’ambiance est à la rencontre, et tout le monde semble porté par un esprit de convivialité simple et joyeuse.

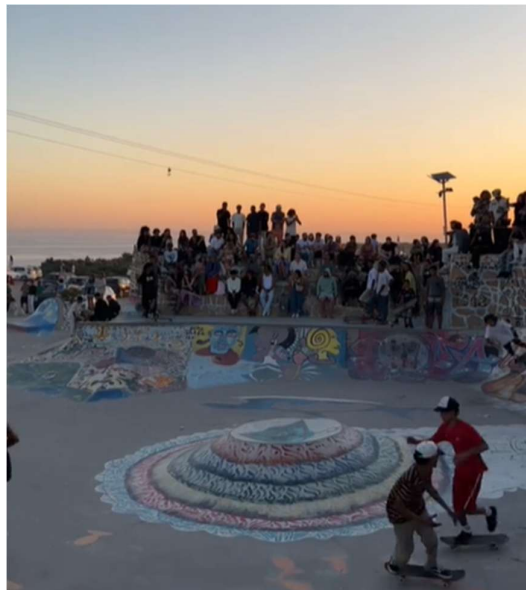


Figure 4: Le skatepark de Taghazout au coucher de soleil

C'est à cette occasion que je rencontre pour la première fois un groupe de jeunes locaux avec lesquels je passerai beaucoup de temps par la suite : Roméo, Grand Abdu, Abdu, Ya3ya3 et Pakita. Âgés de 18 à 23 ans, ils incarnent une jeunesse urbaine profondément liée à l'espace public de Taghazout, leur présence anime les lieux et on les voit constamment entre la plage, les *hanuts*, le skatepark et chez Ahmed, un petit resto/snack très fréquenté près du square. Toujours en mouvement, ils improvisent des spectacles, lancent des blagues ou des chants, et cherchent systématiquement à intégrer les touristes dans leur dynamique. À Taghazout, on ne prend pas rendez-vous pour les voir : ils sont partout, tout le temps.

Avec le temps, ils deviennent pour moi des figures du quotidien. Leur charisme est d'ailleurs reconnu par les habitants plus âgés, bien que certaines voix me soufflent à demi-mot quelques mises en garde. Par exemple, Romyo, dit-on, est un beau parleur qui ne pense qu'aux filles et qui ment beaucoup pour arriver à ses fins. Abdu, quant à lui, est soupçonné de participer à des trafics de haschich, bien qu'il soit aussi un moniteur de surf assez respecté dans le coin.

Le soir venu, après la fermeture du skatepark, où Abdu et Pakita skataient dans le bowl tandis que les autres jeunes de la bande flânaient comme des électrons libres, la soirée se poursuit sur la plage du Panorama. Là, un feu de camp est allumé presque chaque nuit par les locaux. On y retrouve une foule éclectique : jeunes du village, touristes de passage, expatriés installés pour quelques mois. Ce rituel informel du coucher de soleil suivi du feu devient peu à peu un repère, un moment suspendu où les hiérarchies s'effacent et où les échanges se font plus spontanés.

Progressivement, je prends conscience de la spécificité de Taghazout, notamment par comparaison avec Imsouane. Ici, l'atmosphère est plus bruyante, plus dense, moins centrée uniquement sur le surf. Les bruits nocturnes, l'agitation des bars, les rassemblements constants contrastent fortement avec la tranquillité d'Imsouane, dont les rues se vident dès 22 heures. Cette différence traduit selon moi une réalité sociologique locale : Taghazout attire une population jeune, souvent urbaine, à la recherche de sociabilité, d'expériences nouvelles, et d'opportunités économiques liées au tourisme. Surfeurs ou non, les jeunes de la région viennent à Taghazout en quête de sensations et d'aventures.

Mais derrière cette effervescence, les dynamiques de fond sont similaires à celles observées à Imsouane : gentrification progressive, disparition des bâtiments anciens au profit de projets hôteliers et montée en puissance de logiques économiques dominées par des investisseurs extérieurs. Ces mutations génèrent des tensions latentes : la question du « localisme » dans les vagues, par exemple, demeure centrale (surtout dans des spots de haut niveau comme Anchor Point), tout comme une certaine fatigue face à la présence massive et continue des touristes. Malgré cela, comme à Imsouane, ce qui domine reste une atmosphère de bienveillance et de détente. L'ambiance "chill", la gentillesse des locaux et les moments de partage spontanés l'emportent sur les crispations.

Un jour, alors que nous sommes au skatepark, un habitant me glisse avec un sourire mélancolique :

- « *Taghazout, il y a vingt ans, c'était ce que c'est Imsouane aujourd'hui... Dans deux ou trois ans, chouf, ²¹Imsouane sera pareil que nous.* »

Cette phrase me marque. Elle confirme une intuition que je nourris depuis plusieurs jours : Taghazout fonctionne comme un miroir en avance rapide, un modèle à travers lequel on peut anticiper l'évolution des autres villages côtiers comme Imsouane. C'est à partir de cette prise de conscience que je décide d'élargir les contours de mon terrain initial. Comprendre les dynamiques qui ont lieu à Imsouane ne pouvait se faire sans le mettre en regard avec d'autres lieux littoraux, et Taghazout s'imposait alors comme une sorte de miroir où se projette ce que pourrait devenir Imsouane.²²

Cette démarche d'extension du terrain en cours de route n'est pas inhabituelle en anthropologie. Par exemple, George Emmanuel Marcus, dans ses travaux sur l'ethnographie multi-située, souligne l'importance de suivre les flux, les discours et les dynamiques au-delà d'un site unique, surtout lorsqu'on étudie des phénomènes liés à la mondialisation, comme le tourisme dans ce cas-ci (1995). C'est donc en écoutant les habitants de Taghazout parler d'Imsouane (et inversement) que j'ai compris qu'un

²¹ Regarde

²² Voir annexe

seul lieu ne suffisait pas. C'était le paysage côtier du nord du Souss-Massa dans son ensemble qu'il fallait explorer, à travers ses différences et ses ressemblances.

Alterner entre ces deux terrains me permet ainsi de saisir une dynamique globale de transformation qui traverse toute la façade côtière du nord du Souss, c'est-à-dire un littoral pris dans une tension constante entre préservation culturelle, recherche de croissance économique et pressions croissantes d'un tourisme mondialisé.

3.2 Explorations Approfondies : Dynamiques locales et découvertes culturelles sur le littoral

3.2.1. Immersion culturelle : déchiffrer et s'approprier les codes du terrain

Quelques jours après notre séjour à Imsouane, Jérôme et moi prenons des routes différentes. Je m'installe donc pour une petite semaine chez Hamid, un ancien *Casawi* ²³ qui a quitté sa vie citadine et son poste dans un travail dans l'industrie pharmaceutique après être tombé sous le charme de la région. Il a investi dans un bâtiment à Tamraght, non loin de Taghazout, pour y ouvrir une auberge.

Ce séjour est pour moi l'occasion d'apprendre énormément à ses côtés, à la fois sur des éléments très concrets du quotidien (des expressions en darija, des habitudes locales, des manières de se comporter) mais aussi sur des comportements qui permettent de s'extraire des clichés collés à la figure du touriste. Hamid me donne des clés pour gagner en légitimité, pour approcher les gens avec plus de finesse et de respect, et ainsi nouer des relations de confiance.

Durant ces quelques jours, je l'accompagne dans ses tâches quotidiennes : je l'aide pour quelques travaux, nous promenons sa chienne sur la plage, passons chez ses connaissances au village, allons au marché. Comme il a perdu son permis, je conduis régulièrement sa voiture jusqu'à Agadir pour l'aider à faire ses courses ou à gérer ses démarches administratives. Ces trajets sur la route côtière sont pour moi l'occasion d'observer le territoire autrement, Hamid me décrivant les chantiers en cours, les marchés, les hameaux que nous traversons. C'est lors de ces différents trajets que je découvre vraiment toute la longueur de la côte, de Tamri à Agadir.

²³ Casawi désigne une personne originaire de Casablanca, mais sa signification dépasse la simple référence géographique. Être Casawi, c'est venir de la grande ville, avec tout ce que cela implique : le rythme effréné, la pression quotidienne, et une certaine attitude propre aux habitants de Casa. Il n'est d'ailleurs pas rare d'entendre, sur un ton humoristique, quelqu'un demander à une personne élégamment vêtue, nerveuse ou pressée si elle est Casawi, tant cette identité urbaine est associée à une manière de vivre énergique et intense.

Durant cette période, mes notes prennent plus la forme d'un recueil de réflexions plus générales sur mes apprentissages linguistiques, culturels et relationnels que sur mon objet d'étude principal. Pourtant, au moment de quitter Tamraght, je prends le temps de formuler une première synthèse de ce que je perçois comme étant le rapport de Hamid au développement touristique de la région. Voici l'extrait de mon cahier :

« Ancien Casawi qui a voulu fuir le stress de la grande ville. Il est venu s'installer ici, convaincu d'avoir trouvé le bon équilibre : le calme d'un village de la côte et une zone où le business touristique se développe vite. Il pensait faire un pari raisonnable. Mais l'auberge ne marche pas aussi bien qu'il a espéré. Il a du mal avec les réseaux sociaux, n'est pas lui-même surfeur, donc n'attire pas cette clientèle-là, et n'a pas de personne locale pour l'épauler dans la gestion. 45 ans. Pense que la vague de destructions qui touche les villages côtiers est motivée uniquement par l'argent, et que le discours sur l'insalubrité ou les règles administratives n'est qu'un prétexte pour construire du neuf. Il ne critique pas ces choix ; il dit qu'il faut en passer par là si le Maroc veut devenir une grande destination touristique, « le meilleur pays d'Afrique²⁴ », Il vante le calme de la région, mais reconnaît que ce n'est pas simple de bien s'intégrer quand on vient de Casa. La concurrence est rude à Tamraght, à cause par exemple de la position géographique du village. Il a quand même quelques amis ici, et dit qu'il préfère mille fois cette vie à celle qu'il avait avant. »

Quelques semaines plus tard, après avoir parcouru un bout de la côte, je retourne chez Hamid. Cette fois, l'auberge semble avoir pris un nouveau tournant. Il a appliqué les conseils reçus de plusieurs clients à propos de sa communication, de son image et de son marketing, notamment sur les réseaux sociaux, et les résultats se font déjà sentir. Dans cette région, la réussite d'un hostel semble reposer sur trois leviers : des prix compétitifs, une image forte en ligne ou un bouche-à-oreille efficace.

L'expérience de Hamid illustre bien les logiques d'adaptation qui sont imposées par la transformation touristique du littoral. Son parcours est une tentative

²⁴ Ce sont ses mots, mais je les ai entendus dans la bouche de plusieurs personnes.

de s'inscrire dans un territoire en mutation rapide, à la fois en rupture avec son passé urbain et en quête d'un équilibre économique viable. Premièrement, son échec (relatif) montre que, même pour les acteurs marocains, l'intégration dans le tissu touristique local nécessite bien plus que l'achat d'un bien ou l'ouverture d'un hostel : il faut comprendre les codes, maîtriser les outils numériques et surtout s'aligner sur les imaginaires qui dominant. Ce n'est qu'en adoptant une imagerie directement liée au surf (bien qu'il n'y connaisse rien, il a accroché des photos de vagues, fait une décoration *surf-friendly* et partagé ces éléments visuels en ligne) que Hamid parvient à capter l'attention des voyageurs.

On assiste ici à un exemple clair de ce que John Urry appelle le "regard touristique". Il avance que les lieux sont façonnés pour répondre aux attentes visuelles et culturelles des visiteurs (1990). En ajoutant des éléments de décor qu'il ne connaît pas mais qu'il sait efficaces, Hamid participe, malgré lui, à la mise en scène d'un univers de surf standardisé, où l'authenticité perçue prime sur l'authenticité vécue (si elle existe). Ce processus renforce une gentrification locale non seulement spatiale, mais aussi symbolique, où les acteurs doivent ajuster leur identité, leurs récits et leur esthétique pour survivre dans un marché compétitif. C'est une gentrification "de l'intérieur", mais ici différente dans le sens qu'elle est faite sans la légitimité (symbolique) des codes surf qu'il aurait acquis. Hamid compose, apprend et réagit en fonction des signaux qu'il capte, dans une réactivité permanente, il se débrouille.

Nous discutons longuement sur le rooftop, autour d'un tajine et d'un thé. Hamid me demande où j'en suis dans mes apprentissages, comment évolue mon darija et s'intéresse à l'avancée de mon projet. Il me parle d'un propos qu'il a lu récemment, sans se souvenir de l'auteur : un sage marocain aurait affirmé, dans les années 90, que « *le vent allait bientôt tourner* ». Autrement dit : si, pendant des décennies, les Marocains faisaient tout pour rejoindre l'Europe afin d'y travailler, viendrait un temps où les Européens, à leur tour, viendraient frapper aux portes du Maroc pour y trouver des opportunités. Hamid dit ressentir ce changement car il croise de plus en plus d'étrangers venus s'installer ici, parfois dans une logique d'expatriation durable, et souvent avec l'envie de lancer un projet (auberge, école de surf, café ou restaurant). Il observe aussi l'émergence croissante de couples mixtes, entre Marocains et Européens,

dont les projets visent à construire quelque chose ici, sur place. Il dit lui-même avoir envie de se mettre en couple avec une Néerlandaise rencontrée plus tôt ce mois-ci et qui l'aiderait à travailler sur son auberge.

Ce soir-là, nous ne sommes pas seuls : en plus d'une cliente allemande, Mawi, un ami de Hamid, est avec nous sur le rooftop. Jusqu'alors discret, Mawi intervient lorsque la discussion dérive sur la relation de Hamid à la culture « berbère ». ²⁵Hamid, lui-même d'origine arabe et non amazighe, confie qu'il ressent parfois une légère difficulté à créer du lien, qu'il ne se sent pas rejeté, mais qu'il perçoit malgré tout une forme de distance liée à la différence culturelle, mais il insiste cependant sur le fait qu'il n'a jamais été mal traité pour ça.

Mawi, qui semble attaché à ses racines amazighes, réagit aussitôt pour nuancer ce propos. Selon lui, cette sensation d'écart n'a rien à voir avec une opposition Arabe/Berbère. Il affirme que les Amazighs sont parmi les gens les plus accueillants du monde, mais que, lorsqu'on n'est pas originaire d'un lieu, d'une culture, et que l'on arrive dans ce lieu, cette culture, on met forcément un peu plus de temps à créer du lien. Voyant mon intérêt grandissant pour ces sujets, il me propose de me raconter la vraie histoire du peuple berbère²⁶. Je lui demande s'il est d'accord pour que je prenne des notes. Il accepte volontiers.

Voici une retranscription améliorée de ce que je consigne alors dans mon carnet, à un moment où je découvre encore beaucoup de choses autour de cette culture :

Mawi m'explique que les Berbères (qui sont des Amazighs dans cette région) sont le peuple autochtone du Maroc. Présents depuis des millénaires, ils auraient autrefois peuplé une grande partie de l'Afrique au nord du Sahara. Ils ont été en contact avec les Byzantins, les Phéniciens, puis les Romains, mais ont toujours gardé leur indépendance. *Yaz*, le symbole figurant sur le drapeau amazigh est, d'ailleurs, une

²⁵ Je l'inscris entre parenthèses, car c'est ainsi que j'avais l'habitude d'employer ce terme (tel qu'il m'avait été présenté) avant de découvrir qu'il comportait une dimension problématique.

²⁶ Il était naturellement impossible, sur le moment, de déterminer si son récit correspondait à la véritable histoire. Toutefois, après avoir mené des recherches approfondies et consulté des sources historiques fiables, j'ai pu constater que ses propos étaient plutôt précis et justes, confirmant en grande partie les faits qu'il avait relatés.

représentation de "l'homme libre". L'arrivée des Arabes se fait autour du VII^e siècle, avec l'expansion de l'islam. Poussés vers l'ouest par cette progression venue de l'est, les Amazighs résistent d'abord à cette domination nouvelle, mais finissent par intégrer progressivement la culture arabe et la religion islamique. Malgré ça, la culture amazighe est restée très vivante et profondément ancrée dans le territoire marocain. Mawi insiste sur le fait qu'il est préférable²⁷ d'utiliser le mot "Amazigh" plutôt que "Berbère", car ce dernier provient d'une dénomination extérieure, souvent associée au mot "barbare".



Figure 5: Sur un mur dans un village de la côte, le drapeau amazigh accompagné de son symbole Yaz est représenté.

Je demande alors à Mawi ce que cela signifie, aujourd'hui, d'être Amazigh au Maroc. Il me répond simplement, et je note ses mots tels quels :

²⁷ Le terme "berbère" est historiquement problématique car il trouve son origine dans le mot grec barbaros, qui signifiait "étranger" ou "non civilisé". Cette appellation a été reprise par les colonisateurs et a longtemps véhiculé une connotation péjorative, associée à une vision exotisée et parfois marginalisée des peuples autochtones d'Afrique du Nord. (Chaker, 2017) En revanche, le terme "Amazigh" est l'autodénomination utilisée par ces populations pour se désigner elles-mêmes. Il signifie "homme libre" et reflète une identité revendiquée, notamment dans le cadre des luttes pour la reconnaissance culturelle et linguistique. Au Maroc, l'usage du terme "Amazigh" est privilégié, en particulier dans le sud du pays où cette culture est fortement ancrée. (Chaker, 2013)

- « Il y a pas de différence, on est tous mélangés. Quand tu vois j'ai des frères arabes qui ont appris le tamazigh par ce qu'ils vivent ici. Ça fait plus de 20 ans ²⁸ que le tamazigh est appris à l'école une langue officielle. »

Il ajoute plus tard :

- « On est fier d'être Amazigh, c'est le plus beau peuple sur terre. Mais c'est pas la faute de nos grands-parents ou de ceux encore avant... c'est trop vieux tout ça on a plus de problème presque maintenant. Aujourd'hui, on est bien, on est reconnus. »

Bien qu'elle n'ait jamais été sur le ton de l'animosité, cette distinction entre Arabes et Amazighs, que Mawi cherche à minimiser, je l'ai pourtant croisée fréquemment dans mes discussions. De nombreux Marocains d'origine amazighe aiment à rappeler leur identité, à la revendiquer comme une source de fierté, bien que je n'aie jamais ressenti de véhémence envers les Marocains d'origine arabe. Le drapeau aux couleurs vives et le symbole du *Yaz* sont omniprésents : affichés sur les murs, tatoués, gravés, portés sur des vêtements. Par moments, je regrette de ne pas avoir consacré autant d'énergie à l'apprentissage du tamazight qu'à celui du darija.

Malgré la volonté de s'inscrire dans le mouvement global, je ne fais que constater que l'ancrage culturel reste inébranlable, voire fier, chez ces habitants qui, tout en aspirant à embrasser une modernité mondialisée, continuent de puiser dans un héritage millénaire qui fait tout leur charme. Les récits que j'ai recueillis montrent que, même face à l'ouverture à des codes universels, l'amour de leur tradition demeure une force vive et que cela s'exprime par cet attachement profond aux références locales, aux symboles comme celui du *Yaz*, et à une identité partagée.

²⁸ Il avance un chiffre approximatif, mais fait référence à une réforme constitutionnelle de 2011 qui reconnaît le tamazight comme langue officielle au Maroc, marquant une avancée majeure pour la culture amazighe. Son enseignement est progressivement intégré dans le système éducatif, bien que des défis subsistent, notamment en termes de formation des enseignants et de généralisation dans les écoles. (Qauttrini, 2023)

En poursuivant cette discussion autour des appartenances culturelles, le sujet dérive naturellement vers la question de la gentrification et des conflits qu'elle suscite. C'est là que je capte une phrase prononcée par Mawi qui m'interpelle vivement :

- « *Les vrais Imsouanis, ils n'habitaient même pas vraiment à Imsouane avant que les hippies et les surfeurs arrivent.* »

3.2.2. Imsouane en mutation : histoire, perspectives multiples et dynamiques à l'œuvre

Je n'ai pas eu l'occasion d'approfondir ce point avec lui. Mais une semaine plus tard, dans un café d'Imsouane, un chauffeur de taxi privé originaire de Tamri me partage une lecture historique de la région et fait revivre cette phrase de Mawi. Selon lui, ce qu'on appelle aujourd'hui Imsouane n'était à l'origine qu'un petit point de passage, peu habité. Le nom d'Imsouane désignait à l'époque une municipalité regroupant plusieurs villages situés à l'intérieur des terres, à proximité de la route principale²⁹. La zone côtière près de la pointe actuelle d'Imsouane (celle que connaissent aujourd'hui les touristes) n'abritait que quelques maisons troglodytes et cabanes, utilisées par des pêcheurs comme abris. Ces pêcheurs vendaient leur poisson sur les routes qui reliaient les villages alentour.

Toujours selon cette personne, c'est avec l'arrivée des hippies dans les années 1960 que cette zone côtière a commencé à attirer l'attention. Des surfeurs y installaient leurs tentes, dormaient dans leur voiture ou parfois dans les grottes naturelles de la baie. Progressivement, certains pêcheurs ou habitants des villages intérieurs ont perçu l'opportunité d'accueillir ces nouveaux visiteurs. Des espaces d'abord informels ont été créés pour leur proposer à manger, se reposer, puis se sont transformés en petits restaurants. Avec le temps, d'autres ont construit des maisons pour loger surfeurs, voyageurs ou travailleurs saisonniers. Le village s'est structuré autour de ces dynamiques. Le port s'est développé, une mosquée a été bâtie, et une forme d'équilibre s'est instaurée entre les pratiques du surf et la vie locale. Mais ce chauffeur insiste sur le fait qu'aujourd'hui, Imsouane n'a plus grand-chose à voir avec ce passé. Il évoque

²⁹ Voir annexe

la transformation radicale du paysage : la disparition des maisons troglodytes, des cabanettes, d'un quotidien simple et communautaire. Il parle d'une de ses connaissances, dont la famille habitait ici depuis plus de 80 ans dans une maison creusée dans la roche. Ils ont été expulsés sans ménagement.

Ce qu'il me décrit, c'est un processus de dépossession. Les terres et bâtiments sont désormais, selon lui, entre les mains d'investisseurs, pour la plupart riches (selon lui venus du Qatar, des Émirats ou d'Europe), qui anticipent une explosion du tourisme à l'horizon 2030. Il cite plusieurs emplacements déjà acquis dans des zones prisées, comme *Imi Bay*, *Holo*, ou autour de certains hostels. Il souligne une forme de trompe-l'œil intéressant : pour un touriste, les habitants d'Imsouane semblent être les profs de surf, les serveurs, les jeunes dans les cafés ou les hostels. Mais la majorité d'entre eux ne viennent pas d'ici. Les "vrais" Imsouanis, dit-il, ce sont les pêcheurs et les enfants nés ici.

La transformation d'Imsouane illustre parfaitement le concept de violence symbolique qui a été développé par Pierre Bourdieu. Ce processus n'est pas une contrainte physique, mais une imposition progressive de nouvelles normes qui finissent par être acceptées comme légitimes par les habitants eux-mêmes (Landry, 2006). Ce taximan exprime un sentiment de dépossession à travers lequel les « véritables » Imsouanis, les pêcheurs et leurs familles, ont été relégués tandis que ceux qui incarnent aujourd'hui l'identité du village aux yeux des visiteurs (les professeurs de surf, les restaurateurs, les jeunes des hostels) ne sont pas originaires du lieu. Cette mutation s'est opérée sans conflit ouvert, mais par une restructuration des espaces et des représentations, où les nouveaux arrivants ont pris le contrôle des lieux visibles et stratégiques du tourisme.

Ce phénomène illustre la manière dont les rapports de pouvoir se recomposent sous l'effet de la mondialisation et du marché, qui redéfinissent l'identité locale non plus en fonction de l'histoire et des pratiques des habitants « originels », mais selon les attentes et les perceptions des visiteurs. En fait, on comprend que, pour lui, la légitimité culturelle d'Imsouane ne repose plus sur l'ancrage historique, mais sur une nouvelle élite touristique qui impose ses codes et façonne l'image du village en une capitale de surf alors qu'il ne l'était pas à la base.

Ce monsieur m'explique pourquoi les destructions ont pu avoir lieu si facilement. Il me dit que la loi³⁰ stipule que les 30 mètres bordant la mer sont une zone publique appartenant à l'État. Mais, selon lui, les démolitions ont largement dépassé cette limite, atteignant parfois jusqu'à 70 mètres à l'intérieur des terres.

Je lui pose alors une question que j'ai déjà formulée à d'autres :

- « *Ce n'est pas plutôt une question d'insalubrité ou de papiers, comme on me l'a souvent dit ?* »

Il acquiesce partiellement, mais nuance aussitôt :

- « *Oui, c'est vrai, mais ce n'est pas la vraie raison. Ce qu'ils veulent, c'est l'argent.* »

Puis il ajoute, avec amertume, d'abord en ce qui me semble être de l'arabe classique, puis en français :

- « *Quand on veut tuer un chien, on dit qu'il a la rage.* »

Pour lui, seuls les plus riches peuvent désormais s'implanter ici. Les locaux, eux, sont peu à peu exclus de la possibilité même d'investir et le village leur échappe. Ce n'est pas la première fois que j'entends un discours critique à l'égard du projet de développement voulu par l'État, mais c'est la première fois qu'il est formulé avec autant de détails et d'émotion. Je sens que cette discussion lui fait du bien, qu'il se sent investi d'une forme de devoir de transmission. Il a besoin d'être écouté.

Plus tard, lors d'un trajet en auto-stop, je suis pris en voiture par Yasmina, une *Casawi* qui a récemment ouvert le *Lodge Loued*, situé au nord-est d'Imsouane. Nous discutons de son projet et, au fil de la conversation, je lui fais part de mon intérêt pour

³⁰ Il parle de la loi n° 81-12 relative au littoral, adoptée en 2015, qui établit des principes de gestion et de protection du littoral marocain. Elle prévoit notamment une zone non constructible adjacente au littoral, d'une largeur de 100 mètres, calculée à partir de la limite terrestre du littoral. (Ministère de la Transition Énergétique et du Développement Durable, 2015) Les autorités, en allant à 70 mètres étaient, en fait, en droit de faire cela.

les processus de gentrification en cours. Elle se montre très ouverte à la discussion et m'autorise à prendre des notes.

Son discours contraste radicalement avec celui du chauffeur. Pour elle, la majorité des établissements à Imsouane sont entre les mains de Marocains. Elle éclate de rire quand je lui dis que certains (le taximan en l'occurrence) pensent que *Tasra*, la grande boulangerie du village, appartient à des Européens. Selon elle, c'est une vieille famille marocaine qui la possède. Elle admet que de nombreux entrepreneurs viennent d'Agadir, de Casablanca ou de Marrakech, mais elle pense que ce sont avant tout des Marocains. À l'exception de quelques grands groupes hôteliers, la plupart des hostels et *guesthouses* seraient donc détenus par des nationaux ou par des couples mixtes avec au moins un des deux partenaires qui est marocain.

Elle évoque également le plan de développement d'Imsouane, qui prévoit un grand complexe balnéaire au nord de la plage Cathédrale, à l'image de Taghazout Bay. Mais, précise-t-elle, un appel à projets est aussi lancé pour des échoppes, cafés ou ateliers destinés à des artistes ou entrepreneurs locaux. Ces projets, affirme-t-elle, seront prioritairement attribués à des habitants de la région.

Plus tard dans la discussion, elle admet ressentir une certaine froideur de la part des habitants d'Imsouane. Elle dit les comprendre, puis ajoute :

- *"They're not angry about the surfers who respect the land but against rich people who trying to make money. But they don't understand that we are the one who brings the best surfers because we are the only really quality hotel."*

À sa droite, une femme jusque-là discrète se révèle être la nouvelle cheffe cuisinière du *Loued*, et une connaissance de Yasmina originaire de Casablanca. Elle m'explique qu'après avoir vécu en Australie et aux États-Unis, elle pense savoir exactement ce que recherchent les surfeurs : de l'avocat, des salades fraîches, des smoothies, des sushis. Elle ajoute, d'un ton un peu agacé :

- *"Here you only find tajine and tacos. People are fed up with that. We want to bring something more different, more beautiful and healthy"*

Je ne connaissais pas le *Loued* avant cette conversation. En m’y intéressant un peu plus tard, en regardant quelques photos et en repensant à leurs propos, je l’associe désormais à une auberge haut de gamme, ciblant une clientèle plutôt aisée et tournée vers le surf, bien plus que vers la culture locale. Le *Loued lodge* s’appuie clairement sur le processus de glamourisation du surf expliqué précédemment. Comme le montre la discussion avec Yasmina et son associée, l’offre touristique évolue vers des standards internationaux, avec des établissements haut de gamme et une gastronomie adaptée aux goûts des visiteurs étrangers, et cette reconfiguration du marché entraîne une hausse des prix. Les investisseurs issus des grandes villes marocaines, en imposant ces nouvelles normes, participent à une exclusion progressive des populations locales, qui voient leur territoire transformé. Cet exemple montre comment l’arrivée d’acteurs économiques extérieurs redéfinit non seulement l’image d’un lieu, mais aussi ses dynamiques sociales et économiques.

Entre la conversation avec le chauffeur, qui donne voix à ceux que l’on peut considérer comme étant des critiques du développement actuel, et celle avec Yasmina et son associée, qui incarnent les dynamiques de gentrification et d’« instagramisation » du surf et d’Imsouane, je m’interroge sur la manière dont circulent les discours. À qui appartient la parole légitime ? Comment trier entre rumeur, ressenti et faits avérés ? Je réalise que beaucoup d’informations sur l’avenir de la côte sont véhiculées de manière informelle, de bouche à oreille, parfois contradictoires, et que très peu de choses sont communiquées de façon claire et officielle.

La question de la vérité dans les récits contradictoires étant un enjeu central en anthropologie et en ethnographie, ces ambiguïtés m’ont beaucoup travaillé lors de mon terrain. La docteure en sociologie et anthropologie allemande Lena Kroeker a eu affaire aux même genre de problèmes dans une de ses ethnographies et s’est intéressée aux conflits factuels et à l’hégémonie de l’interprétation. Elle montre que les contradictions dans les récits ne sont pas nécessairement un obstacle à la compréhension, mais plutôt une opportunité pour saisir les dynamiques de pouvoir et les enjeux sociaux sous-jacents (2021).

Les discours du chauffeur et de Yasmina illustrent cette tension ; chacun défend une version qui reflète son positionnement dans le processus de transformation du territoire. La vérité ne réside donc pas dans une seule version objective, mais dans l'ensemble des récits. Épistémologiquement, il y a une nécessité d'analyser les discours non pas comme des faits absolus, mais comme des constructions sociales influencées par les expériences et les intérêts de ceux qui les produisent.

C'est Milba, l'un de mes amis les plus proches à Imsouane, avec qui je passerai une grande partie de mon temps, qui finira par confirmer cette impression que, sur certaines questions pourtant factuelles (comme la propriété d'*Aftas* ou l'emplacement du futur skatepark), la vérité semble insaisissable. Avant même que je mette la main sur le plan d'aménagement, il m'affirme que celui-ci n'existe pas vraiment, et que la zone autour de la mosquée, ainsi que *La Paix*, le restaurant dans lequel il travaille, vont être détruites pour faire place à un skatepark. Ce projet de skatepark, j'en ai entendu parler comme devant être construit à plusieurs emplacements différents, sans jamais parvenir à en déterminer la localisation exacte. Je ne saurai jamais précisément où il est censé voir le jour.

Je finirai toutefois par mettre la main sur une première version du plan d'aménagement du nouveau grand projet touristique d'Imsouane : d'abord sous la forme d'une photo transmise par Yasmina, puis, après quelques recherches sur internet, en trouvant cette même image sur un site de promotion des investissements au Maroc appelé *Atlas Original*. En poursuivant mes recherches, je tombe sur le document officiel du plan d'aménagement³¹, élaboré en 2018 par l'Agence Urbaine d'Agadir et validé en 2022 par différents intervenants ministériels, la commune et les autorités publiques.

³¹ Voir annexe 6

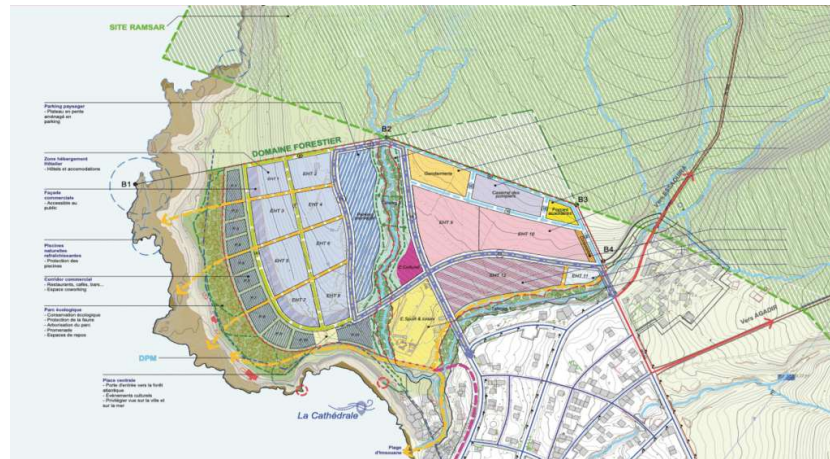


Figure 6: La partie nord du plan d'aménagement (Atlas Original, n.d)

Lors d'une énième discussion au café, je demande à un taximan ce qu'il est advenu des anciens habitants dont les maisons ont été détruites en janvier. Contrairement à ce que l'on peut lire dans la majorité des articles et interviews en ligne, ce monsieur me dit que ces personnes ne sont pas véritablement à plaindre. Selon lui, elles ont profité du tourisme pendant des années sans jamais payer de loyer et sans n'avoir jamais payé de permis de construire et se retrouvent aujourd'hui dans une situation financière plutôt confortable. Il ajoute que certains ont donc été s'installer à Agadir (involontairement bien sûr car ils ont été expropriés), où ils ont lancé une activité sur la base des fonds récoltés ici, tandis que d'autres, ayant choisi de rester à Imsouane, ont bénéficié d'une priorité sur les autorisations de construction (face à d'autres candidats au même emplacement), ainsi que d'aides de l'État pour relancer leur projet dans les zones autorisées.

En effet, un grand nombre de petites échoppes en bois voient le jour à une vitesse impressionnante, aussi bien sur le front de mer de la Cathédrale que sur le chemin qui descend vers la baie. Après avoir échangé avec quelques-uns des commerçants qui tiennent ces structures, je comprends que ce taximan disait vrai : leur réinstallation rapide est en grande partie due à leur statut de déplacés.



Figure 7: Un nouveau café ouvert par d'anciens propriétaires dont l'établissement a été détruit en janvier 2024. Il a été édifié devant la Cathédrale, sur les vestiges d'autres échoppes. Son propriétaire m'a confirmé les propos du taximan.

3.2.3 De Taghazout à Anza en passant par Aourir : exploration comparative des transformations littorales.

Taghazout, de son côté, ne se trouve pas dans la même configuration. Le village fait aujourd'hui office de point de chute pour de nombreux jeunes de la région qui souhaitent « se débrouiller », trouver un emploi, lancer un business ou simplement rencontrer du monde. Si certaines transformations sont récentes, la mutation principale remonte à 2011 avec la mise en œuvre du *Plan Azur*³². Ce programme de développement touristique a bouleversé l'apparence du village ainsi que le profil des touristes qui y séjournent. Comme Imsouane, mais avec une quinzaine d'années d'avance, Taghazout est passé d'un petit village de pêcheurs à une station balnéaire de renommée mondiale dans le milieu du surf. Cette mutation engendre des tensions entre, d'une part, la modernité portée par Taghazout Bay et les projets qui en découlent,

³² Le Plan Azur est un programme lancé par le gouvernement marocain dès 2001 pour dynamiser le tourisme à travers la mise en œuvre de six stations balnéaires. Dans ce cadre, Taghazout Bay occupe une place stratégique. Développé par la Société d'Aménagement et de Promotion de la Station de Taghazout (SAPST), le projet vise à créer un complexe touristique intégré (regroupant des infrastructures hôtelières, résidentielles et récréatives), tout en mettant en œuvre une démarche durable qui valorise à la fois l'environnement naturel exceptionnel et l'identité locale du littoral nord du Souss-Massa.

et, d'autre part, ce qu'on peut associer à un mode de vie plus proche de l'ancrage traditionnel propre à ce type de village marocain.

Malgré des inégalités très visibles, le document évoqué dans le chapitre 3.1.3, évoque l'existence d'un dialogue entre les institutions étatiques porteuses d'investissements et les habitants ainsi que les acteurs du surf-tourisme (Crabeck, 2024). Ce dialogue, reconnu par une minorité des locaux que j'ai rencontrés, est évidemment critiqué : les décisions finales sont presque systématiquement prises en faveur du tourisme de luxe et laissent peu de place aux préoccupations locales. Comme le formule Otman, surfeur et gérant de l'hostel où je séjourne :

- *“That doesn't respect either surf spirit and local Amazigh spirit.”*

Otman, sur qui je reviendrai en détail plus tard, m'a permis de rencontrer son oncle Mohammed, installé à Taghazout depuis près de trente ans, à l'époque où son père y avait trouvé du travail. L'entretien que nous avons eu m'a permis de retranscrire, presque intégralement, une série de réflexions qui me semblent particulièrement pertinentes pour ma monographie. Sa vision me paraît résumer assez fidèlement l'évolution de Taghazout au fil du temps.

Nous sommes chez un ami à lui, à Aourir. Avec Otman, Marwan et Nicole (une amie américaine d'Otman et moi), nous revenons du marché avec de la menthe, des pâtisseries et du *za3tar*³³. Nous buvons le thé, et Otman, qui connaît bien la nature de mon travail, demande à Mohammed s'il peut partager son ressenti sur le développement du village, et si j'ai l'autorisation d'enregistrer la conversation. Je décide d'enregistrer intégralement cet échange, notamment parce qu'Otman m'avait prévenu que son oncle parlait très vite et de manière peu linéaire. L'ayant déjà fait une fois auparavant, cet enregistrement me confirme que je reviendrai occasionnellement à ce mode de recueil, car je réalise qu'il me permet à la fois de retranscrire plus

³³ c'est une épice largement consommée au Maroc, souvent ajoutée au thé d'hiver pour ses arômes et ses vertus médicinales. Son identification exacte reste cependant floue, car différentes herbes aromatiques sont désignées sous ce nom, ce qui rend difficile la détermination d'un équivalent précis.

fidèlement les propos de mes interlocuteurs et de me concentrer pleinement sur ce qu'ils expriment, sans avoir à écrire en même temps.

Après quelques échanges légers, Mohammed commence à livrer son point de vue sur Taghazout :

- *« Je suis à Taghazout depuis longtemps, j'ai vu le village changer un petit peu d'abord, puis après l'arrivée de Taghazout Bay et du Hilton et tout, très vite ça a changé. Mais avant tout ça, il y avait déjà des surfeurs qui venaient. C'est eux qui ont appris le surf aux enfants ici, et maintenant, il y a plein de très bons surfeurs de ici, Anza, Tamri, Imsouane. »*

Il questionne ensuite Otman, en darija :

- *« Otman, tferki l'gaori b char twil... mchi mahak l Safi... tsurf ? »* (“Otman, tu te souviens de l'étranger aux cheveux longs... à Safi avec toi... le surf ?”)

Otman répond en anglais pour que tout le monde comprenne :

- *“Yeah, when I was young, my brother made a friend from England and he took us in his van to Safi to surf Cobra (un spot de surf connu et complexe à Safi). I was still a beginner and I remember that he was teaching my brother really good and my brother told me that I had to learn from him.”*

Mohammed reprend :

- *« Le surf ça a changé Taghazout. Beaucoup des jeunes ils ont commencé à en faire, et maintenant ils ont l'âge d'Otman. Il y en a ils sont devenus pros, des autres ils sont dans des écoles, Meme ils ont même rencontré leurs femmes avec ça. Les hôtels là-bas en face à Tamraght (il parle de Taghazout Bay), c'est un autre monde qui est venu ici, un monde que c'est pas ce qu'on connaissait. Il y a des golfs, des hôtels, des piscines, juste à côté du village. Au début, on trouvait ça beau, tu sais waw les hôtels [...] mais maintenant, je comprends ce qu'ils voulaient qu'on voie pas eux. Ils ont apporté quelque chose rien à voir. C'est rien à voir avec ce que nous on est à Tamraght et Taghazout. C'est comme deux mondes différents. »*

Il continue en darija, semble-t-il, pour expliquer une anecdote à Otman. Je ne saisis pas tout, mais je crois comprendre, à travers quelques mots et ses gestes de main, qu'il

raconte avoir essayé de regarder par-dessus le mur d'une piscine pour voir les femmes en maillot. Otman rigole. Nicole demande ce qu'il se passe, mais Otman balaie la question d'un signe de tête.

Je demande alors à Mohammed s'il se souvient de la manière dont la population avait été informée, à l'époque, qu'un tel projet allait voir le jour.

- *« Pour ma famille, c'était pas très important. Mais ça a fait des problèmes avec les hajj,³⁴ parce que pour eux non plus, l'argent c'est ils s'en foutent. Y'avait ceux qui ont été content, ils étaient d'accord le changement, c'était quelque chose de bien. Mais avec ça maintenant Taghazout ça a pu grandir. Il y a tellement de gens qui viennent maintenant d'Agadir pour travailler ici, alors qu'avant c'était le contraire c'est les gens qui allaient à Agadir pour trouver du travail »*

Un peu plus tard, il poursuit :

- *« Le problème aujourd'hui, c'est même pas les touristes du Hilton ou autre chose [...] c'est que, pour les gens d'ici, si t'as pas déjà une maison, tu peux plus acheter rien du tout comme maison. C'est devenu trop trop cher, les seuls qui achètent maintenant, ce sont soit des Marocains très riches, soit des Marocains de l'étranger qui veulent investir ici, soit des Qataris, des Français, des Allemands. Il y a beaucoup de Français qui ont des maisons à Taghazout. Tu connais Surf Maroc³⁵? C'est deux Français.[...] Je me souviens quand ils sont arrivés les deux, il y a pas si longtemps. Ils étaient très sympas, ils ont adoré le Maroc ils ont été bien accueillis, bien mangé, koulchi³⁶, après ils ont parti et ils sont revenu ils ont monté un business ici facilement. Maintenant, tu vois ce que c'est devenu ? Moi, je m'en fiche parce que je fais pas le surf tout ça, mais pour les autres écoles marocaines, c'est pas bon. »*

³⁴ ce terme désigne traditionnellement les pèlerins ayant accompli le pèlerinage sacré à La Mecque, un acte fondamental de la foi musulmane. Toutefois, dans l'usage courant au Maroc, ce titre est souvent employé de manière honorifique pour désigner un homme âgé ou respectable, indépendamment du fait qu'il ait réellement effectué le pèlerinage.

³⁵ Une ligne d'établissement touristique au Maroc qui propose des expériences «haut de gamme» basée sur le surf

³⁶ Tout

Otman intervient calmement :

- « *Machi mochkil... safi.* » (C'est pas grave... c'est bon.)

Je pose alors la question directement :

- « *Tu as déjà ressenti des tensions entre Marocains et étrangers qui montent un business ici ?* »

Mohammed répond sûr de lui:

- « *Bien sûr. J'ai vu de grosses disputes des bagarres avec les gendarmes...* »

Il commence à raconter une bagarre, mais Otman l'interrompt d'un signe de tête et intervient :

- « *“He remembers some argument, but when you know how many stranger people come here and how many fights there is, you cannot say there is a lot of fights. OK, there is sometimes, but not a lot. And we see hundreds of tourists every day, it's normal, we have arguments sometimes. We argue more between Moroccans than between us and tourists, because we respect.”*

Il semble traduire ensuite ses propos à Mohammed, qui acquiesce :

- « *Oui, c'est vrai, on ne se bagarre pas avec les étrangers. On est bien. On a appris à se débrouiller à côté, faut pas être jaloux. Les musulmans on est pas jaloux. Mais des fois tu sais y'a des fous ils cassent les couilles. [...] En fait, c'est comme ça que ça avance partout. Va à Casa, c'est plus du tout comme avant. Les gens deviennent fous parce qu'ils ne suivent pas.* »

Il conclut :

- « *Ce qui fait que c'est bien Taghazout aujourd'hui, c'est (il cherche ses mots et demande à Otman en darija) l'équilibre entre nous, la culture berbère, la nature et le surf avec le sourire. Moi, j'ai vu ce changement, et hamdullah³⁷, j'ai aimé. Mais demande aux plus vieux : ils n'ont pas aimé. Eux, ils n'ont pas aimé il y a quarante ans. Ceux de la génération de mon père ils ont pas aimé quand Taghazout Bay a été construit. Moi, quand j'étais jeune, j'ai adoré. Peut-être que moi non plus je vais pas aimer ce que Taghazout dans cinq ans*

³⁷ Grâce à Dieu

ça va être, alors qu’Otman, lui, aimera peut-être, parce que son hostel, inshallah³⁸, ça marchera bien. [...] C’est comme ça. Il faut juste qu’il y ait du respect. »

Je demande :

- *« Où est-ce que tu sens qu’il y a le plus de non-respect dans cet équilibre de respect dont tu parles ? »*

Otman prend la parole et, fidèle à lui-même, répond par une phrase bien tournée :

- *“Respect has to be from everyone who doesn’t live here. It’s normal, when you come to people’s place, to their home you have to be the first to show respect. But if you give respect and love, we only have respect and love for you, bro.”*

Il me serre la main avec insistance et ajoute bien fort :

- *« Dir l’respect, tjiik l’respect, fhemti ? »* (Fais le respect, le respect viendra à toi, tu comprends ?)

La discussion prend un ton plus léger, nous terminons notre thé lorsque la femme de l’ami de Mohammed arrive dans la pièce. Otman et Nicole ne fument pas, et Mohammed, qui a l’air d’avoir comme habitude d’allumer ses cigarettes à l’intérieur (bien qu’il ne soit pas chez lui), décide cette fois de sortir. Je l’accompagne, et, en profitant de ce moment à deux, je relance la conversation sur Taghazout. Cette fois, je n’enregistre pas, mais je prends soin de retranscrire les informations échangées dès notre retour en bus.

Je lui demande pourquoi il a finalement décidé de s’installer à Aourir, plutôt que de rester à Taghazout, d’autant plus que son père y habitait encore à l’époque. Mohammed m’explique que sa femme est originaire d’Agadir et que la santé vieillissante de ses beaux-parents nécessite des visites fréquentes. Aourir, situé à mi-chemin entre Agadir et Taghazout, leur a semblé être le compromis idéal.

Je poursuis avec une question : s’il avait eu le choix, serait-il resté à Taghazout ? Sa réponse confirme une intuition née de notre conversation de l’après-midi. Il

³⁸ Si Dieu le veut

préfère vivre à Aourir, car selon lui, « *ici, c'est le vrai Maghrib* ». À Aourir, il n'y a presque pas de touristes. Les cafés, les boulangeries, les terrains de foot sont peuplés presque uniquement de locaux. Il me dit qu'il aime toujours Taghazout, mais qu'il apprécie d'y retourner quand il le souhaite, quand il a envie de goûter à cette ambiance si particulière, ce mélange de quotidien marocain, tel qu'on le retrouve dans les villages environnants, et d'influences étrangères toujours plus nombreuses.

Il évoque ensuite Tamraght, qu'il considère comme le village qui incarne au mieux l'équilibre entre ces deux univers. Pour lui, Taghazout a déjà basculé du côté de la station balnéaire touristique, tandis que Tamraght reste un point d'équilibre, où l'on trouve aussi bien des touristes que des ruelles intouchées, des hostels et des marchés encore empreints d'une atmosphère véritablement *beldi*³⁹, authentique, enracinée dans le quotidien d'un village marocain qui n'a pas encore été touché à ce point par la mondialisation et le tourisme.

La question de l'équilibre entre développement touristique et préservation des dynamiques locales est cruciale pour les villages de la côte. Comme le souligne Mohammed, Taghazout a déjà progressivement perdu cet équilibre, basculant vers une station balnéaire où les infrastructures modernes et les investissements étrangers ont redéfini l'espace et les pratiques sociales. Cette transformation s'inscrit dans une logique de tourisme mondialisé, où les lieux sont façonnés pour répondre aux attentes des visiteurs plutôt qu'aux besoins des habitants. La mutation vers un endroit totalement gentrifié est déjà bien entamée, et ce type de mutation entraîne souvent une rupture (et tensions au vu de ce qu'exprime Mohammed) entre les populations locales et les nouveaux acteurs économiques. C'est pourquoi, à l'instar de Mohammed, les locaux se retrouvent mieux dans des endroits comme Tamraght ou Aourir qui, en revanche, semblent incarner un équilibre encore préservé, où les influences extérieures coexistent avec un tissu social et économique enraciné dans les traditions locales.

C'est après ce moment partagé avec Mohammed que l'idée d'étendre mon terrain jusqu'à Aourir (et dans une certaine mesure à Tamraght) commence à me

³⁹ Vraie

paraître pertinente. Quelques semaines plus tôt, un ami m'avait présenté Farid, un professeur de surf qui collabore bénévolement au lancement de l'hostel d'un de ses amis, Momo, dans le quartier d'Amawanza, une localité située dans les hauteurs sud d'Aourir. Après quelques discussions au cours desquelles Farid me présente le projet de Momo, je lui propose de participer au chantier, en échange d'un logement. Momo accepte et je passe alors une semaine, au mois de décembre, à vivre et travailler avec Farid, Momo, Elisa, Yusef et Jamie.



Figure 8: rue principale d'Aourir lorsqu'on vient de l'est. En arrière-plan, on peut apercevoir Amawanza sur les hauteurs

Avec eux, je découvre Aourir, mais aussi Anza un peu plus au sud, vers Agadir. Anza, spot très réputé situé à la sortie sud d'Agadir, est le plus fréquenté par les surfeurs locaux sur ce tronçon de côte. Sa configuration géographique (notamment la forme du fond marin) permet des conditions de surf quasi constantes. C'est aussi l'un des rares endroits entre Imsouane et Agadir où l'on ressent fortement le localisme : plusieurs fois, j'assiste ou entends parler de tensions entre surfeurs locaux et touristes, notamment en lien avec les règles de priorité non respectées. Farid m'explique qu'à Anza, les locaux d'Agadir s'approprient la vague, car les autres spots sont saturés d'écoles de surf et de pratiquants étrangers. Une sorte de règle tacite s'applique : la vague gauche d'Anza est quasiment réservée et donc interdite aux écoles de surf

lorsque le swell⁴⁰ est bon. Il est donc normal, lorsqu'on y surfe en tant qu'étranger, de recevoir des remarques, voire des injonctions à sortir de l'eau. Depuis une mauvaise expérience vécue quelques semaines auparavant avec un ami anglais, je ne retourne à l'eau là-bas qu'accompagné de Farid.

Ce que je découvre à Anza contraste avec les ambiances plus détendues observées à Imssouane ou à Taghazout. Sur les spots de ces deux villages, très touristiques et structurés autour d'une économie du surf orientée vers les débutants, le localisme est peu perceptible. L'accès aux vagues y est largement ouvert, souvent encadré par des écoles de surf. À l'inverse, sur des spots moins exposés médiatiquement comme Anza, la logique est différente : le surf y est vécu comme une pratique communautaire, marquée par des règles tacites, des mémoires locales et un sentiment d'exclusion face à la saturation touristique. Ce phénomène fait écho à ce que Chris Connell et Belinda Wheaton décrivent dans une étude sur le surf comme un "territorialisme de repli", fréquent dans les zones où les surfeurs locaux se sentent dépossédés d'un espace longtemps perçu comme intime. Ce serait une réaction locale face à la saturation touristique, où les pratiquants historiques, qui ne trouvent plus leur place sur les autres spots, cherchent à préserver un espace qui leur semble légitimement réservé (2017). Le localisme, loin d'être un trait homogène du littoral marocain, apparaît comme une dynamique contextuelle.

Aourir me révèle une autre facette de la côte du Souss-Massa. À l'instar de Tamri, c'est un village de passage, rarement signalé sur les cartes touristiques, mais qui dégage une forme d'authenticité brute. Contrairement à Taghazout, Aourir ne cherche pas à se faire beau pour la photo. Ici, on vit, on travaille, on va à l'école ou au souk. C'est un lieu populaire, ouvrier, quotidien. Ni préservé, ni oublié, ni en passe de se gentrifier.

Amawanza, selon Farid, signifierait « proche d'Anza » en tamazight. C'est dans cette localité qui surplombe Aourir que Momo a hérité d'une maison ayant appartenu à son grand-père et qu'il a entrepris de transformer en auberge. Le bâtiment nécessite d'importants travaux, mais aussi une solide stratégie de communication pour

⁴⁰ Un bon swell est une bonne houle qui rend les conditions de surf idéales.

pouvoir attirer des clients dans un quartier aussi excentré, face à la concurrence féroce de Taghazout et de Tamraght et c'est là qu'interviennent Farid et Elisa. Comme souvent dans ce genre de projets, des jeunes étrangers occidentaux (selon mon expérience, le plus souvent des femmes) sont recrutés ou invitées à gérer les réseaux sociaux et à façonner une image « instagrammable ». Le nombre d'abonnés, la qualité du contenu visuel et la capacité à projeter un « lifestyle » attirant sont devenus des critères de recrutement. Lors d'une discussion collective sur l'avenir de l'*hostel* que je décide d'enregistrer, Elisa explique :

- « Aujourd'hui, la popularité d'un *hostel* ça repose presque entièrement sur Instagram et TikTok. C'est des vitrines, et tu choisis où tu pars en fonction de ce qui te fait rêver le plus. Il y a de plus en plus de gens pour qui le voyage, c'est d'abord un truc à poster. Ils veulent montrer qu'ils font un truc stylé. Donc si ton *hostel* est photogénique, les gens vont se projeter dans leurs stories. Et en plus, tu peux lier la réservation à ton contenu. Quelqu'un voit une image attirante, clique, hop, réserve. Y'a rien de plus simple. »

Plus tard, elle poursuit :

- « Le Maroc, c'est un truc de fou. Y'a tellement de potentiel visuel : les paysages, les couleurs, la bouffe, la musique... Tout est un prétexte à du contenu. Si tu t'en sers bien, c'est la meilleure pub que tu puisses avoir. Plein de gens contactent même des influenceurs juste pour qu'ils fassent une story ou un vlog. On leur offre le logement ou les repas, et s'il y a 10 000 personnes qui voient qu'un influenceur « validé » est venu ici, forcément, ça donne envie à d'autres.[...] C'est les nouveaux guides de voyage. »

Un vendredi midi, nous mangeons un couscous sur le rooftop. L'ambiance est détendue, légère. Après le repas, je prends un moment pour mettre à jour mon carnet de terrain. Je réalise alors que mes notes sont très axées sur mes impressions personnelles à propos d'Aourir, mais qu'elles comportent peu de matière directement issue des récits de Farid ou de Momo. J'introduis alors prudemment le sujet, leur demandant s'ils accepteraient que j'enregistre une future discussion. Momo préfère

remettre cela à plus tard, dans un cadre plus intime. Il estime que le moment n'est pas propice, d'autant que nous devons bientôt rejoindre des amis à Taghazout.

Le lendemain, c'est lui qui revient vers moi, presque gêné. Je le rassure immédiatement en lui disant qu'il n'a pas à s'excuser, et je lui réaffirme que mes entretiens doivent être libres, spontanés, consentis. Il me propose alors d'aller surfer ensemble, en passant par un point de vue qui surplombe la plage d'Aourir, et où nous pourrions discuter tranquillement. Nous nous asseyons sur un rocher plat, avec une vue dégagée sur la plage. Il est tôt et le soleil commence à chauffer. Je sors mon téléphone, lui demande une dernière fois s'il est d'accord pour que j'enregistre. Il acquiesce d'un signe de tête, et la conversation s'engage naturellement :

- « *Même mon père, il est content que je puisse faire l'hostel comme je le veux. C'est avec l'argent du surf (il a un shop de surf à Anza) que je vais arriver à construire, inshallah, donc c'est bon, moi je suis pour que les gens, ils peuvent venir ici et faire le surf. Moi, je suis content que je fais ça ici et pas à Taghazout ou Imsouane, parce que ici, c'est toujours ici, ça va pas bouger beaucoup tu vois. Ici, on peut garder ce qu'on aime, ce qui est bien de Aourir. Et les gens qui veulent pas être à Taghazout, ils viennent ici. C'est la même chose, plus calme. C'est pas calme comme tu vois au Hilton : piscine, restaurant, chi haja⁴¹, mais c'est comme nous on va vivre vraiment, fhemti⁴²? Comme toi tu viens ici. »*

Je lui demande donc :

- « *C'est quoi la différence entre « ici » et le Hilton et tous les autres hôtels (de Taghazout Bay) ? »*

Il rigole et répond avec un sourire narquois.

- « *L'flouss w l'itisa (l'argent et les filles). Mais nous, on veut pas les femmes de là-bas parce qu'elles, elles veulent pas nous. »*

⁴¹ expression que l'on pourrait traduire par «quelque chose», «et tout», «etc»

⁴² Tu comprends ?

Je le taquine en lui rappelant que, le vendredi passé, il voulait absolument se rendre à la soirée qu'organisait un de ces hôtels et qu'il essayait de nous convaincre de payer sa place.

- « *Mais moi, je vais là-bas, je vais jamais donner un seul dirham, tfou*⁴³.[...] Ça, c'est des projets pas pour nous, c'est que pour les riches auxquels la police, ils ont dit qu'ils pouvaient faire ça sans rien demander pour nous. Nous, on a compris, c'est pas grave. Si eux, ils font leur truc, nous on fait les meilleurs trucs que les gens, ils veulent quand ils viennent ici. Chouf maintenant y'a personne là-bas parce que c'est l'hiver, mais tu vas chez Oued (l'auberge d'un de ses amis à Taghazout), ça sera toujours des gens partout, atay,⁴⁴ de la musique, koulchi. Ils ont fait le vrai Maroc pour faire découvrir aux gens qui veulent voir ça. »

Je réagis en lui posant une question, bien que je comprenne directement ce qu'il veut dire par là.

- « *Tu trouves que Oued, c'est le vrai Maroc ?* »

Il répond :

- « *Bien sûr, même les Marocains, ils vont là le soir. T'as des Marocains qui cuisinent, tout le monde connaît Oued, c'est un des meilleurs.* »

Je le questionne sur ce qui, selon lui, rend Oued l'un des meilleurs, comme il dit. Il réfléchit un peu et brosse un beau portrait de l'auberge de son ami.

- « *Yusef (son ami qui travaille au Oued), il a fait ça comme s'il gardait le cœur d'ici. Il pense pas galek 7ewel* ⁴⁵*pour rendre mieux. Il va toujours garder le bon du Maroc, mais il est ouvert et il parle des autres langues. Il a des endroits propres parce que les gens, c'est normal, ils veulent être au Maroc mais ils veulent pas dormir comme les Marocains, fhemti ? Nous c'est comme ça qu'on va faire ici aussi mais encore en mieux même tu vas voir.*»

Il rigole, nous reparlons du projet de l'*hostel* qui visiblement le tient à cœur et occupe ses pensées presque constamment. En effet, presque toutes les discussions avec

⁴³ Expression qui exprime le dégoût

⁴⁴ Le thé

⁴⁵ Ça peut se traduire par « genre changer »

Momo finissent par un étalement des rêves et envies qu'il a pour son *hostel* à en devenir.

Je comprends qu'il prend la manière dont est géré l'hostel de Yusef comme un exemple pour diriger son propre projet et qu'il accorde de l'importance à garder ce qu'il appelle le « cœur », l'âme de la région, dans sa vision tout en incluant des structures qui permettent aux touristes de se sentir bien et confortables. C'est l'équilibre entre ces deux pôles, « modernité et tradition », qui est pour lui, et pour beaucoup d'autres personnes travaillant dans des établissements destinés à accueillir des touristes, le plus important.

Nous discutons d'autre chose pendant quelques minutes puis, de manière inattendue, Momo revient sur le sujet d'Imsouane.

- « *Chouf, Imsouane maintenant, ils ont tout cassé, mais y'a le projet comme Taghazout Bay. Mais les gens, ils construisent quand même des auberges style comme chez moi. C'est comme ça le Maroc maintenant : on va accueillir toujours bien, et encore mieux dans des beaux endroits. Kayn ⁴⁶le wifi, la douche, toilettes et tout. »*

C'est une des premières fois que je l'entends vraiment parler d'Imsouane, lui qui est sensiblement plus lié à la partie de la côte au sud de Taghazout qu'à celle au nord.

- « *Tu y vas souvent à Imsouane ? T'as vu une grosse différence avec avant la destruction ? »*

Momo prend un air agacé :

- « *Mais tout le monde y dit, il fait des interviews sur Imsouane, kgoulo ⁴⁷les gens, ils sont morts. Non c'est trop triste c'est vrai, Allah y rahmo, Allah y 3awnom ⁴⁸mais maintenant, ça va être beaucoup plus propre parce que, de toute façon, y'a des gens qui vont venir, donc il faut que ce soit plus propre. Les filles, avant elles allaient manger là, elles revenaient malades. [...] C'est bien qu'ils fassent les restaurants plus propres. »*

⁴⁶ Il y a

⁴⁷ Ils disent, on dit

⁴⁸ Que Dieu leur accorde miséricorde, qu'il les aide

La question de l'insalubrité d'Imssouane revient de manière récurrente dans les discours que j'ai recueillis autour des raisons ayant motivé la destruction de certaines zones du village. Un jour, Otman m'a confié son exaspération face à l'image persistante que certains étrangers ont du Maroc, le qualifiant de « *old and dirty country* ». S'il regrette, comme beaucoup, la disparition de certaines pratiques culturelles et attachée à ce qu'il considère comme traditionnel, il affirme néanmoins que, si les transformations engagées permettent d'assainir l'environnement et de renforcer l'attractivité du site, alors elles sont justifiées. Il cite l'exemple des routes :

- *“Before, the roads used to have goats into the trees on the side, and people sold amlou⁴⁹ and honey on the side of the road. It's nice when you're a tourist, but there is a lot of accidents, and to go to Essaouira used to take twice as long. So what do you prefer? To travel fast and safely, or to risk your life and damage your car?”*

Même pour les habitants, poursuit-il, les nouvelles infrastructures routières facilitent grandement la vie, même si cela va à l'encontre de l'image que les visiteurs se font souvent du Maroc :

- *“People think that when they come to Taghazout, they gonna find dirt roads because we're in Africa. We don't want to go too fast or move away from what is Morocco for real, but people need to stop thinking we are a hundred years behind France or the United States. You go to Rabat, it's better than half the city in Europe.”*

À travers les paroles de Momo ou d'Otman, on peut apercevoir une volonté claire : celle de faire entrer le Maroc dans une nouvelle ère, tournée vers la modernité, l'efficacité et surtout obtenir une sorte de respect international envers leur pays. Le rejet du regard extérieur qui perçoit encore le pays comme « sale » ou « en retard » n'est pas seulement une réaction d'orgueil, c'est aussi un positionnement que l'on peut voir comme stratégique. Il s'agit de sortir de l'imaginaire exotique souvent véhiculé

⁴⁹ c'est une pâte à tartiner traditionnelle marocaine, originaire du Souss, préparée à base d'amandes grillées et d'huile d'argan.

par et vendu pour les touristes, celui d'un Maroc figé dans le pittoresque, où la poussière, les chèvres dans les arbres et les vendeurs de rue seraient synonymes d'authenticité. Cette tension entre désir de modernisation et attentes extérieures a été étudiée par James Ferguson, qui montre comment, dans de nombreux pays du Sud, les projets d'infrastructure ou de développement urbain ne sont pas simplement des réponses à des besoins fonctionnels, mais aussi des moyens de « rejoindre le monde » (2006). Ici, rendre les routes plus sûres, les restaurants plus propres, les auberges plus connectées, c'est aussi affirmer que le Maroc a bien sa place dans un monde globalisé et ne veut plus apparaître comme « à la traîne » (sur un chemin symbolique très occidental-centré).

Avant d'aller plus loin, il me semble important de souligner que les propos recueillis ici et les analyses ne doivent pas être lus à travers une grille évolutionniste, qui placerait le Maroc sur une trajectoire linéaire vers un modèle de modernité calqué sur l'Occident. Cette vision d'évolutionnisme culturel des sociétés, longtemps dominante dans les sciences sociales, a été largement remise en question en critiquant les logiques de développement basées sur une hiérarchie implicite entre Nord et Sud. Ce que disent Momo et Otman n'est pas une volonté de "ressembler à l'Europe ou aux Etats-Unis", mais plutôt une tentative d'affirmer une modernité propre, construite depuis leur expérience locale et en rupture avec les stéréotypes encore projetés par certains regards extérieurs.

3.2.4. Imsouane au quotidien : immersion et intégration dans la vie du village

Lors de mon dernier séjour prolongé à Imsouane, j'ai eu l'occasion de consolider les liens que j'avais déjà noués lors de précédentes visites. C'est dans ce contexte que j'ai décidé d'enregistrer un entretien avec Milba, qui a partagé avec moi sa vision d'Imsouane et les sentiments de tristesse et de colère qu'il éprouve face aux transformations récentes de sa région natale.

Nous étions installés dans sa chambre sur le petit balcon. Il était à moitié dehors, fumant un joint, tandis que je m'étais assis par terre. La conversation s'est étirée sur un long moment, prenant une forme décousue, caractéristique de nos échanges habituels. Étant donné la familiarité de notre relation, il semblait avoir oublié que j'enregistrais. À un moment, il allume la télévision dans le coin de la pièce pour y mettre une chanson d'un groupe australien, puis me raconte qu'un des membres était venu à Imsouane quelques années auparavant, et qu'ils avaient joué de la guitare ensemble autour du feu qu'allumaient quotidiennement les locaux sur la petite place centrale, en face de la plage Cathédrale, où les gens avaient l'habitude de se retrouver chaque soir.



Figure 9: photo du hub prise en 2022



Figure 9bis: même endroit, 2024, après les destructions

Je saisis cette anecdote pour revenir sur la question du changement, et plus précisément sur ce qui, selon lui, a été perdu après les démolitions de janvier.

- « *L'autre jour, tu disais que t'aimais pas la manière dont Holo est devenu un endroit fermé, où même le thé est cher. C'est parce que tu préférerais l'ancien lieu, celui face à la plage où t'allais pour jouer de la guitare ?* »

L'air un peu dégouté, Milba me répond.

- « *Franchement khouya⁵⁰, maintenant ils ne te laissent même plus fumer ton joint tranquillement. Ils font que des trucs super chers, et t'es obligé d'aller là-bas si tu veux un peu d'ambiance le soir, avec du monde. Le coucher de soleil*

⁵⁰ Frère

encore ça c'est bien tu vois, tu peux faire du skate il y a des gens là sur la route. Mais avant, y'avait toujours des mecs qui faisaient le feu, les gens ils venaient de partout, c'était la fête, tu peux même pas imaginer tout ce qu'il y avait. Tu te rappelles quand je t'ai montré l'endroit du type avec qui on a rigolé hier m3a l qelb ⁵¹? Lui aussi, il venait tout le temps avec sa guitare, on jouait tranquille. Là-bas, ils avaient même pas de vraie raison de détruire, et ils vont même pas reconstruire quelque chose de bien ngoulik.⁵² Ils veulent juste que ça ressemble à du béton, à du luxe pour les gens gna gna (il fait une imitation). C'est plus du tout pareil. Nique sa mère, je te jure. »

Je lui demande alors de qui il veut parler lorsqu'il dit « ils ».

- *« Je t'ai dit : c'est le gouvernement, la police, tous ces fils de pute. Kayn ghir l'flous⁵³. Khouya ils s'en foutent de nous, ils s'en foutent de ce qu'on dit.[...] Même quand on a essayé de faire des trucs contre, ils s'en foutent de ce que c'est vraiment, Imsouane. Même Sofiane, tu sais, il surfait à Mirleft quand il était petit il a la maison là-bas aussi, maintenant il a fait de l'argent, bzef⁵⁴ tu vois, à Agadir, et il vient ici, il va même pas respecter les gens ici. Tu le vois jamais avec quelqu'un d'autre que Nouhayla et Abdullah, yak⁵⁵ ? »*

Sofiane est une personne qui a dans les 40 ans et qui travaille dans un hostel que l'on connaît tous les deux où nous avons l'habitude de passer dire bonjour. Je lui demande ce qu'il veut dire lorsqu'il parle de Sofiane. Il continue :

- *« Parce qu'il traite trop mal les gens. Tu sais, moi j'ai travaillé chez lui, et il m'a jamais respecté. Pourtant, c'est moi qui ramenais les touristes chez lui, ils me connaissent les gens ici, ils connaissent Milba. Lui personne connaît sa mère »*

Il rigole et continue :

- *« Il avait plus besoin de moi que moi j'ai besoin de lui. J'en ai rien à foutre de son hostel, lmok. Hchouma ⁵⁶qu'il ma fait, il m'a dit devant les clients que je*

⁵¹ Avec le chien

⁵² Je te le dis

⁵³ Il y a juste l'argent

⁵⁴ Beaucoup

⁵⁵ N'est ce pas

⁵⁶ Sa mère, la honte

faisais de la merde. Tu crois que j'ai besoin de lui ici, moi ? C'est chez moi, ici. Et regarde maintenant, personne veut parler avec lui ici. »

Il rigole, fait un doigt d'honneur et tire sur son joint. Nous avons ensuite parlé plus largement du village et de sa relation compliquée avec les gérants d'Holo. Il m'explique qu'à l'origine, Holo était un petit restaurant relativement discret. Aujourd'hui, devenu hôtel-bar-restaurant très gentrifié, il attire une clientèle touristique aisée et est l'un des seuls établissements à servir de l'alcool à Imsouane. Milba y avait travaillé avant que l'endroit ne soit reconfiguré selon une esthétique plus « lounge », plus occidentale. Il se plaint du fait que, même en connaissant les employés, il doive payer le même prix qu'un client étranger.

- *« Le thé ou l'eau tu sais b7alb7al⁵⁷ pour nous, tu vois ? Je paye 10 dirhams max ! D'habitude, quand t'es d'ici, tu peux même l'avoir gratuit si tu ramènes des clients. Mais maintenant, tout c'est plus que 10 dirhams. Tu vois Tounsi, qui travaillait avec moi à La Paix ? On a bu le thé là-bas avec deux meufs [...] ils nous ont demandé presque 60 dirhams la théière, sghira⁵⁸ ! Normal c'est nous qui payons pour les meufs, mais Tounsi, 60 dirhams, il était mort pour trois jours. »*

Je lui demande alors s'il a vu les prix de la nourriture changer aussi. Il me parle d'un tajine partagé avec le père d'Adib, qu'ils avaient préparé ensemble après être allés acheter du poisson au port.

- *« 120 dirhams pour un grand tajine du poisson. Tu rajoutes les légumes c'est bon mais même ici les trucs pas chers c'est cher. Mais khouya, c'est devenu impossible de manger ici. Même au hanut ils abusent. C'est plus cher qu'à Taghazout. Les garos⁵⁹ ici Camel, c'est 45 dirhams ici, les fils de pute ! »*

Nous rigolons un peu, il montre son paquet, me propose une cigarette et je poursuis en lui demandant si les loyers ont également augmenté :

- *« Moi, j'avais trouvé un bon truc bien pas trop cher, mais on était quatre. Maintenant, même les touristes marocains ils veulent bien payer 300 dirhams la nuit, alors tout devient cher. Si tu cherches pas bien avec les bons gens, les*

⁵⁷ C'est la même chose

⁵⁸ La petite

⁵⁹ Cigarettes

trucs, ou si tu connais personne, safe ⁶⁰tu dors dehors facile. Y'a plein de gens d'ici qui dorment là où ils bossent. Chez Momo (un surf shop) Abdsammad il dort là au-dessus du shop, c'est pour ça qu'il est là tout le temps le matin le soir tu vas jamais le voir autre part. Hamza, qui cuisinait quand n'était chez le père d'Adib, il dort aussi derrière le magasin. Sinon, c'est trop cher. [...] Chouf comment le truc que je fais parfois, c'est trouver une meuf qui a de l'argent, qui vient pour une ou deux semaines, et tu lui dis qu'elle paie le loyer, toi tu donnes des cours de surf. »

Avec humour, il me conte les deux fois où il a usé de cette « technique » pour loger presque gratuitement. Après quelques minutes durant lesquelles il me parle de ses aventures avec des touristes, j'essaie d'embarquer la conversation sur un autre sujet.

- *« Et ça te donne pas envie d'aller à Tamraght ou Aourir, c'est moins cher ? »*
- *« Ana Imsouani daba, ghda⁶¹, tous les jours, je pars pas. Tout a changé, c'est plus pareil, mais c'est chez moi. Je vais tous les niquer et mourir ici en fumant un joint. »*

Il rigole encore une fois et termine en disant :

- *« Mais c'est dur, faut travailler, ghdem bzef⁶²ici pour être un peu bien »*

Le discours de Milba révèle une autre forme de localisme, différente de celle observée dans les vagues. Il ne s'agit pas ici de défendre un territoire de surf contre des intrus, mais de protéger un mode de vie, un espace social, une manière d'habiter le village, et son rejet du développement touristique actuel s'exprime avec colère. Ce que Milba dénonce, ce n'est pas seulement l'augmentation des prix ou la fermeture de certains lieux emblématiques, mais la disparition progressive d'un monde partagé et dans lequel il trouvait mieux sa place : celui des feux sur la plage, des repas improvisés, du thé offert entre habitués. Le changement produit ici un sentiment d'exclusion, renforcé par la précarité croissante que vivent nombre de jeunes du village (comme Tounsi ou Hamza), contraints de dormir là où ils travaillent, ou de bricoler des formes informelles de logements, par exemple en séduisant des touristes. Ce localisme qu'on

⁶⁰ C'est bon

⁶¹ Je suis Imsouani aujourd'hui, demain

⁶² Travailler beaucoup

voit dans la résistance quotidienne, s'oppose clairement aux logiques étatiques de « modernisation » et à l'esthétique gentrifiée de certains établissements qu'il qualifie de « *béton pour les gens gna gna* ».

Ce positionnement entre en tension directe avec la posture de Mehdi, rencontré plus tôt à Mystery Surf Camp. Mehdi incarne un autre rapport au changement : plus stratégique, plus pragmatique, presque entrepreneurial. Pour lui, la transformation d'Imsouane représente une opportunité qu'il a saisie, un levier économique. Là où Milba voit une dépossession, Mehdi voit une adaptation nécessaire, et là où Milba défend un attachement à un lieu qu'il veut garder « à lui », « comme c'était avant », Mehdi adopte une posture d'ouverture, intégrant les logiques touristiques à son propre projet de vie. Cette opposition ne doit pas être lue en termes de contradiction binaire, l'un contre l'autre, mais plutôt comme deux manières différentes de vivre la gentrification littorale. L'une, fondée sur une mémoire sociale menacée, et l'autre, sur une projection dans un avenir mondialisé. Elle reflète aussi les inégalités intra locales entre jeunes du même village intra locales : le capital social, le capital économique et la capacité de débrouille.

Nous avons mentionné plusieurs fois le père d'Adib. Adib est un enfant d'environ huit ans, connu de presque tous les habitants de la pointe d'Imsouane. Il n'y aurait, selon son père, que quatre enfants vivant à l'année dans cette partie du village. Adib est une petite star locale : extraverti, précoce en surf comme en skate, il attire rapidement la sympathie. Son père s'est installé à Imsouane après y être venu plusieurs fois en vacances. Comme Hamid, il a quitté Casablanca pour une vie plus simple et paisible. Il loue aujourd'hui les deux derniers étages d'un immeuble, qu'il a transformés en maison d'hôtes. Il travaille également en ligne pour compléter ses revenus.

Contrairement à d'autres entrepreneurs venus de grandes villes marocaines pour profiter du développement touristique, il semble avoir acquis un vrai respect dans le village. Il parle avec tout le monde, invite souvent les gens à manger, s'intéresse sincèrement aux jeunes. Milba me dira de lui que : « *c'est un bon gars, il est sympa avec tout le monde lui* ». Milba souligne également qu'il ne voit pas uniquement le côté lucratif de son activité. Il intègre volontiers les visiteurs dans la vie quotidienne

d'Imsouane, en leur offrant une expérience bien plus authentique que les établissements standardisés.

En janvier, une amie espagnole m'annonce sa venue à Imsouane. Je lui recommande aussitôt de loger chez le père d'Adib. Durant ses premiers jours, je suis à Agadir avec Milba, qui devait se rendre à l'hôpital. À mon retour, elle me confie avoir adoré son séjour, notamment l'ambiance conviviale et le lien immédiat que le père d'Adib avait su créer. Bien qu'il parle peu anglais, il l'avait intégrée à son quotidien, lui faisant découvrir les réalités du village avec une générosité rare.

J'ai eu plusieurs discussions avec le père d'Adib, notamment sur le prix du foncier à Imsouane. Il me raconte qu'un terrain qui valait 17 000 euros il y a six ans en vaut aujourd'hui 180 000. Selon lui, il est devenu très difficile de trouver un bien à louer ici, tant la demande est forte. Il faut désormais disposer de suffisamment de moyens pour acheter un terrain et construire. Il envisage éventuellement de louer un garage quelque part pour le transformer en sandwicherie, afin de pouvoir arrêter de travailler en ligne. Néanmoins, il dit avoir pleinement conscience que si ce projet se concrétise, cela risque de poser des problèmes aux yeux des habitants du coin. Ces derniers peuvent voir d'un mauvais œil l'arrivée de personnes issues des grandes villes venant faire du business chez eux, surtout lorsque ces dernières disposent d'un capital de départ que les locaux n'ont pas. Il ajoute qu'il devra sans doute trouver un associé originaire du village pour éviter de créer des tensions.

Le père d'Adib incarne une posture respectueuse (reconnue par tout le monde) des règles implicites qui régissent la vie à Imsouane. Contrairement à Yasmina ou Sofiane, souvent perçus comme imposant leurs projets sans tenir compte des dynamiques locales, lui cherche à s'inscrire dans la vie sociale déjà existante. Son attention aux habitants, sa prudence à ne pas créer de tensions, et son idée de s'associer à un local traduisent une compréhension de l'importance, ici, de "mériter sa place". Ceci fait écho à ce que l'anthropologue américain Keith Basso a montré dans les communautés fortement ancrées territorialement. En effet, selon lui, la légitimité ne s'impose pas, elle se construit par la relation, l'écoute et la manière d'habiter le lieu (1996).

Un matin, nous sommes au café avec Milba et quelques autres Marocains d’Imsouane, dont Mohammed et Yaya. Tous deux sont surfeurs : l’un gère une auberge appelée Green Wave, située dans la partie haute du village, et l’autre habite dans le bâtiment voisin. Ils nous disent qu’ils comptent organiser un barbecue le soir même et nous invitent à le partager avec eux.

Lors de ce barbecue, je discute longuement avec Mohammed, avec qui je m’entends bien. Nous abordons des sujets variés, mais la majeure partie de notre échange porte sur des questions en lien avec le Maroc, le projet de développement touristique, la jeunesse et à peu près tout ce qui touche de près ou de loin à mon terrain d’enquête. Le ton de la soirée est à la rigolade, l’ambiance y est détendue. Assis en cercle autour d’un brasero, avec une petite dizaine de personnes, je trouve l’atmosphère trop informelle pour sortir un carnet ou demander un enregistrement. En partant, je confie à Mohammed que j’ai beaucoup apprécié notre discussion et que, si cela lui convient, j’aimerais la poursuivre plus sérieusement dans les jours à venir et, pourquoi pas, l’enregistrer, car cela pourrait constituer une matière précieuse pour mon travail. Il accepte tout de suite, et deux jours plus tard, me voilà à *La Paix*, partageant un thé avec lui. Je lance l’enregistrement, et nous reprenons plus ou moins là où nous nous étions arrêtés.

Mohammed me parle surtout de l’impact de la construction de nouveaux bâtiments sur les structures un peu plus anciennes dont la sienne. Son hostel, Green Wave, est situé dans une rue qui donne directement sur la corniche de la baie. Depuis trois ou quatre ans, de nouveaux bâtiments, pour la plupart des hôtels haut de gamme, ont été érigés de l’autre côté de la route, obstruant donc la vue sur la baie.

- « *Quand on avait la vue sur la mer et qu’il y avait pas les nouveaux hôtels, devant Green Wave on faisait des petites soirées avec un feu et de la musique. Et puis un jour comme ça je vois arriver les grues, les gens qui commencent à mettre le béton, et ils ont construit comme ça tout le long de la rue. Tu vois, maintenant c’est plus la même chose d’avoir vue sur la baie, tu peux plus voir directement les vagues, faut contourner [...] On nous a jamais demandé. Y’a*

même une des maisons, c'est à la fille d'un ministre à Rabat, elle vient jamais. Regarde, y'a une maison qui est là, qui gâche la vue pour rien. »



Figure 10: photo prise du haut de la rue de Green Wave. On voit à gauche les nouveaux bâtiments construits et un peu plus loin, les grues qui en construisent déjà d'autres

Je lui demande alors s'il sent que cela a affecté la vie de son hostel.

- *« Oui, oui, ça a affecté. Au début j'étais fâché, je pensais que plus personne allait venir parce que c'est plus la même vue et qu'y avait des meilleurs hôtels pour les gens. Mais le truc c'est que ça grandit vite, et y'a de plus en plus de personnes qui viennent à Imsouane, donc j'ai jamais perdu les clients. Et même le mieux les clients qui viennent ici, c'est des gens qui sont là pour longtemps. Parce que maintenant je fais des prix bas pour les gens qui restent deux ou trois semaines, comme je t'avais dit. »*

Il m'avait expliqué deux jours auparavant qu'il pouvait me louer un lit pour un petit prix, car il préfère gagner un peu moins d'argent, mais avoir des gens qu'il connaît et qu'il apprécie, plutôt que des clients qui paient plus cher, mais ne restent que deux jours et se moquent potentiellement de la vie communautaire. Ce qu'il privilégie, c'est que les gens se sentent chez eux, dans une ambiance chaleureuse, et qu'ils puissent

vivre avec lui et comme lui. Je le relance donc sur ce qu'il m'a dit à ce sujet. Je l'interroge :

- « Tu disais que c'est un peu "grâce" aux nouveaux établissements que Green Wave a pris cette direction ? »
- « En fait, ce que je disais, c'est qu'y a des hôtels pour les riches qui prennent les riches, pour les moyens qui prennent les moyens, et pour les qui ont pas trop d'argent, qui accueillent ces gens-là. Ça fait que tu vas avoir que des gens comme toi dans ta tête dans l'endroit où tu dors. Et ça pour moi c'est bien parce que c'est dur de vivre avec des gens qui râlent parce que c'est pas propre ou parce qu'y a pas toujours l'eau chaude. Maintenant, les touristes d'Agadir qui viennent en été, ils vont à Imy Bay, à Holo et tout. Et les hippies, ils viennent chez moi. »

Ce discours me frappe par sa position intermédiaire, à mi-chemin entre celle de Mehdi et d'Otman et celle de Milba. Il critique les effets de la gentrification et du développement touristique dans la région, mais parvient à en tirer parti de manière stratégique, sans pour autant s'y soumettre totalement. Il ne se présente ni comme enthousiaste du changement, ni comme une victime résignée, mais comme quelqu'un qui tente de composer avec ces dynamiques, en les mobilisant à bon escient. Je fini par lui demander s'il considère tout cela comme positif ou comme négatif.

- « Les deux. C'est pas que positif ou que négatif. Déjà, c'est dans ta tête, et avec Dieu. Si tu penses au positif que ça t'apporte et que Dieu a mis ça sur ton chemin pour ton bien ou pour te faire grandir, c'est que c'est positif. Mais y'a des choses qui sont de toute façon négatives. Comme la baie, et les surfeurs. Il y aura pas plus de vagues, ça on peut pas construire, mais tous les matins y'a plus de gens qui surfent à la baie, et ça devient impossible de surfer bien tranquillement. Pour moi, ça fait longtemps j'ai pas trouvé une session où y'avait pas trop de monde. C'est dangereux même, pour tout le monde. Mais tu vas Cathédrale c'est bien c'est chill c'est juste tout le monde veut surfer la baie surtout ceux qui vont commencer ils ont jamais fait ils connaissent rien au surf mais il veulent faire ça la, c'est dangereux Donc c'est négatif. Aussi pour les prix, c'est cher. Mais moi je fais aussi monter un peu le prix de la chambre quand c'est cher donc ça va. Moi je vois positif parce que j'ai la

chance, Hamdullah, j'ai pu faire ce que j'ai voulu. Mais je sais qu'y a des gens qui voient le négatif, beaucoup. »

Les propos de Mohammed révèlent clairement la « glamourisation » de la baie d'Imsouane, devenue le spot emblématique du surf marocain, largement relayé sur les réseaux sociaux. Ce succès sur les réseaux attire une foule de débutants et de touristes, souvent au détriment d'autres spots comme Cathédrale, encore préservés ou encore moins touristiques, Tamri. On assiste ici à ce que John Urry appelle le *tourist gaze* c'est-à-dire un regard collectif façonné par une image, qui oriente les pratiques vers les lieux les plus médiatisés, au risque de saturer l'espace (1990).



Figure 11: la surpopulation de débutants à la baie qui rend le surf compliqué pour les locaux

Comme beaucoup, Mohammed porte un regard nuancé sur les mutations rapides que traverse Imsouane. Lui qui a grandi ici, et qui tient son hostel depuis presque dix ans, a été témoin et victime de cette transformation. L'obstruction de la vue sur la mer par des constructions imposées sans concertation a diminué la valeur et l'attractivité de son établissement. Mais malgré cette frustration bien réelle, il n'est ni amer ni résigné. Il s'adapte, avec calme et philosophie. Mohammed semble incarner cette catégorie d'acteurs locaux qui, sans naïveté mais avec un fort sens de l'équilibre,

s'efforcent de rester fidèles à eux-mêmes tout en accueillant ce qui leur est imposé avec patience et débrouillardise.

Le littoral marocain vit aujourd'hui une transformation rapide, marquée par un développement touristique souvent désordonné, peu concerté et largement dicté par des intérêts extérieurs. Les récits recueillis auprès des habitants témoignent d'une redéfinition profonde des usages et des perceptions de l'espace : multiplication des constructions, montée en flèche des prix, perte d'accès à la mer, pression accrue sur les ressources locales. Ce développement s'inscrit dans une volonté nationale d'attractivité économique, portée par un discours politique valorisant le tourisme comme moteur de croissance. Mais sur le terrain, cette dynamique semble souvent se faire au détriment des équilibres sociaux, des dynamiques communautaires et de l'environnement.

Toutefois, cette ouverture au monde n'est pas perçue de manière univoque. Pour nombre d'habitants, en particulier les jeunes (entre 15 et 30 ans), la hausse de fréquentation touristique, les infrastructures nouvelles et l'arrivée d'entrepreneurs extérieurs représentent aussi une opportunité. Celle de lancer une activité, de générer un revenu, de créer du lien, d'« être dans le mouvement », ou encore de contribuer à leur manière à cette évolution en y imprimant leur propre empreinte. Ce que certains perçoivent comme une dépossession est parfois vécu par d'autres comme un point d'ancrage et de projection. Dans cet entre-deux, les jeunes générations expérimentent des formes souples de négociation, où les frontières entre inclusion et exclusion demeurent poreuses, mouvantes.

3.3 Au Cœur de la Génération : Trajectoires, résilience et adaptations

3.3.1. Le Taxi Man : un regard expérimenté sur la transformation du littoral.

En introduction de cette monographie, la manière dont les habitants perçoivent les dynamiques de gentrification qui traversent cette portion du littoral est évoquée. Comme en témoignent de nombreux récits, ces transformations sont ressenties par l'ensemble des acteurs locaux. Les avis divergent bien sûr quant à ce qu'il faut y voir de positif ou de négatif, mais une chose est sûre : chacun constate, dans son quotidien et par comparaison avec le passé, que « quelque chose a changé ».

À plusieurs reprises, ce sont les personnes plus âgées, comme l'oncle d'Otman par exemple, qui désignent la jeune génération, celle des adolescents et des jeunes adultes (celle de son neveu, donc), comme étant la plus concernée par ces changements, et la plus exposée à la nécessité de composer avec un monde en perpétuelle mutation. C'est également ce que pense le taximan d'Imsouane.

Un jour d'octobre, je suis au café avec Milba et Mohammed. Ce monsieur est là, seul à une table. Je vais le saluer, Milba et Mohammed font de même. Il nous invite à nous asseoir avec lui. On discute de tout et de rien, et je réalise qu'il connaît des membres de la famille de Milba. Au bout d'une demi-heure, Mohammed et Milba veulent descendre à la baie, mais je décide de rester avec ce monsieur. Il est rarement là, et nos conversations passées ont toujours été denses. Celle-ci ne déroge pas à la règle, mais, malheureusement, je n'ai pas mon carnet de terrain avec moi. Je ne pourrai retranscrire ce dont je me souviens que le lendemain.

Il m'assure que l'avenir touristique de la région repose sur les épaules de la jeunesse. Il ne croit plus aux promesses venues d'en haut, ni aux investisseurs étrangers (les Qataris ou Émiratis selon lui) et en parle avec une lucidité tranquille, presque fataliste. Il évoque la débrouille comme une qualité innée des Marocains et il estime que si cette aptitude naturelle se combine avec les nombreuses opportunités qui surgissent ici à toute vitesse, alors les jeunes auront tout à gagner.

Je lui demande si, comme je l'ai déjà entendu, il ne pense pas que cette course à l'argent et au business florissant pourrait faire disparaître certaines valeurs fondamentales, encore très présentes dans les générations précédentes. Il me répond avec un sourire que la culture amazighe est trop forte, trop belle, la religion est trop centrale dans la vie des Marocains pour que cela disparaisse. Au contraire, il affirme que cette culture est de plus en plus reconnue et admirée. Et en effet, le nouvel an amazigh a été reconnu officiellement comme jour férié par le roi Mohammed VI il y a deux ans. Selon un article publié par *H24 Info Maroc*, 200 millions de dirhams sont prévus pour renforcer l'usage de la langue amazighe dans l'administration à partir de 2025 et de plus en plus d'enfants l'apprennent à l'école primaire. (H24 Info Maroc, 2024)

Il m'avoue ne pas tout comprendre à certains outils liés à la mondialisation et à la digitalisation (j'avais déjà mentionné « l'instagramisation », InDrive⁶³, etc mais il ne connaissait pas grand-chose) mais il reste optimiste : même avec ces « choses-là », il sent que les valeurs fondamentales, la religion notamment, restent au centre des conversations des jeunes avec qui il échange. Il cite Mohammed de Green Wave, qui vient de quitter le café, comme un exemple à suivre. C'est la première fois que je le sens aussi optimiste à propos de l'avenir de sa région. Il me montre des photos de sa fille, qui a pu partir étudier en Allemagne, et je sens à travers son regard qu'il est fier de ce qu'elle est déjà parvenue à accomplir.

Il conclut en disant que l'on pourra toujours conseiller, guider ou dire aux jeunes de rester sagement à la maison pour s'occuper de leur famille, mais qu'au fond, ce sera à eux seuls de décider ce qu'ils veulent faire de ce territoire, qui de toute façon se transformera avec ou sans eux. Il a confiance dans la direction que ces jeunes chercheront à donner à cette dynamique. C'est en relisant cette conversation, quelques jours plus tard, que je prends conscience que le défi de la jeunesse est peut-être le véritable cœur de ma problématique. Et, par chance, ce sont précisément les jeunes de

⁶³ InDrive est une application de covoiturage marocaine (qui ressemble fortement à Uber) où les passagers proposent leur prix, et les conducteurs choisissent les courses selon leur préférence. Il y a une « guerre » entre les InDrive et les taxis au Maroc.

cette tranche d'âge avec qui j'ai eu le plus de contact. Leur expérience vécue représente ainsi la matière la plus accessible sur mon terrain.

Ce qui va suivre est un condensé des éléments les plus pertinents que j'ai pu récolter à travers le temps passé avec certains de ces jeunes de la partie nord de la côte du Souss-Massa. J'ai eu la chance de partager presque l'intégralité de mon quotidien avec les interlocuteurs qui composent cette partie de ma rédaction ethnographique. Étant donné mon âge et mon goût pour le surf, c'est tout naturellement que j'ai pu vivre d'innombrables moments à leurs côtés. J'en ai tiré une somme précieuse d'informations, mais je me suis aussi un peu laissé porter et j'ai perdu l'habitude d'écrire régulièrement dans mon carnet de terrain. Contrairement à mes autres entretiens, je ne cherchais plus systématiquement « la bonne discussion », car presque tout devenait matière potentiellement intéressante à comprendre et analyser pour mon travail. Ce quotidien partagé rendait difficile, voire contre-nature, de consigner les choses à la fin de chaque échange.

J'ai néanmoins pu noter, lors de moments d'isolement, les paroles ou observations qui restaient gravées, celles qui résonnaient encore plusieurs jours après. En réponse au sentiment de mauvaise gestion de mon carnet, j'ai aussi organisé plusieurs sessions enregistrées avec les interlocuteurs les plus centraux.

Il est courant, dans le cadre d'une ethnographie immersive de longue durée, que la régularité de la prise de notes diminue à mesure que le chercheur s'intègre au quotidien du terrain. Cette difficulté tient à plusieurs raisons : d'une part, comme l'explique Jean-Pierre Olivier de Sardan, l'implication prolongée dans la vie locale transforme progressivement la posture d'observation en posture de participation, rendant parfois intrusive, la prise de notes systématique dans des situations ordinaires ou bien intimes (1995)

Parmi toutes les personnes rencontrées, ce sont surtout 5 jeunes hommes marocains et une jeune femme marocaine qui m'ont laissé les récits les plus marquants. Pour moi, ils offrent une représentation fidèle (évidemment partielle, mais néanmoins parlante) de la diversité des vécus, des espoirs et des discours que la jeunesse de 18 à 30 ans, habitant quelque part entre Imsouane et Anza, peut aujourd'hui porter sur sa condition.

3.3.2. Milba : entre nostalgie d'un Imsouane révolu et révolte face au développement

Milba est la personne avec qui j'ai le plus partagé de moments sur ces six mois de terrain. Il a 28 ans, est né et a grandi dans la localité de la commune d'Imsouane. Nous nous sommes rencontrés la première fois sur son lieu de travail du moment (qu'il quittera vers mi-janvier), le restaurant *La Paix*. Ce lieu, situé à côté du port de pêche et de la mosquée, est un des quatre ou cinq derniers restaurants que je qualifierais de datant d'avant la construction liée à la « fame » d'Imsouane. L'accès, la cuisine à vue de tous, les toilettes et le mobilier sont différents de tout ce que l'on peut retrouver dans les lieux plus « hype » de l'autre côté de la baie. Certains objets du mobilier sont complètement rafistolés, les tables et les parasols sont tous différents, des chats se baladent sur les tables et un baffle passe de la musique en arabe, à bas volume, toute la journée.

Là, deux personnes sont en cuisine, Tounsi et Milba, eux, s'assurent du service et de la caisse, et *Khalti*⁶⁴ prépare des *msemen*⁶⁵ devant l'entrée du restaurant, qui donne directement sur le marché de poisson. C'est pour aller prendre un thé avec Nouhayla (qui travaille à l'hostel dans lequel j'étais à ce moment-là) et Fleur (volontaire hollandaise dans ce même hostel) que je rentre pour la première fois dans ce lieu. Ce jour-là, Milba nous sert calmement, mais nous n'entamons pas spécialement la discussion.

⁶⁴ Ce qui veut dire tante en darija, je n'ai jamais connu son nom et c'est comme ça que je l'ai toujours appelée

⁶⁵ Crêpe feuilletée traditionnelle au Maroc



Figure 12: Khalti qui sert un tajine sur la terrasse de La Paix

Je reviendrai quelques jours plus tard, seul, pour prendre un thé et un *msemen* après une session de surf matinale. Il est assez tôt, il n'y a donc pas grand monde sur la terrasse, et Milba, qui n'a pas de travail à effectuer, se pose à la table à côté et roule un joint. Nous commençons à discuter, et directement, nous rigolons beaucoup. Je reviens le lendemain et le surlendemain pour discuter avec lui de tout et de rien. Nous échangeons nos contacts, et j'ai gardé l'habitude de venir lui dire bonjour au restaurant. À cause de son travail, qui l'enlevait à nos moments à deux, nos discussions restaient légères et toujours sur le ton de l'humour.

Je n'avais pas encore eu de vraie conversation poussée avec lui, jusqu'au jour où nous nous retrouvons sur la plage de la baie, profitant de son un jour de congé. Là, au fil de la discussion, je lui parle de mon travail ethnographique et des sujets qui constituent la ligne directrice de mon terrain. Milba semble intéressé et me raconte son ressenti. Son ton devient directement plus sérieux et fataliste. Lui qui m'a toujours habitué à des blagues et des sourires adopte une humeur changeante et s'adresse à moi avec un peu plus de gravité.

Il me dit qu'il trouve ça bien que des gens s'intéressent à ce qu'il se passe ici, parce que selon lui, il n'y a pas assez de touristes qui se rendent compte de l'impact qu'ils ont, et qu'ils ont eu dans le passé, sur les gens d'Imsouane. Pour lui, l'endroit

où il a grandi n'existe déjà plus vraiment. Même s'il relativise ce point en disant que partout dans le monde les choses changent, il nuance en précisant qu'ici, le changement est extrêmement rapide et dans une direction qu'il n'apprécie pas.

Il parle surtout de l'endroit central, le « hub » le lieu de rencontre où l'on pouvait, en journée, prendre un café ou un thé, et le soir se réunir autour d'un feu avec des locaux qui jouaient de la musique. Bien que ce fût (plus ou moins officiellement) la terrasse d'un établissement, le lieu représentait pour lui et pour beaucoup d'autres la liberté de pouvoir venir s'asseoir et profiter de l'ambiance. Peu importe qui tu es, d'où tu viens, où tu loges, si tu surfes ou non, si tu consommes à l'établissement ou pas, tu étais le bienvenu. Pour y avoir moi-même passé quelques moments en 2022, je comprends ce que Milba veut exprimer quand il dit que ce lieu lui manque. Il me dit que, déjà à l'époque, *La Paix* était un peu la perle des restaurants d'Imsouane. Caché, fortement fréquenté par les locaux car difficile à trouver si un local ne t'y emmène pas, et foyer des rares soirées avec DJ organisées à Imsouane, selon lui, cet endroit est maintenant un des seuls lieux au sein duquel il reste une ambiance propre à ce qu'était l'âme d'Imsouane avant.

Quand je lui demande ce qu'il pense des projets de développement touristique dans la région, il commence par insulter le gouvernement en les traitant de « nazis ». Il dit que ce n'est que du business, que les investisseurs et les politiques sont tous les mêmes, qu'ils parlent d'avenir, de modernisation, mais qu'il n'y a rien de prévu pour la population qui subit tout ça. Il me dit sur un ton fataliste :

- « *Ici tes mort si tu suis pas comment ça évolue* »

Je me permets d'aborder volontairement le rôle des touristes dans cette dynamique. Il me fait comprendre, sans mâcher ses mots, que pour lui les touristes ont bien évidemment une grosse part de responsabilité. Il dit que le problème des touristes, c'est qu'ils viennent, ils profitent de l'endroit, du surf, de l'ambiance que ce dernier dégage, mais peu d'entre eux se posent vraiment la question de savoir quelles sont les conséquences pour les locaux. Ils postent des photos sur les réseaux sociaux, avançant que c'est un trésor caché, mais sans avoir à l'esprit qu'en faisant cela, ils contribuent à ce que ce trésor ne soit plus caché. Cela implique qu'une multitude de touristes qui

n'ont rien à voir avec le surf et ne portent, selon lui, pas assez de respect envers l'endroit qui les accueille.

Il me donne un exemple qui a l'air de l'irriter particulièrement : de plus en plus d'Allemands viennent en groupe cent pour cent hétérogène, restent entre eux et ne communiquent pas avec les acteurs locaux. Ils surfent, mangent, prennent des photos et repartent comme si c'était, selon ses mots, « *un parc d'attraction* ».

Il mentionne également les étrangers qui viennent investir ici sans jamais avoir eu de contact ou demandé aux locaux si de telles pratiques les dérangent. Il me raconte son expérience en tant que réceptionniste dans un surf camp tenu par un couple d'Allemands. Il me confie avoir été traité « *comme un chien* » ; il sentait qu'on ne le respectait pas, et que les clients, essentiellement allemands, ne montraient pas la volonté de se mélanger et, par conséquent, ne communiquaient qu'en allemand. Cette expérience l'a fait se sentir comme un intrus dans sa propre ville.

Il s'est disputé avec le gérant et me confie que, malgré tout, cette situation lui a donné le sentiment de garder un certain pouvoir sur ce qu'il considère comme son territoire. Après avoir quitté l'établissement, il a activement terni sa réputation et, avec ses amis, a organisé un boycott des propriétaires dans les autres commerces du village. Selon lui, cette pression collective aurait fini par les contraindre à délocaliser leur hostel⁶⁶.

Je rebondis sur cette histoire en lui faisant remarquer que ce qu'il s'est passé montre que les habitants ont encore un certain pouvoir, même informel, sur leur village. L'échec de ce surf camp, bien que regrettable pour certains, reste un signal fort pour ceux qui s'opposent à la gentrification. Cela prouve qu'un projet d'investissement étranger n'est pas forcément voué à réussir sur la côte. Il nuance mes propos en expliquant qu'il n'aime pas devoir agir de cette façon pour faire comprendre son point de vue. Il trouve que ce n'est pas une attitude juste, notamment d'un point de vue

⁶⁶ InDrive est une application de covoiturage Marocaine (qui ressemble fortement à Uber) où les passagers proposent leur prix, et les conducteurs choisissent les courses selon leur préférence. Il y a une « guerre » entre les InDrive et les taxi au Maroc

religieux, mais, dans ce cas précis, il admet que le comportement du couple l'a tellement agacé qu'il n'a pas pu faire autrement.

Plus tard, je réaliserai que la position de Milba, résolument opposée au développement, ne fait pas l'unanimité. De nombreux jeunes avec qui j'ai discuté considèrent les destructions comme une perte regrettable, mais ceux qui ont su tirer parti du surf et du tourisme voient dans l'évolution d'Imsouane des aspects positifs, voire une opportunité.

Comme mentionné précédemment, cette différence de positionnement est conditionnée par l'inégalité intralocale présente dans les processus d'adaptations à un développement et à un bouleversement rapide comme celui-ci. Cette inégalité, il est aisé de la ressentir dans des trajectoires contrastées face aux mutations économiques et sociales du village. Ceux qui ont pu s'intégrer dans les nouvelles dynamiques du tourisme en devenant professeurs de surf, par exemple, perçoivent ces changements comme une opportunité. D'autres y voient une menace pour leur mode de vie. Milba a moins de ressources que Mehdi pour s'ajuster aux transformations rapides, ce qui creuse davantage les écarts entre ceux qui bénéficient du développement et ceux qui en subissent les conséquences. Cette différence sociale façonne les discours et les perceptions du changement.

C'était la première fois que je retrouvais un discours similaire à celui de Skululu présenté dans la vidéo d'Arte. Le nom de Skululu n'est d'ailleurs presque jamais revenu dans les conversations, à l'exception de Mehdi du Mystery surf camp, qui m'a clairement exprimé son désaccord avec ses idées, le qualifiant davantage de jaloux face au succès des écoles de surf. Cependant, un jour, en passant devant un *hanut* du nord-est d'Imsouane, mon regard est attiré par une feuille A4 scotchée à la porte, sur laquelle figure une photo de Skululu en pleine session de surf, accompagnée d'une annonce indiquant qu'il cherche des clients pour des cours. Intrigué, je demande au gérant s'il le connaît et s'il sait où je pourrais le trouver. Il me répond que Skululu est un ami, mais qu'il n'est pas à Imsouane pour le moment. Je ne le reverrai ni n'entendrai plus parler de lui avant mon départ.

Lors de mon premier séjour de longue durée à Imsouane, je passe beaucoup de temps avec Milba, qui me permet de rencontrer plusieurs de ses amis et de m'intégrer davantage dans la vie quotidienne du village. Grâce à lui, je fais la connaissance de Hamza, employé dans un surf shop qui peine à rivaliser avec les autres commerces, notamment parce qu'il est situé en face de La Paix, loin de la baie et de la Cathédrale. Ce shop n'étant pas le sien, il travaille pour un patron originaire d'Agadir, rarement présent sur place. Hamza, lui, vient d'Imsouane village, ne surfe pas et passe ses journées à son shop, souvent en compagnie de Milba, à boire le thé et fumer. Nos échanges réguliers à trois m'aident à mieux saisir certaines réalités internes du village. C'est aussi à cette période que je rencontre pour la première fois le taximan, avec qui j'aurai des discussions enrichissantes au café.

3.3.3. Nouhayla : la voix d'une intégration nuancée et d'une identité questionnée

Avec l'arrivée de la saison du surf, les prix des logements à Imsouane s'envolent. Mon budget étant limité, je dois quitter mon hostel pour une auberge proposant un forfait sur plusieurs semaines à un tarif plus abordable. À ce moment-là, je ne connais pas encore Mohammed de Green Wave ni son établissement, et je finis donc par m'installer dans une auberge située un peu plus bas dans la même rue que le Mystery Surf Camp de Mehdi. Ce nouvel endroit me convient bien : il est bien situé, et je m'entends bien avec les gens qui y travaillent.

L'équipe de l'hostel est composée d'Abdullah, de Nouhayla, de Fleur et de Sofiane. Le courant passe immédiatement avec Fleur, une Hollandaise travaillant pour le service de journalisme de la Croix-Rouge et son expérience dans la réalisation de reportages vidéo lui donne une approche proche de l'ethnographie. Comme elle reste plusieurs mois sur place, nous avons de nombreuses discussions sur nos observations et apprentissages et son intérêt pour la culture locale nourrit nos échanges. Abdullah, quant à lui, est plus réservé. Originaire d'Agadir et âgé d'environ 25-30 ans, il ne surfe pas et se trouve à l'hostel uniquement pour travailler. Créer du lien avec lui s'avère plus difficile : il reste distant avec les clients étrangers, mais partage beaucoup avec

Nouhayla. Cette dernière, âgée de 24 ans et également originaire d'Agadir, est venue travailler à l'hostel après avoir terminé ses études en management. Ces deux jeunes sont des connaissances de Sofiane, le gérant, et de Taoufiq, le propriétaire. Sofiane, d'une quarantaine d'années, s'occupe de tout ce qui dépasse la simple gestion quotidienne : peinture, travaux, surf occasionnel... Et il dort beaucoup.

Fleur et Nouhayla passent le plus clair de leur temps ensemble, assumant les mêmes tâches : préparation du petit déjeuner, courses au marché ou au *hanut*, entretien des chambres après le départ des clients. Lorsque je suis à l'hostel, je reste souvent avec elles. Nos moments ensemble sont rythmés par des jeux de cartes, des discussions, des promenades avec le chien et des barbecues de poissons qui ponctuent nos soirées.

Lors d'une journée calme à l'hostel, nous sommes installés dehors dans le petit « jardin » de l'auberge et nous buvons un thé. Je suis sur mon ordinateur, en train de retranscrire des notes de mon carnet de terrain. Nouhayla s'approche et veut lire ce que j'écris, ce que je refuse, car je suis occupé à retranscrire un événement qui s'est passé la veille dans l'hostel : hier soir, un client français est venu demander s'il y avait de la place à l'auberge. Il était, selon moi, gentil et calme, mais a directement parlé en français à Abdulah, qui lui a répondu qu'il ne parlait pas français, sur un ton sec.

Abdulah comprend très bien le français, mais bien qu'il en soit capable, ne le parle effectivement jamais. La première fois que j'ai remarqué qu'il le comprenait, j'ai questionné Nouhayla afin de savoir si la raison était la même que celle de Yusri. Elle m'a confirmé que c'était bien un choix : un refus, une posture contre la langue du pays colonisateur autant qu'une ouverture sur une langue représentant la mondialisation.



Figure 13: Nouhayla qui prépare des sardines pour un barbecue dans le petit "jardin" de l'hostel

Nouhayla sait ce que je fais au Maroc, je lui en avais déjà parlé, mais nous n'en avions jamais réellement discuté plus en profondeur. Après mon refus de lui montrer mes notes, elle s'offusque et fait semblant de râler. Elle suppose que j'écris sur elle, et je suis donc obligé de trouver un semi-mensonge : je lui dis que j'écrivais une discussion que j'avais eue avec Milba (qu'elle connaît, mais dont elle n'est pas si proche), et que je ne pouvais pas lui montrer, car c'était peut-être quelque chose qu'il n'avait pas envie de partager avec tout le monde. Elle me demande alors de quoi nous avons parlé avec Milba, et je lui expose à grands traits sa vision de ce qui se passe à Imsouane en ce moment. À partir de ce moment-là, elle m'explique qu'elle partage certains de ses points de vue, mais en nuance d'autres.

Au fil de la discussion, je me rends compte que son discours est très intéressant et, non sans hésitation, je la coupe et lui demande si cela la dérange que j'enregistre notre conversation, car ce qu'elle dit me semble très pertinent et que son profil est intéressant. Cette jeune femme qui travaille dans une auberge tenue par quelqu'un d'Agadir (qui n'est jamais présent), qui a embauché des gens venus eux aussi d'Agadir, qui, pour la plupart, n'ont pas grand-chose à voir avec le monde du surf, a sûrement une vision riche et différente de celles que j'ai déjà récoltées.

Elle accepte, je vais chercher mon téléphone et nous commençons notre interview enregistrée. Alors que j'entame la discussion, Nouhayla change instantanément de ton, se redresse et prend un air de personne qui passe à la télévision.

- *“You've been in Imsouane for a year now. How does it feel, living and working here?”*
- *“Yes. Since almost a year now. It feels good, most of the time. It is quiet here, and peaceful. I like the ocean, I like the slow life, i like spending my time with Mistie (le chien de l'hostel). Life In Agadir everything is fast, loud. Here, it's like time moves different. You wake up with the sun, you go walk, you pray, you take your te. it's simple, but beautiful. I feel close to Allah here, you know? There is something calm in this place. Even if not everyone is staying here for long time, you feel like you know and smile to everyone, it's important. Having what's really important to live and not people bothering you, no stress, good community.”*
- *“Do you feel like you're part of the community now?”*
- *“Sometimes yes, sometimes not so much. I get along with people, really. I smile, i am happy to go to friends places. I think people see that. But also... I know I'm not “from here,” (elle fait le signe “entre guillemets” avec ses doigts) and some people don't forget this. They don't say something bad, but... you feel it. In the way they look, or when they talk about “locals” (elle refait le meme signe) I know some people don't like us here especially Sofiane and Taoufiq but you know you can't do anything, just be you. But me, I come from the coast too. I also grew up near the ocean. So why not me? Why I cannot live here and work here? People from Imsouane, they go to Agadir to find job. So why is it bad if I come here to do the same?”*
- *“Do you think they feel like something is being taken from them?”*
- *“Yes, maybe. The place is changing very fast. Tourists, hostels, surf schools, people from outside come and they want to live here or make money. And the*

locals, they get afraid. They think, "What will be left for us?". But I am not a tourist. I am Moroccan, like them. I work, I clean, I cook, I pray, I respect, I don't come with big money. I just want to live quietly, you know? It's not like I take something or I don't take something, I just try to build my way. I understand the hate the big resorts projects get but we don't do anything wrong apart from being here and working like everyone do. Its not like I don't belong here i'm from 1h30 from here, ok I don't surf but im Moroccan anyway."

- *"Do they treat you differently because you don't surf?"*
- *"Ah, yes! Like if you don't surf, you are not part of the "real" (elle refait le signe des guillemets) Imsouane. But this is not fair, i tried (nous rigolons tous les deux car nous avons déjà parlé de ça et elle m'avait confié que c'était trop dur pour elle ; depuis cette discussion, j'ai essayé quelques fois de lui faire réessayer, mais elle reste réticente). I mean they never say « hey you don't surf so you dont do this and that with us » but you can feel that some activities, parties and stuff are impossible to know or to get if you don't get along with surf teachers. And only beautiful blonde surfers girls get along with. I wake up early, I clean the hostel, I help people. This is also part of life here. I make "?" (elle dit quelque chose en arabe qui me semble être religieux, mais que je n'ai pas compris) every morning before working. I am here, every day. Maybe not in the water, but in the life of the place. That's also something, i make the place nice for the surfer so im part of it in a way."*
- *"Definitely. And you said Imsouane is the best place to have a good life ? Why's that ?"*
- *"Yes. Here it's easier to feel connected. I don't know why, maybe because the sea is so big, and the village is small. You feel small too. And when you feel small, you remember Allah. In Agadir, sometimes I forget [...] too much noise, too much stress. Here, even when I'm working and people upset me, I can feel calm inside when i jut go for a walk with Mistie. Also, I pray more regular here. I don't want to lie, in the city, I sometimes do prayers but i'm not really (elle prend une grande respiration et fait des gestes de tourniquet avec ses bras) good"*

in the head to pray. Here, I take time. Maybe because people watch more too. There is something good in that also."

- *"Do you think others feel the same? Are the people watching what you're doing here more than other places?"*
- *"Some yes, some no. There are people here who don't want others, even Moroccan, to come and stay. Everybody talk about everybody. They say, "You are not from here, you don't belong." But this is not their land alone. It is God's land, we all walk on it. We all move where life brings us. That's easy and most of them if they can go to America or Europe tomorrow they will go without question. If a man from Casablanca goes to work in Rabat, no one says anything. So why is it a problem if I come to Imsouane? Is it because I am a woman? Is it because I don't surf? That is not fair."*
- *"Do you think it's getting better?"*
- *"Slowly. Some young people are more open. They like to talk, to share. They want to learn new things. And apart from the group of the party (un groupe de jeunes de 14-16 ans, qui selon elle, avait bu, avait été agressif avec des touristes lors d'une soirée près d'un feu parce que l'un d'entre eux leur aurait refusé une cigarette. Ils ont lancé des déchets sur le groupe, et d'autres locaux qui rigolaient un peu au début les ont attrapés et remis en place. C'est la seule fois que j'ai vu un acte comme cela envers des touristes ici) who are just young hmarr⁶⁷, all the young people here learn to live with different people and teach them but also learn from them. But most of the time we don't speak about bad things between us, sometimes we speak about religion, or family, or just food. And we laugh, we smile, that's Morocco. But some older people, they are more afraid. Maybe they saw too many things change too fast. Maybe they just want things to stay how they were before. I respect that. But also we have to live in now, not in past only."*
- *"And do you see yourself staying here?"*

⁶⁷ qui veut dire âne. Elle sait que j'aime ce mot.

- *“I don’t know. I don’t plan too far. I do my prayers, I work hard, and I wait what life brings. If Allah wants me to stay, I stay. If not, I move. But for now I am here, easy. I am doing my best.”*
- *“Earlier I mentioned something Milba told me : he feels like the kind of « Instagram trendy » posts are killing the spirit of Imsouane. Do you agree with that?”*
- *“I know what he means. Really, I do. Some hostels just care about the photos, about the vibe, not about the people. They don’t learn the culture, its like they copy a lifestyle. But I don’t think it’s fair to say that every hostel is bad. I mean I work here. This hostel is my job. It helps me live, pay rent, send money to my family. We talk to people. We learn their names. We make food with fish from the market, with vegetables from here. But there is so many hostel so if you want to work you have to make Instagram and call people famous to post for you because it is beautiful so why don’t show it?”*
- *“How would you describe what you’re hostel brings to Imsouane?”*
- *“I think we help in some ways. The hostels bring people yes, tourists but also money, opportunity. The young boys here, they give surf lessons. They sell bracelets, they fix boards. Some even work in kitchens, cafés. This is life. It’s changing, yes, but change is not always bad. And also if we don’t do it, someone else will. Rich people from Europe will buy the land, open big hotels, and then we will be out. At least now, Moroccans still have some chance to be part of the thing. We need to be smart. We need to be us that build the future.”*

Elle se resserre un thé, mais la cafetière est vide et elle rentre donc en refaire à l’intérieur de l’hostel. J’espère au fond de moi qu’elle va revenir rapidement et que personne ne va venir s’asseoir à coté de nous, car la discussion est riche et intéressante. Elle fait sonnetour au bout de 5 minutes et je relance la conversation avec un sujet important pour ma compréhension de son point de vue global.

- *“What do you think about the way the government is pushing tourism in Morocco? Especially in places like Imsouane?”*

- *“Yeah I think they see tourism like a (elle cherche ses mots et me demande en darija, mais je ne connais pas ce terme) a goldmine. For money and for image, too. Like, they want Morocco to be modern and beautiful and safe and clean. Marrakech, Agadir, Essaouira, Taghazout, now Imsouane. Always something new. But they don’t always think about the people who live there. Or the young people who want to stay. They build roads, Hotels, yes. But what about things for locals? What about protecting culture and nature? If you just bring tourists but you don’t prepare the people, it becomes fake. It becomes like a movie.*
- *“And for people your age? What’s the role of 18 to 30-year-olds in all this?”*
- *“Honestly I think we are stuck in the middle. We want to move forward, have jobs, live better. But we also love our roots. So we want both. And sometimes, the system doesn’t let us. Like young people from countryside, either you leave the village to find something, or you stay and watch others come and do what you wanted to do. Same with big cities, there is a lot of difference between rich and poor people in big cities like Agadir or Casa and it’s hard for poor people and middle class to make good money there, so moving to something smaller but with a lot of tourist you can find more easily something to do to make the money. A lot of us, we don’t want to just serve tea and smile. We want to be managers, designers, artists, guides, koulchi. We want to own places. The government, they speak about young people a lot, but it stays in the speech. In real life, it’s hard. But yes we are not giving up. We talk, we try things, we help each other. Look at me, at Mehdi, at Abdel (un jeune d’ici qui est devenu danseur et qui a pu voyager grâce à son métier) and lots of others. Maybe it’s slow, but it’s coming. You can feel that we are the future and big projects are coming inshallah.”*

Nous poursuivons notre échange en débâtant sur des exemples de personnes qui ont des projets, des écoles de surf, des gérants d’hostels, en somme, de la façon dont nos connaissances en commun essaient de tirer leur épingle du jeu. Elle reprend le fil de la discussion.

- *“Sometimes I think if we can mix respect and innovation, tradition and stuff from the future, religion and a little of modernity then maybe Morocco can become something really beautiful. But everyone has a dream of something big here in Morocco, we use to accept to live easily and religiously but now everyone want to make big money and be an important person. I can feel that, at school everyone had a speech where you can say what you want to do when you’re done with school. Almost all the guys in my class says something big like entrepreneur, buisness man, etc.. In the end the one who made it the furthest are the girls (elle passe la main dans ses cheveux afin de montrer sa fierté) and when I come back I can feel that some people are jealous. They say it’s because poverty and government but I had no help from government and I made it there, no one is gonna make it easy for you. We are like that Moroccan, we will manage our way even if it’s difficult.”*

Après cet échange, ce qui m’a marqué, c’est l’intelligence sensible et la lucidité avec lesquelles Nouhayla observe ce qui se passe autour d’elle. Au-delà de sa capacité qu’elle a à articuler sa pensée de façon claire, nuancée et ancrée dans le réel, elle voit les choses depuis un entre-deux, ni complètement dedans ni totalement dehors : elle n’est pas du village, mais elle vit ici et elle ne surfe pas, mais elle travaille au cœur de ce monde. Ce qui fait sa spécificité, c’est justement ce regard extérieur mélangé avec sa vie à l’intérieur qui lui permet de saisir des détails que d’autres, plus immergés ou plus éloignés, ne voient pas forcément.

Elle ressent très concrètement les lignes de fracture qui traversent la communauté, mais elle ne les exprime pas dans des termes divisant. Elle ne que très rarement : « eux contre nous », « les touristes contre les locaux », « les riches contre les pauvres ». Elle parle plutôt de styles, d’attitudes, de respect. Ce qu’elle déplore, c’est l’absence de reconnaissance, l’invisibilisation de ceux qui ne correspondent pas aux normes dominantes du milieu surf-touristique.

C’est ici que les travaux de Ludovic Falaix trouvent un écho particulièrement fort : il montre que, dans les contextes de gentrification littorale, les tensions ne se résument pas à un affrontement entre riches et pauvres ou entre locaux et étrangers. Elles se jouent aussi entre différentes façons d’habiter un lieu en transformation, entre

ceux qui en font un espace de vie, de travail, de foi, et ceux qui le consomment comme un décor de liberté ou une carte postale (2014).

Le cas de Nouhayla illustre précisément cela. Elle ne rejette pas les touristes, ni même les transformations du lieu, mais elle voudrait y prendre part autrement, depuis une place qui ne l'oblige pas à renier ce qu'elle est. En ce sens, elle incarne une forme de présence discrète mais essentielle : celle des acteurs invisibles du tourisme, ceux qui ne surfent pas mais qui permettent que tout fonctionne. Elle me semble représenter une sorte de lucidité paisible, une manière d'accepter sans se résigner, de continuer à croire, à espérer, tout en gardant les pieds dans la réalité.

Lors des moments partagés avec elle, j'en apprend beaucoup grâce à sa lecture aiguisée de l'actualité. Elle saisit avec justesse les dynamiques de pouvoir, de classe, de genre et y accorde une analyse fine. Plusieurs fois par la suite, nous nous sommes retrouvés à discuter de l'actualité du Maroc (et d'ailleurs, mais principalement du Maroc) avec elle et Fleur et elle nous décryptait telle ou telle situation, ainsi que les dynamiques et les tensions qui y étaient liées.

Elle reste critique du gouvernement et des actions mises en place, mais estime que, bien que la forme soit parfois difficile à valider, elle comprend et soutient le fond du projet de développement du Maroc. Elle relativise beaucoup, est très portée sur la religion et elle associe une bonne partie des moments difficiles qu'elle doit traverser à une épreuve donnée par Dieu, et pense qu'Il a un plan pour chacun d'entre nous. Cela l'aide à avancer. Cette foi lui permet d'accepter l'inconnu et de montrer une forme de respect envers ce qu'elle ne comprend pas.

Elle me semble être un personnage clé pour comprendre les tensions liées à ce qui se passe le long de cette côte marocaine. Elle est à la fois actrice des changements et porteuse d'une vision particulière sur le rôle qu'elle joue et sur les dynamiques en place.

3.3.4. Otman : la voix de la sagesse, pont entre continuités anciennes et réajustement actuels

À Taghazout, je me lie d'amitié avec une personne qui travaille également dans un hostel, mais qui a un profil bien différent de celui de Nouhayla. Otman a 25 ans, vient d'Anza, mais a vécu toute son enfance et sa jeunesse à Taghazout, chez son oncle. Il surfe depuis tout petit et travaille aujourd'hui dans l'hostel dont il est copropriétaire avec Amine et Marwan.

Un après-midi, je suis arrivé par hasard sur le rooftop de cet *hostel*, car Roméo (un autre jeune de Taghazout dont je parlerai plus tard) nous y a conviés pour passer une soirée. L'accueil d'Otman est très sympathique: bien que nous ne soyons pas des clients de son établissement, il ne fait aucune différence et inclut tout le monde dans les discussions, les jeux de cartes et les autres activités. Depuis ce moment-là, nous passons beaucoup de temps ensemble. Je me suis lié d'amitié avec lui et certains clients de l'*hostel*. Son rooftop est un endroit agréable où passer du temps, et il m'a dit que j'étais toujours le bienvenu. J'essaye de ramener de la menthe quand je viens passer un moment chez lui ou bien je me propose de cuisiner quelque chose, afin de participer à la vie commune.

Otman est un très surfeur, et je n'ose pas trop aller à l'eau avec lui, car j'ai peur de le ralentir, ou bien de me mettre (ou de mettre les autres surfeurs) en danger lorsqu'il me propose d'aller surfer dans des conditions au-dessus de mon niveau. Sachant cela, c'est lui qui, plusieurs fois, s'est adapté à moi, à mon niveau, et m'a poussé dans mes retranchements tout en me donnant confiance en mes capacités.

Otman est bienveillant envers les touristes, il connaît beaucoup de monde au village et semble être apprécié autant des petits que des grands. Plusieurs fois, nous avons eu des discussions décousues sur son ressenti, sa vie, sa vision de l'actualité et la dynamique que suit le développement touristique de la région. Ayant toujours une manière positive de voir les choses, il se montre ouvert, souriant et porte rarement de jugement. Il répète qu'il n'est pas de ceux qui en veulent aux touristes, qu'il n'a jamais pensé que les conséquences négatives du développement étaient de leur faute. Il me répète souvent : « *Mashi hit nta* » (ce n'est pas parce que c'est toi).

J'ai appris à croire à moitié ces phrases, qui servent parfois à lisser le propos pour ne pas vexer ou blesser un touriste lorsqu'on veut le critiquer. Je comprends bien que la situation dans laquelle se trouvent mes interlocuteurs est complexe, au vu de la case dans laquelle je suis, malgré moi, inscrit. Critiquer ou donner son avis sur un

groupe de personnes devant quelqu'un qui en fait partie a souvent pour effet d'édulcorer les propos. Je le sais, et je comprends que, par ce biais, mes informations sont biaisées.

Ce doute que je ressens face aux propos d'Otman, entre sincérité réelle et discours de politesse, me renvoie aux réflexions de Jeanne Favret-Saada sur l'impossibilité d'un accès « pur » à la parole de l'autre. Dans *Les mots, la mort, les sorts*, elle insiste sur le fait que l'ethnographe est toujours impliqué, affecté, pris dans des jeux de position et de pouvoir (1977). Les paroles d'Otman sont lissées, filtrées, mais me semblent traversées par une forme d'authenticité.

Otman pense que les touristes veulent voyager, voir les plus beaux endroits du monde, et que c'est normal de venir au Maroc dans ce cadre-là. Il dit que lui aussi veut voyager en Indonésie, en Australie, au Japon, et qu'il se retrouverait alors dans leur situation.

- « *I want to do what they're doing here, it's my dream to travel and be able to live the same life I live here but around the world so why would I judge them for doing the same?* »

Il m'a dit cette phrase alors que nous étions en voiture, et que nous avions aperçus une camionnette de touristes qui buvaient des bières sur le trottoir, à la vue de tous. J'ai été le premier à émettre un jugement, en insinuant qu'ils pourraient au moins faire ça plus discrètement. Nous avons alors parlé du respect que les touristes devraient avoir pour le lieu d'accueil dans lequel ils se trouvent en général. Cette réaction instinctive face aux touristes est une erreur ethnographique de ma part : plutôt que d'observer leur comportement sans jugement et d'attendre la réaction instinctive d'Otman, j'ai réagi émotionnellement, influençant ainsi l'échange et la manière dont il exprimait son propre regard sur la situation.

Otman se montre critique contre ceux qui construisent sans se soucier de l'esprit du lieu et des habitants. Il répète que le vrai problème, au-delà des décisions prises par l'État, ce sont les *lmoul / lmoul lflouss / lmoul dyal barra* (ceux qui ont / ceux qui ont l'argent / ceux qui viennent d'ailleurs). C'est une expression que Hamid

m'a apprise au début, et qui, lorsque je l'avais employée devant Otman et Marwan, les avait fait rire⁶⁸.

Otman affirme que ce sont les *lmoul* qui, peu à peu, défigurent ce qu'était Taghazout, mais il ajoute qu'ils ne détiennent pas encore tous les leviers. Dans les rues, ce sont toujours les locaux qui tiennent l'espace, qui façonnent l'ambiance, qui donnent au village son souffle quotidien. Cette observation fait écho aux travaux de Falaix sur la gentrification littorale : malgré les pressions économiques et les logiques d'investissement, ce qui reste, ce qui résiste, ce sont les usages ordinaires, les gestes ancrés, les présences familières (2014). Ce qui fait l'ambiance d'une rue à Taghazout, ce n'est pas l'esthétique des constructions récentes, mais la manière dont les habitants interagissent, parlent fort, blaguent, tiennent leur rythme.

Lors de ma rencontre avec le wind-surfeur à Essaouira, je m'étais justement interrogé sur ce qui donne une âme à un lieu. Ce moment partagé avec Otman m'apporte une forme de réponse, qui fait écho à ce que développe Edward Casey : un lieu, ce n'est pas un simple décor, c'est une expérience habitée, sensorielle, affective, toujours enracinée dans des corps et des mémoires (1996).

Comme la grande majorité des Marocains que j'ai rencontré, Otman est croyant, et cela s'entend dans sa manière de s'exprimer. Lorsqu'il dit *hamdullah*, *Allah hafdek*, *inchaallah*⁶⁹, des expressions utilisées plus que quotidiennement,⁷⁰ j'ai l'impression que ce ne sont pas seulement des expressions, mais qu'il insère vraiment une volonté divine dans ses pensées et son quotidien à grande échelle.

⁶⁸ Selon eux, c'est une expression typiquement casawi. Très vite, elle est devenue une *private joke* entre nous, ce qui, à mon grand plaisir, offrait une porte d'entrée légère et amusante pour aborder plus aisément des sujets sérieux liés à mon étude.

⁶⁹ Grâce à dieu, que dieu te protège, si dieu le veut.

⁷⁰ Le darija intègre de nombreuses expressions issues de l'arabe classique, en particulier celles liées à Dieu. Ces formules (comme les trois mentionnées ici) sont utilisées très fréquemment, souvent comme marques de politesse ou de respect dans la conversation quotidienne. Au début de mon apprentissage, j'éprouvais une certaine gêne à les employer, n'étant pas moi-même croyant ni issu de cette tradition religieuse. Mais plusieurs interlocuteurs m'ont rassuré : dans ce contexte, ces expressions ne sont pas perçues comme des marqueurs religieux exclusifs, mais comme des tournures courantes, presque culturelles, qui dépassent leur signification spirituelle stricte.

Paradoxalement, il ne suit pas tout à la lettre : il ne fait pas toutes ses prières, m'a confié avoir déjà essayé le LSD, et a des relations sexuelles avant le mariage. Un soir, je me retrouve malgré moi dans une discussion entre lui et un client espagnol qui était musulman lui aussi. Ils discutaient de la religion, et Otman essayait de faire comprendre à cette personne qu'il ne voyait pas ces actions comme quelque chose de contradictoire. Plus tard, en relisant mes notes, je me suis souvenu avoir retranscrit cette phrase d'Otman :

- « *God gave us a brain to think about what we can do to be better [...] If you think about our grandparents, they have done some things that the religion didn't accept at that time but now it's ok.* »

Je reparlerai de cette entrevue avec Otman le lendemain, et il me dira que malgré le respect qu'il a pour les croyants et pratiquants, cette personne est le genre de musulman qui ne fait rien avancer. Il me confie qu'il pense qu'il est bon d'avoir une vie régie par la religion, que c'est respectable, mais qu'il faut aussi regarder ce qui est en accord avec notre temps.

Il prend pour exemple certains *hadjj*, qui, lorsqu'ils vont prier, s'ils se font toucher par un chien ou par une femme, sont considérés comme impurs et inaptes à effectuer la prière et doivent se laver et se changer. Otman estime que cette pratique est absurde, et que plus personne ne l'applique dans sa génération.

Je comprends qu'il ne rejette pas la tradition, mais ne veut pas non plus être enfermé dedans. Il cherche un équilibre entre sa foi et sa liberté de penser, entre ses racines et ce qu'il découvre à travers les gens de passage dans sa vie (qui se trouvent être, en grande partie, des personnes d'autres cultures et spiritualités).

La pensée d'Otman incarne une forme de négociation quotidienne entre ancrage culturel et aspiration à une modernité qui ne renie pas la tradition, mais cherche à la réinterpréter. Son rapport à la religion illustre bien cette dynamique, sa réinterprétation est comme un socle moral et culturel. Dans le même temps, il prend ses distances avec certaines choses religieuses, qu'il juge inadaptées ou figées. Ce positionnement rappelle ce que propose Arjun Appadurai avec le concept de « modernités plurielles » : l'idée que la modernité ne se décline pas de manière uniforme, occidental-centrée, mais qu'elle peut émerger localement, selon des arrangements spécifiques entre valeurs héritées et nouveaux horizons (2001).

Otman n'oppose jamais foi et liberté. Il cherche, au contraire, à articuler sa spiritualité et sa pensée critique et, lorsqu'il remet en question certaines pratiques, il ne rejette pas l'islam, mais en fait une lecture souple et contextuelle, en phase avec sa génération. On retrouve ici la tension évoquée par Jeanne Favret-Saada, dans un autre registre : celle entre normes collectives et expériences individuelles, entre prescriptions symboliques et agencements concrets du quotidien. Otman ne cherche pas à renverser l'ordre établi, mais à le rendre habitable depuis sa propre expérience, dans un monde traversé par les échanges interculturels, le tourisme et la pluralité des modèles de vie à laquelle il est confronté tous les jours avec son métier (1977).

Ce qui rend sa posture particulièrement intéressante, c'est qu'elle n'est ni radicale ni désengagée, un peu comme Mohammed ou Nouhayla. Cette posture partagée fait tenir ensemble des éléments parfois contradictoires, sans chercher une cohérence parfaite, mais une forme de cohérence vécue, ce qui est le plus important pour lui et pour la vie qu'il veut mener ici au Maroc, mais aussi à l'étranger. Bien que ce soit la base de son métier, sa sociabilité avec des touristes de passage, ses critiques mesurées du religieux et du développement touristique, tout cela coexiste dans un équilibre qui lui va.

Le projet d'hostel qu'il a construit avec ses amis est le fruit de plusieurs années de débrouillardise. Il m'en a narré toute l'aventure de A à Z, détaillant comment ils ont pu acquérir le bâtiment, les difficultés rencontrées lors des travaux, l'arrivée des premiers clients ainsi que les premières péripéties. Marwan, Amine et lui sont fiers de ce qu'ils ont accompli, et à juste titre.

Nous discutons avec son oncle, qui explique comment les touristes ont progressivement fait disparaître le port de pêche de Taghazout. À un moment, Otman intervient pour apporter une nuance.

- « *Without tourism, I won't be here with you and I won't be happy in my life because you (il dit ça en me regardant, il parle donc des touristes) give me the money to live and to build what I wanted to build. It's teaching surf to tourists that gave me the money to build this* »

Il traduit instantanément en darija pour son oncle qui répond en français du tac au tac.

- *«T'aurais pu faire n'importe quoi, on s'en fout, c'est pas les touristes, si t'avais voulu aller travailler à Casa dans les banques tu serais un super riche banquier, si t'étais taxi tu serais m3lam za7ma⁷¹ Hamilton. »*

Il fait de l'humour en disant cela, mais cela me fait comprendre que ce n'est pas « grâce au tourisme », comme le dit Otman, qu'il a réussi à faire un business qui tient la route, mais bien grâce à sa débrouillardise et sa détermination. Grâce à ses qualités intrinsèques, il pourrait, selon son oncle, tirer son épingle du jeu dans n'importe quelle situation. Il a su, comme dans beaucoup de situations, tirer le positif du changement rapide auquel son village a été confronté et a saisi une opportunité, comme il aurait pu en saisir d'autres avec la même détermination dans d'autres contextes.

3.3.5. Housin : vivre en marge des codes du surf, entre exclusion et débrouillardise

On peut voir les traits de débrouillardise d'Otman s'accentuer lorsqu'on les met en contraste avec ceux de jeunes qui n'ont pas encore réussi à tirer leur épingle du jeu comme Milba à Imsouane. À Taghazout, c'est le cas de Housin, jeune homme d'environ 25, 30 ans, originaire d'Agadir, qui enchaîne les petits travaux à Taghazout. Je rencontre Housin au skatepark et lors d'une soirée, nous passons beaucoup de temps ensemble et discutons longuement. Je le revois presque chaque fois que je vais au skatepark ou au feu de camp sur la plage lorsque la nuit est tombée. Il me dit que c'est compliqué de vivre ici quand lorsque l'on est pas originaire du village et que l'on est pas dans le monde du surf.

En effet, au-delà d'être natif de la région, le rapport entretenu avec le monde du surf est un autre groupe d'appartenance important pour s'en sortir et se sentir accepté dans des écosystèmes comme ceux d'Imsouane et de Taghazout. Sur la côte, appartenir au monde du surf est presque une condition d'intégration. Comme le montre

⁷¹ Professionnel comme

le parcours d'Otman, être surfeur, connaître les codes et les gens du coin ouvre des portes : on est reconnu, intégré et on peut lancer un projet plus aisément.

À l'inverse, pour des jeunes comme Housin, venu d'Agadir et sans lien avec cet univers, s'installer et trouver sa place est bien plus difficile. Sans les bons réseaux ou les bons repères culturels, même avec de la motivation, il reste en marge. Le surf agit ainsi comme un filtre social, souvent invisible, mais déterminant. Housin dort dans une tente un peu plus loin sur la plage Panorama. Il fume et boit beaucoup pour passer les soirées avant d'aller dormir. Il me dit que c'est dur de trouver des jobs qui payent bien et m'avoue se faire renvoyer fréquemment.

À l'image de l'entrevue avec Nouhayla, l'histoire de Housin montre bien que la gentrification littorale ne se résume pas à une opposition simple entre touristes et locaux. Comme l'ont souligné Falaix et Arkaraprasertkul, elle peut aussi générer des clivages internes entre ceux qui arrivent à intégrer les codes et les opportunités du développement touristique et ceux qui restent en marge, car ils n'ont pas un certain capital social, culturel ou symbolique (2014 ; 2017). Housin, bien qu'il soit Marocain et assez jeune, n'a ni l'ancrage local ni l'affiliation au monde du surf qui permettent de « monter dans le train ». La débrouille, dans ces contextes, ne suffit pas, encore faut-il avoir les bons codes, les bons réseaux, le bon style de vie. Cette facette de la mondialisation ne distribue pas les cartes de manière égale : elle récompense ceux qui peuvent s'y adapter, mais laisse de côté ceux dont les ressources initiales ne coïncident pas avec les attentes du tourisme. Housin, comme Nouhayla dans une autre position, incarne cette face moins visible de la gentrification, celle des exclus de l'intérieur.

Un jour, il me confie qu'Ahmed, le gérant du snack prisé des jeunes locaux et des touristes, l'a renvoyé simplement parce qu'il était arrivé en retard une fois. Pourtant, en évoquant son nom auprès d'autres habitués du lieu, j'apprends une version bien différente : selon eux, il se présentait souvent en retard, défoncé ou alcoolisé, et la manière dont il effectuait son travail laissait à désirer.

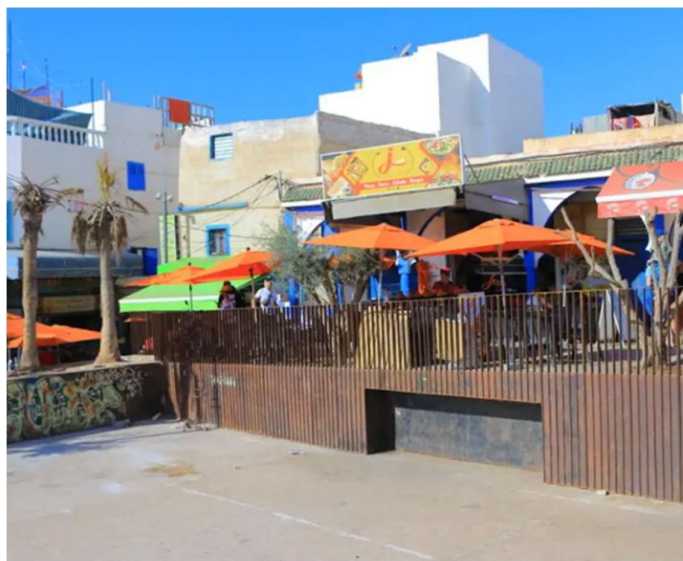


Figure 14: le terrain de foot du square qui donne sur le début de la terrasse de chez Ahmed

Housin ne jouis pas d'une bonne réputation ici et ne côtoie que ceux qu'on me dit d'éviter. Néanmoins, j'apprécie passer du temps avec lui au skatepark et à la plage. Par la suite, il m'invitera à quelques soirées clandestines où j'aurais l'occasion de rencontrer des gens que je n'ai pas l'habitude de voir dans le village. Ce groupe de Marocains est celui que les surfeurs comme Otman, Roméo, les deux Abdu, etc., qualifient de « *7rak* »⁷². En plus d'Housin, je rencontre Speed, Badr, Memed, tous toujours présents aux soirées underground. Ces jeunes-là, je n'ai pas l'opportunité de les interviewer, mais les paragraphes suivants reprennent une retranscription de ce que je note après avoir passé trois jours à fêter le nouvel an dans les montagnes avec eux.

Bien que cela soit le cadet de leurs soucis durant cette période de fête, la plupart des jeunes que je rencontre lors de cette excursion partagent une certaine lassitude face à la difficulté de trouver un travail stable dans la région. Beaucoup ont essayé, mais les postes sont rares, précaires, et souvent réservés à ceux qui sont déjà bien intégrés ou issus du milieu du surf.

Ils me disent que les habitants de Taghazout, les surfeurs, etc., ne les apprécient pas forcément, qu'ils se sentent souvent mis à l'écart, mais que cela ne les atteint plus

⁷² Perdu

vraiment. Leur quotidien suit un autre rythme, plus libre, parfois un peu en marge, marqué par une forme de débrouille tranquille.

Ils ne parlent pas vraiment des projets touristiques ou de politique locale. Ce ne sont pas des sujets qui les préoccupent directement. Leur attention est ailleurs : dans la musique, les moments passés ensemble, les soirées sur la plage ou en montagne, les allers-retours entre villages. Leur univers mêle des références amazighes, arabes, marocaines, de milieux plus ruraux, des éléments de culture urbaine et une volonté de vivre au jour le jour, sans trop se projeter. Une manière d'exister en dehors des structures classiques, même si cela comporte son lot de difficultés.

Ce groupe incarne parfaitement ce que les institutions désignent sous l'acronyme NEET : ni emploi, ni formation, ni études. Le paradoxe, c'est qu'eux-mêmes n'ont jamais entendu parler des programmes que l'État marocain prétend mettre en place pour les insérer. Alors que les rapports du Ministère parlent de stratégies ciblées pour mobiliser cette jeunesse, sur le terrain, certains de ces jeunes ne sont même pas au courant et ressentent, plus que jamais, un abandon et un rejet.. Leur marginalité, en plus d'être sociale (presque « rejeté » par les surfeurs) et économique est aussi symbolique.

3.3.6. Roméo : entre passion et désillusion, quête d'un nouvel équilibre.

Être *7rak*, je comprends que c'est être un peu égaré, et comme partout, il existe plusieurs manières d'être perdu. Housin, Speed, Badr et Memed le sont à un niveau plus palpable et plus facilement jugeable lorsqu'on ne comprend pas ou ne cautionne pas leur mode de vie. Bien que personne ne l'a jamais qualifié comme tel, une personne qui se révélera être *7rak* un certain temps après que je l'ai rencontrée, c'est Roméo.

Roméo est le plus fou, le plus extraverti, le plus aimé des filles et le plus connu des jeunes de Taghazout. C'est le petit clown, surfeur, beau gosse qui aime bien intégrer et taquiner tout le monde. Il est rempli d'énergie à chaque instant de la journée et, lorsque que je le croise, il est sans arrêt accompagné de nouvelles personnes, de nouveaux touristes, sur la moto d'un inconnu ou dans un endroit où jamais je n'aurais

pensé le croiser. Il est partout et se fait toujours remarquer, c'est généralement lui qui mets la musique au skatepark et c'est également lui qui prend toute l'attention lors des feux sur la plage. Il est également professeur de surf, danseur et joue de la guitare.

Un jour, nous sommes chez Ahmed et je le vois passer au loin. Quelqu'un l'appelle, il nous regarde, ne sourit pas, fait non de la tête et repart. Je suis intrigué car il est toujours présente pour ce genre de moment. Le fait qu'il ne sourit pas et qu'il ne vienne pas me questionne. J'ai la chance de le croiser en rentrant dormir quelques heures plus tard, il est assis sur des escaliers devant une maison et discute avec une fille. Je les salue et discute avec eux un instant puis, quelques minutes plus tard, la fille s'en va et nous nous retrouvons à parler tous les deux. Une discussion très profonde et révélatrice émerge. En rentrant, j'arrive à presque tout retranscrire le soir même dans mon carnet de terrain.

Roméo m'explique qu'il se sent mal en ce moment, qu'il se sent perdu. Il ne sait plus trop ce qu'il fait ici. Il est arrivé à Taghazout lorsqu'il avait 16 ans, il en a maintenant 21. Il habitait dans la périphérie d'Agadir et a décidé de partir de sa maison familiale pour aller voir ce qu'il y avait ailleurs, ne voulant pas être réduit à traîner dans son quartier comme ses amis et voisins le faisaient. Il est donc arrivé ici et m'explique s'être directement trouvé. Il est tombé amoureux de l'endroit, des gens, il a commencé le surf et du jour au lendemain, il en est devenu accro, alors, il a continué tous les jours jusqu'à avoir un niveau correct.

Il me raconte qu'au début il dormait dans une tente sur la plage, comme Housin, mais que rapidement il s'est fait des amis qui l'ont hébergé. Il me parle d'Otman comme une des personnes qui l'a aidé à se débrouiller, qui lui a permis de rencontrer des gens qui, par la suite, lui ont offert un logement. Il ne me le dit pas directement, mais je peux aisément le voir : avec le temps, il est devenu une célébrité locale. Ici, tout le monde l'apprécie, il fait rire et est tout le temps jovial.

Depuis 5 ans, il n'est retourné qu'une petite dizaine de fois chez ses parents et ces moments ne lui laissent pas un bon souvenir. Il ne veut pas m'expliquer la raison de cette amertume, mais lorsque je lui demande « *they don't like that you're living here ?* », il pince les lèvres et fait non de la tête d'un air fataliste. Il insiste en disant

que cette dernière année, il a vraiment fait n'importe quoi, qu'il sent qu'il ne se reconnaît plus. Il ajoute :

- « *i feel like i'm losing my religion here* ».

Il explique qu'il a couché avec des femmes, bu de l'alcool et beaucoup menti. Il craint que Dieu n'accepte pas ses actes. Nous discutons et j'essaie de le rassurer en lui disant que ces choses-là sont pardonnables et que s'il veut se racheter auprès de Dieu, c'est toujours faisable⁷³.

Ensuite, il m'annonce presque solennellement qu'il veut partir d'ici avant le ramadan du mois de mars. Il m'informe qu'avec son ami Ya3ya3, ils pensent la même chose et qu'avant cette période importante, ils veulent se ressourcer et renouer le lien avec leur famille. Roméo m'explique que Ya3ya3 a été viré de l'école et de sa famille et est venu ici un jour en vacances. Il est resté là 3 ans, à faire la même chose que Roméo.

Je comprends à travers cet échange (et avec l'acquisition d'une nouvelle lunette de lecture pour lire l'activité et le passé de ces jeunes), que Taghazout est un point de chute pour beaucoup de jeunes de la région qui légèrement perdus, qui ne trouvent pas de ligne directrice de vie dans leur écosystème social de base. Cet endroit peut sembler être le paradis quand tu as 20 ans ; il y a toujours de nouvelles personnes, toujours quelque chose à faire, la fête, le surf, rencontrer des filles, etc.

Les jeunes considérés comme *7rak* peuvent en fait être de tout horizon et avoir toutes sortes de passé, mais cette ville est parfaitement agencée pour donner un second souffle à une vie un peu perdue hors de la tradition et de la religion. C'est le côté positif de cet endroit, mais il possède également un côté négatif : le contrecoup que ressentait à ce moment-là Roméo. Lors de cette discussion voici comme il décrit Taghazout :

- « *its the vice city like GTA, I need to go away from here to be peace again* »

⁷³ Je ne partage pas sa spiritualité, mais j'ai jugé juste, sur le plan humain, de lui parler avec la conviction que mes paroles étaient vraies.

En effet, Nouhayala m'avait expliqué que, contrairement à d'autres villages, cet endroit permet aux Marocains d'être moins jugés par la génération précédente. Ils y croisent des personnes ayant un mode de vie différent du leur, qui ne s'aligne pas toujours avec deux éléments profondément ancrés dans la société marocaine : d'une part la religion, et d'autre part les habitudes quotidiennes influencées par la culture et la tradition religieuse.

Roméo me fait part de son envie de partir d'ici, je le comprends et je m'attends à ne plus le revoir de sitôt. Nous nous disons donc au revoir comme si nous n'allions pas nous revoir, je lui souhaite le meilleur et de trouver la paix qu'il recherche. À ma grande surprise, je le croise 5 jours plus tard chez Ahmed. En me voyant, il sourit, un peu gêné. Je décide de ne pas aborder le sujet de peur de le mettre mal à l'aise devant d'autres personnes assises en sa compagnie. Plus tard, nous en reparlerons et il nuancera ses propos tenus lors de notre dernière discussion. Il m'explique que sa vie est ici, à Taghazout, que 5 jours lui ont fait du bien mais qu'il s'est vite ennuyé et qu'il n'avait rien à faire dans la maison de ses parents.

J'avais déjà entrevu ce phénomène dans les propos du taximan : ceux qu'on pense « d'ici » viennent en réalité probablement d'ailleurs. Ce sont souvent des jeunes venus d'Agadir, ou de villages environnants, qui, en s'installant à Taghazout, s'approprient peu à peu ses codes, ses rythmes et ses réseaux. Comme expliqué en amont avec le cas d'Imouane, Augustin Landry montre dans ses travaux sur les transformations balnéaires que l'appartenance locale ne se joue pas tant sur le lieu de naissance que sur la capacité à incarner le lieu, à « faire corps » avec ses usages (2006).

Roméo, par son charisme, son aisance avec les touristes, sa pratique du surf et sa sociabilité festive, est facilement perçu comme quelqu'un qui est né au village, alors qu'il y est arrivé adolescent. Cela souligne la fluidité des appartenances dans ces espaces en transition, où l'image de la « jeunesse locale » peut cacher des trajectoires différentes.

Mais derrière cette intégration apparente, les failles demeurent. Ce « vice city » dont il veut s'échapper renvoie à un autre enjeu : celui de la mondialisation rapide, (brutale, dans ce cas) de ces lieux. Comme le décrit Arjun Appadurai, dans des contextes de transformations accélérées, ceux qui ne disposent pas de repères solides ou de ressources pour encadrer leur trajectoire peuvent se sentir débordés, désorientés (1996). À Taghazout, la rencontre entre les cultures globales du surf, du tourisme, de la liberté avec les normes locales religieuses, familiales et sociales peut produire des tensions fortes, que certains jeunes peuvent vivre de manière compliquée.

3.3.7. Farid : débrouillardise et résilience en l'absence de capital

Comme énoncé dans le chapitre 3.2.3, j'ai passé quelques semaines en compagnie de Farid dans l'hostel en construction de Momo. À travers ces moments à ses côtés, j'ai appris énormément sur la vie au Maroc, mais aussi sur sa manière de composer avec ses propres cartes dans un monde dans lequel il faut s'adapter rapidement. Farid a 26 ans, comme Momo, Jamie (une autre personne qui vit à l'hostel) et moi. Il est extrêmement dispersé et un peu tête en l'air, mais ressort un gros avantage de ce trait de personnalité : il saute sur chaque opportunité qui se présente. Il a mille idées à la minute ; que ce soit pour s'amuser ou pour travailler, c'est un vrai fonceur. Il est déterminé à faire ce qu'il a en tête. Je m'apercevrai plus tard qu'il ne lui manque malheureusement que la structure et les moyens pour mener à bien ses projets, qu'il voit pourtant très grands.

Entre le premier jour où je l'ai rencontré et celui où j'ai dû partir, je l'ai vu faire mille activités différentes : travailler à l'hostel, à son surf shop ou donner cours à des clients, mais aussi vendre des habits sur le marché d'Anza, des jus de fruits avec son cousin à Taghazout, proposer un taxi improvisé à des touristes pour une soirée dans les terres, faire guide pour les dunes de Timlalin ou pour la Paradise Valley⁷⁴ et même vendre un peu de haschich.

⁷⁴ Les dunes de Timlalin sont un site naturel situé au nord d'Agadir, où les grandes dunes de Tagoba rencontrent l'océan Atlantique, offrant un paysage spectaculaire. Paradise Valley, quant à elle, est une oasis nichée dans les montagnes du Haut Atlas, réputée pour ses piscines naturelles et ses paysages verdoyants, attirant les visiteurs en quête de détente et de baignade

Un mercredi, je le croisé par hasard au marché en train de vendre une cinquantaine d'habits étalés sur une table. Je le questionne donc sur sa présence à cet endroit : il avait acheté ces vêtements le matin même au *souk Lakhmiss* à Agadir. Dans ce souk les prix sont bien plus abordables, car c'est un souk situé dans une partie reculée d'Agadir où les touristes se font rares. Il était revenu à Anza dans l'idée de doubler son bénéfice. Il me dit qu'avec cet argent, il voulait ouvrir une friperie vintage à Taghazout. C'est un business qui fonctionne bien en ce moment au vu du nombre de touristes qui achètent chez *Mr Vintash*, une fripe en plein air ouverte tous les soirs qui jouxte le skatepark. Nous sommes encore actuellement en contact avec Farid, mais ce projet n'a malheureusement lui non plus pas l'air d'avoir vu le jour.

Je pourrais ajouter deux ou trois autres idées de business qu'il m'a racontées et qui, contrairement à son surf shop ou à l'hostel de Momo, semblent rester au stade d'idée. Mais malgré ces « échecs », je suis impressionné par son énergie, son envie de faire. J'ai essayé d'avoir une vraie discussion longue avec lui sur ce sujet pour garder une trace fidèle de sa vision, mais il est presque impossible de garder Farid concentré plus de dix minutes d'affilées.

Mais, un soir, nous sommes tous les trois sur le rooftop avec Jamie, et au fil de la discussion, Farid se met à raconter son parcours. Il a quitté sa famille très jeune et n'a plus de contact avec ses parents. Ils étaient pauvres, avec beaucoup d'enfants, et selon ses mots, ils n'ont jamais vraiment fait attention à lui. Il nous avoue que c'est également pour cela qu'il galère à réaliser ses rêves : sans soutien, sans formation (il quitte l'école vers 12 ans), il est compliqué pour lui de construire quelque chose. Il se compare à Momo, qui a hérité de la maison qui va devenir son hostel, et nous explique qu'au-delà du caractère, c'est aussi une question de chance, de point de départ.

Il poursuit en se comparant à Jamie et à moi. Il nous dit qu'avec la somme d'argent que nous avons dépensé pour venir ici (les vols, les logements, les restaurants), il aurait été facile pour lui de lancer un vrai projet, un business pérenne. Une somme qui, pour nous, passe comme un budget voyage banal, pourrait chez lui changer sa vie selon ses dires.

Farid fait partie de ce que le gouvernement considère comme les NEET. A l'instar de Housin et de sa bande, il n'a jamais entendu parler d'une aide possible amenée par l'état.

En fait, comme partout, réaliser ses projets n'est pas qu'une question de volonté ou d'idées. C'est aussi et surtout une question de contexte et de chance. Farid, contrairement à Momo ou Otman, n'a pas eu la chance de bénéficier d'un environnement stable ou d'un capital de départ qui lui aurait permis d'avoir une structure de base avec laquelle commencer. Malgré ses efforts, il n'a pas encore pu entrer dans la catégorie des jeunes qui ont su tirer profit de la gentrification du surf ou du développement touristique. Malgré sa détermination, l'absence de soutien le contraint à une sorte de débrouille permanente, une énergie du quotidien qui se renouvelle sans cesse. Il en parle parfois avec amertume, parce que dans son cas, l'injustice, ce n'est même pas de ne pas réussir, c'est de ne pas pouvoir rêver dans les mêmes conditions.

Et pourtant, personne ici ne le considère comme un *7rak*, ni comme quelqu'un qui tourne mal au contraire de Housin avec qui il partage un point de départ similaire au niveau de la structure et du capital. Momo, au contraire, parle de lui comme d'une très bonne personne, d'un vrai soutien, toujours présent, toujours volontaire, et qui apporte énormément à son projet et à sa vie sans rien attendre en retour. Il me dit que peu importe ce qui se passe, Farid fera quelque chose de bien ici.

4. Analyses et discussions

Ce chapitre propose, une analyse transversale des principaux éléments ressortis de mon terrain, en m'appuyant sur les paroles et les logiques observées tout au long de mon immersion. Il ne s'agit pas ici de tirer des conclusions définitives, mais plutôt de dégager les grands axes de réflexion visibles à partir des dynamiques que j'ai pu étudier. Chaque partie met en lumière soit une tension, une posture ou un processus particulier qui permet de mieux comprendre la manière dont les jeunes habitent, composent ou contestent la transformation de leur territoire soit une analyse de la manière dont je me suis mû sur ce terrain en temps que chercheur.

4.1. Entre racine et horizons : ambivalence structurante face au changement touristique

Plus les jours passaient sur le terrain, plus une impression se confirmait : chez beaucoup de jeunes rencontrés, une forme de tiraillement se faisait sentir. Comme une tension sous-jacente, jamais tout à fait nommée mais présente à chaque conversation. Cette tension, au départ, je l'interprétais comme une contradiction entre discours critiques et adhésion à la dynamique touristique, mais rapidement, j'ai compris que ce n'en était pas une. C'était autre chose, un entre-deux, une sorte de position instable mais assumée, que je qualifierais aujourd'hui d'ambivalence. Et cette ambivalence, elle n'est pas un défaut de cohérence : elle est un mode d'ajustement, de structuration, une façon d'habiter un monde qui bouge trop vite.

La discussion avec Abd Sammad qui ouvre ce mémoire a été un moment charnière dans ma compréhension de cette posture ambivalente. Il m'explique, presque avec tristesse, qu'il en veut à ce que devient son village. Que le tourisme, les écoles de surf, les promoteurs ont tout changé. Que ce n'est plus chez lui. Puis, dans la même conversation, il me raconte que c'est justement sur cette plage devenue touristique qu'il a rencontré sa copine allemande et que son travail, c'est d'enseigner le surf à des étrangers. Il rit de lui-même quand je lui fais remarquer ce paradoxe. Mais il ne le nie pas, au contraire, il l'assume : « *No, no, you're right.* » Il me serre la main. Et puis, comme pour résumer toute cette complexité en une phrase, il ajoute : « *The world changes everywhere. If you don't adapt and make the best out of it, you're the loser.* »

Ce moment-là m'a marqué. Parce qu'il m'a fait comprendre que cette ambivalence n'est pas un problème à résoudre, mais qu'elle est bien ce dans quoi les jeunes vivent. Une zone grise où se croisent la nostalgie de quelque chose de perdu et l'envie de réussir dans le monde tel qu'il est. C'est plus tard, en découvrant les travaux d'Homi Bhabha sur les sociétés postcoloniales que je suis tombé sur cette idée d'« espace interstitiel », de « troisième zone » où les identités ne se définissent ni par le rejet total de l'autre ni par sa complète assimilation (1994). C'est exactement ce que je percevais sur le terrain : ces jeunes ne sont pas dans le refus, mais ne sont pas non plus dans l'adhésion totale, ils tentent de composer, et c'est dans cette composition que naît leur rapport au changement.

Comme Otman, Mehdi à Imsouane, incarne aussi très bien ce genre de position. Quand je lui parle des destructions, de la transformation du village, il ne les nie pas. Mais sa réponse est juste un constat simple : « *C'est bon pour le business.* » Il sait ce qu'il a perdu, mais il voit aussi et surtout ce qu'il a gagné. Son business, sa reconnaissance, une certaine forme de pouvoir local. L'ambivalence est là aussi : dans cette capacité à faire avec, sans forcément tout approuver. Ce sont des logiques d'adaptation : il faut bien vivre, il faut bien "s'en sortir". Et cette injonction à l'adaptation, elle est omniprésente, je l'ai entendue sous plusieurs formes, dans plusieurs bouches.

L'ambivalence que j'ai observée sur le terrain trouve un écho profond dans les travaux d'Arjun Appadurai et de Jess Ponting mentionnés plus tôt. Appadurai, à travers sa notion d'ethnoscape, montre comment les individus naviguent dans des flux d'images et d'opportunités, et les jeunes sur la côte marocaine vivent précisément dans ces flux : ils sont exposés à des récits globalisés de réussite, de liberté, de surf comme ascension sociale, mais tout en restant ancrés dans une réalité locale marquée par une sorte de précarité et de dépossession (1996). Jess Ponting, dans son étude en Indonésie, souligne que le surf tourisme dans les pays du Sud crée une dépendance économique souvent instable, où les habitants deviennent à la fois bénéficiaires et otages d'un système mondialisé. L'ambivalence est donc la forme concrète (et quotidienne) de cette tension entre ouverture et enfermement (Ponting, 2008).

Ce que je retiens, au fond, c'est que cette ambivalence n'est ni confortable, ni cynique, elle relève d'une nécessité : c'est en fait une condition structurelle de vie ! Quand tout change trop vite (les spots de surf, les prix, les repères) il faut trouver une façon de rester « in » et cette façon-là, pour beaucoup, passe par un discours bougeant, par des pratiques hybrides, par une capacité à jongler entre plusieurs mondes.

4.2. Débrouillardise et intelligence sociale : une posture pragmatique au cœur de la jeunesse

Il y a une forme d'attitude, une posture commune chez une grande partie des jeunes qui ont « réussi » l'adaptation mentionnée tout au long de cette ethnographie. Elle ne relève ni de la revendication politique ni d'un refus frontal du changement, mais plutôt d'une sorte de débrouille stratégique dans un environnement mouvant. C'est une forme de pragmatisme, de débrouillardise active, qui traverse les gestes, mais aussi et surtout les discours. Cette posture, je l'ai perçue dès le début chez beaucoup d'entre eux.

Ça ne relève pas d'injonctions extérieures, mais plutôt d'une qualité que l'on peut penser intrinsèque, mais qui relève plutôt d'un trait de caractère développé grâce au contexte exigeant dans lequel ces jeunes évoluent et qui peut malheureusement agir comme une sélection naturelle. Cette dichotomie qui ressort dans la phrase « *If you don't adapt and make the best out of it, you're the loser.* » les pousse à adopter cette posture, ce pragmatisme devenu une compétence (dont ils sont fiers) et une ressource presque vitale.

Cette agilité est très clairement visible dans les trajectoires de certains jeunes comme Milba, qui, bien qu'il n'ait pas « réussi » comme d'autres, passe d'instructeur de skate à serveur, puis à réceptionniste pour ne citer que ça. Ce n'est pas de l'opportunisme, c'est une forme de navigation au quotidien. Ce type de rapport au changement renvoie à ce que certains chercheurs nomment la “résilience”, mais ici, je trouve le mot mal choisi. Ce que j'ai vu, c'est plutôt une sorte de ruse sociale, de composition avec des contraintes mouvantes. Des jeunes qui n'attendent pas que les institutions leur donnent quoi que ce soit, qui ne croient pas forcément en l'aide de l'État⁷⁵, mais qui bricolent avec ce qui est là. C'est ce que décrivait déjà Asef Bayat en 2010 à propos des jeunes du Moyen-Orient : une “politique de la vie quotidienne”, qui ne passe pas spécialement par la protestation, mais par une prise d'initiative silencieuse, personnelle, basée sur leurs propres qualités de débrouille.

⁷⁵ Aucun de ces jeunes n'a connaissance du programme visant l'insertion des NEET et autres jeunes en difficulté, pourtant présenté dans *Les Cahiers du Matin* comme l'un des piliers du projet de développement du Maroc à l'horizon 2030

Cette manière de s'emparer du changement ne relève pas d'un choix pleinement libre ; elle est contrainte par l'environnement dans lequel ils vivent. Elle montre que les jeunes du littoral marocain ne sont pas simplement des sujets passifs de la mondialisation touristique, ils la digèrent, la réinterprètent, s'en emparent pour en tirer le meilleur. En plus de ça, comme énoncé dans l'axe d'analyse précédent, ils y inscrivent leurs codes, leurs logiques, leurs manières de faire.

Ce n'est pas une émancipation totale, mais c'est une façon d'exister, de s'appropriier le changement en gardant une forme de pouvoir, quelques fois dans les marges, comme décrivait Anna Tsing dans son étude *Le champignon de la fin du monde*. Elle montre comment, même dans les interstices du capitalisme, des formes de vie « bricolées » émergent. C'est exactement le cas de Farid qui bricole et compose sans arrêt dans un monde que l'essor du tourisme rend de plus en plus capitaliste. (2015)

4.3. Le localisme : entre réappropriation territoriale et cohabitation contenue

Avant même d’arriver sur le terrain, j’avais en tête une image précise de ce que j’allais observer dans l’eau, c’est-à-dire un localisme fort et conflictuel. Le développement rapide du surf-tourisme, l’accumulation de surf camps, de structures hôtelières et l’afflux massif de visiteurs étrangers me laissaient imaginer un espace saturé, tendu, où les locaux défendraient activement leur accès aux vagues. D’autant plus que, selon ma propre expérience⁷⁶ ces tensions étaient souvent explicites, exprimées sans filtre, parfois brutales. Et pourtant j’ai été surpris par le peu d’attitudes véhémentes auquel j’ai été confronté ou témoin. Bien sûr, il reste quand même présent, en particulier autour des spots plus avancés. Mais sur les spots touristiques et accessibles à tous (la baie à Imsouane en est le meilleur exemple), j’ai observé que malgré la dangerosité liée à la surpopulation, il y régnait une forme de bienveillance et de cohabitation.

Mais en réalité, ce localisme ne disparaît pas, il s’inscrit ailleurs. Il prend une autre forme, visible dans l’omniprésence de la culture amazighe et des symboles liés au Maroc, et ce sont ces formes-là que j’identifie comme une tentative de re-territorialisation. Dans un espace en mutation rapide, où l’économie touristique tend à neutraliser les lieux (c’est-à-dire à les transformer en décors), le localisme agit ici comme une réinscription, une réappropriation. Il vient dire que ce n’est pas qu’un paysage, mais bien un espace vécu, habité et chargé d’histoires. C’est une forme de mémoire spatiale qu’ils protègent par la présence et par l’occupation. C’est en cela que cette analyse rejoint ce que Jess Ponting a pu décrire comme une réponse silencieuse à la dépossession symbolique : un refus diffus de devenir étranger chez soi (2008).

Mais ce localisme n’est pas homogène. Il n’agit pas sur une ligne simple entre “locaux” et “étrangers” ; en fait, il dessine aussi des écarts à l’intérieur même de la

⁷⁶ J’ai surfé quelques fois au Portugal et, bien que l’afflux de surfeurs (débutants surtout) y soit moins marqué qu’au Maroc, le localisme y est bien plus brutal et omniprésent.

jeunesse locale. Car être “local”, ici, ne suffit pas toujours ; il faut aussi et surtout avoir les codes. Ceux qui parlent anglais, qui travaillent dans les surfs camp, qui maîtrisent les références culturelles, sont souvent en meilleure position. Le localisme devient alors aussi un capital, comme le montre amplement le discours de Nouhayla, de Speed ou de Housin. Ce décalage produit des tensions implicites. Certains jeunes, même natifs du village, peuvent se sentir en marge, s’ils ne parviennent pas à inscrire leur présence, et, dans l’autre sens, des jeunes étrangers à ces villages peuvent être considérés comme locaux (voire devenir une figure emblématique comme Roméo) s’ils maîtrisent totalement ces codes. Le localisme, dans ce cas-ci, agit plus comme une hiérarchie implicite que comme une défense de territoire.

Malgré cette ambivalence, ce qui m’a frappé, c’est la charge affective qui persiste dans cette manière d’habiter les lieux. Quand Mohammed de *Green Wave* me raconte qu’il surfait ici « *quand on avait encore la vue sur la mer et qu’ils y avaient pas tous ces nouveaux hotels* », il ne cherche pas seulement à affirmer son antériorité, il exprime une relation au lieu, une affection, une nostalgie pour quelque chose qu’il est en train de perdre dans un monde qui change vite.

4.4. Imaginaire du surf : moteur symbolique et levier de transformation territoriale

Sur le terrain, j'ai souvent eu l'impression que le surf ne se résumait pas à un sport, ni même à un loisir, il était beaucoup plus que ça : un imaginaire globalisé qui circule avec les touristes, avec les films, les vidéos Instagram et la décoration dans les hostels. Ce que je voyais, ce n'était pas simplement des gens qui surfent, mais bien des gens qui mettent en scène une certaine idée du surf et cela oriente toute l'évolution du site, les constructions, les comportements. Il suffit de s'asseoir quelques heures à Taghazout ou à la baie d'Imsouane pour voir à quel point les corps, les tenues, les musiques participent à cette mise en scène. Et les jeunes locaux, eux aussi, y participent évidemment. Comme l'a bien montré Stranger mentionné plus tôt, le surf produit une culture à part entière, une « *global subculture* » dont les symboles, les postures et les valeurs circulent à l'échelle planétaire. (2011)

Ce qu'a souligné Laderman, c'est que le surf fonctionne aussi comme une économie morale, une façon de hiérarchiser les manières de vivre (2014). Et dans les villages où je me suis rendu, cette économie morale se lie avec l'économie réelle. En effet, le surf donne accès à des emplois, à des clientèles, à des réseaux, à de la mobilité sociale et engendre de la transformation spatiale.

En arborant un autre angle d'analyse, il est impossible d'ignorer l'énergie que cet imaginaire produit. Le surf, bien qu'on puisse l'étudier pour l'impact qu'il a, le changement qu'il est en train de subir de l'intérieur, reste pour la plupart une passion et un mode de vie porteur d'un élan. Il ouvre des brèches dans un quotidien qui peut être quelques fois saturé par la précarité, l'inertie ou les frontières sociales. Il crée des occasions de rencontres et d'échanges, il brise des barrières et connecte des individus d'horizons disparates, tous réunis derrière l'envie de prendre la plus belle vague.

4.5. Langue : position et frontières symboliques

L'usage des langues sur le terrain ne relève pas simplement de la communication ; il trace des frontières, hiérarchise, peut inclure ou bien mettre à distance. Très rapidement, j'ai compris que parler darija, même maladroitement, me permettait de franchir un seuil. Pas toujours un seuil d'intégration, mais au moins un seuil de considération, de proximité, et surtout de preuve d'intérêt.

En revanche, le français est une arme à double tranchant. Il permet de pouvoir communiquer avec plus de gens, car nombreux sont les Marocains qui parlent un français parfait, mais qui ne maîtrisent pas bien l'anglais. À l'inverse, on colle directement une étiquette de nationalité française au-dessus de la tête à celui qui parle français, ce qui n'est, selon mon expérience, pas toujours bien vu.

L'anglais, lui, était à la fois la langue de l'opportunité et celle du marché, un marqueur d'insertion dans l'économie touristique et dans le global. Ceux qui le parlaient avec aisance se plaçaient mieux dans le social. Les jeunes qui maîtrisaient plusieurs langues (allemand, espagnol, néerlandais et même mandarin⁷⁷) jouaient entre les lignes. Et chaque utilisation, chaque passage d'une langue à l'autre, devenait un geste porteur de sens, d'ouverture ou de frontière, de marquer ses appartenances ou de mettre des distances.

Tout ceci rejoint ce que décrivent Turner et Bélanger dans leur étude épistémologique sur le langage : l'ethnographe n'est jamais neutre dans la langue qu'il parle. Chaque mot est un code qui active une série de perceptions sur sa place dans le champ social. La langue devient alors un espace de positionnement, une manière d'être situé (2020). C'est quelque chose que j'ai fort ressenti sur le terrain et qui a été très intéressant à vivre et à analyser.

⁷⁷ À seulement 21 ans, Romyo maîtrise déjà le Darija, l'Amazigh, l'Arabe, l'Anglais, l'Espagnol, l'Italien, le Néerlandais et le Mandarin. Milba, quant à lui, possède des bases solides dans une multitude de langues, témoignant d'une aisance naturelle pour l'apprentissage linguistique.

4.6. Réflexivité, affects et implication : constat épistémologique

Écrire cette ethnographie sans parler de ma propre place sur le terrain aurait été impossible, car très vite, j'ai senti que ma présence modifiait les situations. Elle les éclairait parfois mais elle les influençait surtout. D'un côté, mon statut de surfeur touriste occidental me plaçait dans un extrême, dans une position liée aux premiers acteurs de la gentrification, du tourisme de masse et du néocolonialisme. De l'autre, assumer ma place de chercheur et montrer ma curiosité pour la culture, mon intérêt pour ce que ces gens vivaient au quotidien, m'éloignait un peu de cette place dans laquelle j'étais inconfortable. Plusieurs fois, j'ai eu des actions et des paroles qui traduisaient (maladroitement pour certaines d'entre elles) mon envie de sortir de cette case de *gaori*.

Cette position ambiguë, que Turner et Bélanger qualifieraient de « *half-insider* », m'a permis d'accéder à certaines scènes, à certaines paroles que d'autres n'auraient peut-être pas pu capter (2020). Mais elle m'a aussi exposé à beaucoup de choses, notamment des attentes implicites, des projections et des affects. Comme le dit Jeanne Favret-Saada dans « *Les mots, la mort, les sorts* », on ne fait pas de terrain à distance. On est pris dedans, affecté, traversé. Et il faut lire ces affects, les prendre au sérieux, non pas pour les neutraliser, bien au contraire, mais pour les interroger.

Interroger des dynamiques destructrices chez des gens qui les vivent de plein fouet alors que je participe malgré moi à ces dynamiques a relevé d'un questionnement constant, d'une prise de position peut-être parfois trop radicale et d'une idée pré-faite qui opposait « pauvres locaux » à « méchants touristes occidentaux »⁷⁸. Ces idées et positions se sont peu à peu diluées à travers les discours, les rencontres et les énergies rencontrées sur place qui m'ont fortement affectée.

⁷⁸ Au début de mon expérience, j'étais particulièrement critique envers les touristes et je refusais même de surfer, craignant de m'associer à une catégorie de personnes unanimement décriée à Imsouane en raison des destructions et impacts négatifs perçus par les locaux. Cette position initiale s'est aussi nourrie de reportages portant sur d'autres villes de surf, où il est clairement démontré que la population locale manifestait un rejet marqué envers la présence touristique.

Dans ce sens (et dans d'autres sensiblement plus intimes) ce terrain retrace aussi un parcours personnel sur ma place dans le monde, sur les responsabilités que je peux avoir dans les dynamiques qui m'entourent.

J'ai parfois été embarqué dans des conversations où l'on me disait ce que je voulais entendre ou du moins ce que l'on croyait que je voulais entendre et à l'inverse, j'ai sûrement dû être confronté à des interlocuteurs qui lissaient leur propos afin de ne pas froisser la personne qu'ils croyaient que j'étais. Comme le décrit George Marcus dans son appel à une « ethnographie multi-située », le terrain n'est jamais unifié, il est un espace fragmenté, de négociation constante. Et dans cette négociation, le chercheur doit composer avec sa propre image, celle qu'il projette, mais aussi celle que les autres lui renvoient, souvent malgré lui. (1995)

Je me suis aussi souvent interrogé sur mon propre désir de compréhension. Était-ce un désir de saisir l'autre, ou de me rassurer moi-même sur la place que j'occupe dans ces conséquences de la mondialisation ? Edward Said, dans *Orientalism* a montré à quel point les dispositifs de savoir pouvaient reproduire des formes de domination même quand ils se veulent bienveillants (1978). Étudier « les jeunes Marocains face au tourisme » pouvait facilement devenir une manière de les figer, de les positionner comme victimes et pourtant, ce que j'ai cherché à faire, c'est totalement l'inverse, j'ai voulu montrer que ces jeunes bougent, bricolent, composent.

Cette réflexivité n'est pas une posture confortable, car elle oblige à douter, à accepter que tout ce qui est écrit est conditionné par cette position. Mais c'est peut-être justement dans cet inconfort que s'est jouée une part essentielle de cette enquête. En assumant que, pour de multiples raisons, je ne suis pas un observateur extérieur, j'ai pu commencer à lire autrement ce qui se passait.

5. Conclusion et perspectives

En arrivant au terme de cette enquête, il faut accepter que toute conclusion, si bien qu'elle ait été présentée comme telle, soit provisoire. Cette ethnographie, nourrie par des rencontres, des récits, des regards croisés sur un terrain en mutation, ne clôt rien, elle ouvre. Elle offre d'abord une compréhension un peu plus fine des dynamiques sociales, économiques et culturelles à l'œuvre sur la côte nord de la région du Souss-Massa, et ensuite, elle offre une lecture de la manière dont les jeunes Marocains les traversent, y participent, les contournent ou les subissent.

La majeure partie de mon temps sur le terrain, j'ai cherché à saisir comment une jeunesse qui vit dans un territoire en transformation réagit à l'essor d'un tourisme mondialisé, à la mutation du surf qui est central à cet endroit et à la gentrification littorale qui découle de ça. Le cœur de l'analyse repose sur la tension qui surgit entre opportunité et dépossession, entre fierté d'appartenir à un lieu valorisé et sentiment de perdre quelque chose de plus profond, de plus ancien.

Dans les chapitres précédents, j'ai mis en lumière la diversité des trajectoires et des postures. Certains embrassent sans réserve les opportunités du surf-tourisme car ils y voient un avenir, une chance d'indépendance économique, un moyen de se projeter dans le monde. D'autres, plus critiques, dénoncent l'accaparement des espaces, l'augmentation du coût de la vie, la dilution (voire perte) des traditions, bref la perte de contrôle sur leur propre territoire. Et entre les deux, il y a cette majorité, ni totalement enthousiastes, ni franchement opposés, mais qui, jour après jour, compose. J'ai eu le sentiment que c'est précisément là que s'exprime l'intelligence sociale de ce groupe, dans cette capacité d'adaptation permanente et dans cette forme de pragmatisme.

Ces jeunes ne se contentent pas de résister ou de subir, non, ils inventent, détournent, collaborent, agencent leur avenir avec ce qu'ils ont sous la main. Beaucoup d'entre eux se définissent implicitement à la fois comme héritiers et entrepreneurs : héritiers d'une culture, d'une langue, d'une histoire communautaire mais également

entrepreneurs dans un quotidien fait de débrouille, de créativité et de volonté de s'en sortir.

Ce que montre cette enquête, c'est donc d'abord une résilience active, une capacité à s'emparer de la complexité, une façon de naviguer dans des eaux inconnues, une manière de transformer les ambivalences en ressources.

Avant de clore ce travail, il me semble essentiel de rappeler que cette enquête ne saurait prétendre représenter l'ensemble de la jeunesse marocaine. Mon terrain, mes affinités, les possibilités d'accès ont orienté mes observations vers la catégorie particulière de cette jeunesse qui a d'une certaine manière, « réussi » à s'insérer dans l'économie touristique, à tirer parti du surf, à construire un avenir possible dans un monde en transformation. Ce sont des trajectoires précieuses, porteuses d'espoir, d'énergie, mais elles ne disent évidemment pas tout. Elles ne rendent pas pleinement compte de celles et ceux qui, dans l'ombre de ces réussites visibles, peinent à trouver leur place, souffrent des inégalités croissantes ou vivent avec une forme de dépossession quotidienne.

Ce biais est assumé, j'espère qu'il ne diminue pas la valeur de ce que j'ai pu comprendre et essayer de transmettre, mais il appelle à une lecture lucide des récits qui ne sont pas représentatifs de l'ensemble. En effet, ils sont ceux que j'ai eu la chance de côtoyer, dans un cadre donné, avec les conditions d'accès auxquelles j'ai été confronté.

Il faut aussi dire que la gentrification et le tourisme entraînent, au-delà des opportunités économiques qu'ils offrent à certains, une perte bien réelle d'un patrimoine culturel bien sûr, mais aussi d'un certain rapport au monde. Si certains s'adaptent, d'autres subissent et si, d'un choix positiviste, j'ai choisi de mettre un peu plus en lumière ceux qui se débrouillent, malgré tout, je n'oublie pas ceux qui souffrent des inégalités et des conséquences négatives causées par cette gentrification et cet essor du tourisme.

Il serait facile (et faux) de penser que cette dynamique n'est qu'un basculement vers un tourisme de masse uniformisant. Ce qui se joue aujourd'hui sur le littoral

marocain, c'est aussi l'émergence de modèles « hybrides », portés notamment par des jeunes qui articulent modernité et enracinement, visibilité internationale et attachement local. Ce sont eux qui pourraient, à terme (bien qu'ils le soient déjà complètement pour toute une partie des plus jeunes), incarner un nouveau type d'acteurs du développement, capables de porter des projets plus inclusifs, plus justes, plus ancrés dans les besoins réels des populations que ceux qui ont déjà surgi par le passé⁷⁹. C'est pour cela qu'il est nécessaire que les décisions gouvernementales qui concernent la volonté de développement touristique du Maroc passent par un dialogue avec ces acteurs.

La question qui se pose, à l'avenir, est celle du soutien à ces initiatives. Je suis persuadé que les politiques publiques gagneraient à reconnaître cette intelligence locale, à l'accompagner, à lui donner les moyens de se pérenniser. Le développement touristique, s'il veut être durable, doit faire l'objet d'une réelle concertation avec celles et ceux qui vivent les territoires. Cela implique une redéfinition des priorités, une mise à distance des logiques purement spéculatives et une réinvention de la manière de « penser » les côtes, c'est-à-dire non plus comme des vitrines, mais comme des écosystèmes vivants, porteurs de mémoire, d'aspiration et de savoir-faire. Il est vrai que la mémoire et le savoir-faire sont déjà reconnus dans les programmes de développement touristiques, mais il reste des lacunes bien visibles sur le côté humain, sur les acteurs qui rendent cette histoire et ce savoir-faire vivants.

Du point de vue de la recherche, ce travail n'est, je l'espère, qu'une première étape. J'aimerais, tôt ou tard, retourner sur ces terrains, que ce soit pour poursuivre l'enquête, retrouver ceux avec qui j'ai échangé, mesurer ce qui a changé, ce qui s'est figé, ce qui s'est renouvelé, mais également simplement pour revoir ces têtes qui m'ont accompagnée et accueillie, avec qui j'ai noué des liens forts et avec qui j'ai passé des moments incroyables.

⁷⁹ J'évoque ici les hôtels de luxe de Taghazout Bay, la destruction progressive des maisons pleines de charme et d'histoire le long de la côte, ainsi que le déplacement de la mosquée d'Imsouane, apparemment motivé par les plaintes des établissements voisins (dont le Lodge Loued), qui jugeaient ses appels trop bruyants pour leurs clients (un récit que Milba et d'autres habitants d'Imsouane m'ont rapporté).

Des études plus fines pourraient également porter sur les jeunes femmes, dont la place dans ces transformations mérite d'être mieux comprise, ou sur les formes d'entrepreneuriat informel qui fleurissent en marge des circuits touristiques classiques. Une ethnographie approfondie des interactions entre surfeurs locaux et internationaux, dans leurs frictions comme dans leurs complicités, pourrait aussi éclairer les formes inédites de gentrification à l'œuvre sur les spots de surf marocains.

Réaliser cette ethnographie est devenu pour moi bien plus qu'un exercice académique. C'était une manière de rendre hommage à des visages, à des voix qui résonnent encore en moi. C'était aussi une manière de penser le monde depuis un lieu qui m'a profondément marqué et changé : ces ruelles de Taghazout, ces plages d'Imssouane, ces toits ouverts sur les étoiles, ce soleil se couchant sur l'Atlantique et surtout ces rires échappés des cafés en fin d'après-midi où toutes les générations se retrouvaient pour boire le thé, après le travail ou après une journée passée à glisser sur certaines des plus belles vagues du monde.

Je repense à Mohamed, à Farid, à Milba, à Nouhayla, à Otman, à tous ces jeunes dont la parole m'a apporté une lecture philosophique voire spirituelle des choses qui m'entourent.

Bien qu'il soit impossible de le faire, si l'on me demandait de résumer en une phrase le dynamisme dont je suis ici le traducteur, je choiserais celle d'Abd Sammad qu'il avait dite avec un sourire déterminé :

- « *Moroccan people adapt even faster. Nobody's gonna make us the losers.* »

Il y a, dans cette lucidité habitée par la confiance, une force qui me marquera longtemps.

La côte nord du Souss-Massa change à grande vitesse, mais ceux qui l'habitent changent aussi. Ils ne subissent pas passivement : ils composent, agissent, s'adaptent avec leurs contradictions, leurs ressources, et leur ancrage.

Peut-être est-ce là la leçon centrale de ce travail : la puissance d'une jeunesse qui, même face aux bulldozers, même face à *lmoul lflouss dyal barra*⁸⁰, continue d'avancer, d'inventer, de tracer sa route. À travers eux, j'ai compris que, malgré les tensions et les effets parfois dévastateurs du surf-tourisme mondialisé, il demeure une capacité locale à transformer les contraintes en leviers. Et peut-être, finalement, à toujours trouver une manière propre, singulière, déterminée, de surfer la vague.

⁸⁰ Ceux qui ont l'argent et qui viennent d'ailleurs. C'est une expression que nous utilisons fréquemment avec Marwan et Otman

6. Bibliographie

- Abanouas, J. (2024, 19 juillet). *Entre croissance et déclin*. Maroc Hebdo. <https://www.maroc-hebdo.com/article/entre-croissance-declin>
- Appadurai, A. (1996). *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Appadurai, A. (2001). *Globalization*. Durham, NC: Duke University Press, 2002
- Arkaraprasertkul, N. (2017). From gentrification to displacement: A reflection on the changing face of urbanism. *Harvard Asia Quarterly*, 19(1), 30–35.
- Atlas Original. (n.d.). *Imsouane : une vague mythique et un village de pêche authentique* [Photographie]. Atlas Original
- Augé, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.
- Badrane, M. (2025, 3 mars). Mondial 2030 : voici les priorités publiques. *Aujourd'hui le Maroc*. <https://aujourd'hui.ma/actualite/mondial-2030-voici-les-priorites-publiques>
- Basso, K. H. (1996). *Wisdom Sits in Places: Landscape and Language Among the Western Apache*. Albuquerque: University of New Mexico Press.
- Bayat, A. (2010). *Life as Politics: How Ordinary People Change the Middle East*. Stanford, CA: Stanford University Press.
- Belhaj, I. (2021). Facteurs d’attractivité des investissements directs étrangers au Maroc : Analyse et essai de modélisation. *Revue Internationale des Sciences de Gestion*, 4(4), 702–731. <https://journals.indexcopernicus.com/api/file/viewByFileId/1396803.pdf>
- Bhabha, H. K. (1994). *The Location of Culture*. London: Routledge.
- Boukherouk, M., & Ed-Dali, R. (2019). Tourism, local communities and environmental governance: Analysis of the Souss Massa Nature Park governance in Morocco.
- Calvet, L.-J. (2002). *La guerre des langues et les politiques linguistiques*. Paris : Hachette Littératures.

- Casey, E. S. (1996). How to get from space to place in a fairly short stretch of time: Phenomenological prolegomena. In S. Feld & K. Basso (Eds.), *Senses of Place* (pp. 13–52). Santa Fe: School of American Research Press.
- Chaker, S. (2013). Amazigh / Berbère / Tamazight : dans les méandres d’une dénomination. *Centre de Recherche Berbère*.
- Chaker, S. (2017). Berbérité/Amazighité (Algérie/Maroc) : La nouvelle politique berbère. *Studi Magrebini*, XIV–XV, 129–153.
- Connell, C., & Wheaton, B. (2017). Surfing places, surfboard makers: crafting sustainability in surfing cultures. *Journal of Sport & Social Issues*, 41(5), 362–386.
- Crabeck, S. (2024). Surf, société et territoire : Vers une compréhension globale de l’écosystème surf de Taghazout. *ResearchGate*.
https://www.researchgate.net/publication/378521424_SURF_SOCIETE_
- Crabeck, S. (2025). Surf, société et territoire : Vers une compréhension globale de l’écosystème surf de Taghazout. *ResearchGate*.
- De Sardan, J.-P. O. (1995). *Anthropologie et développement : essai en socio-anthropologie du changement social*. Karthala.
- Falaix, L. (2014). Le surf à Taghazout - Maroc : de l’émergence spontanée de néoterritorialités sportives à la laborieuse mise en tourisme institutionnelle d’une pratique. *Via*, (6). <https://doi.org/10.4000/viatourism.1548>
- Favret-Saada, J. (1977). *Les mots, la mort, les sorts : La sorcellerie dans le bocage*. Paris: Gallimard.
- Gasquet-Cyrus, M. (2021). Gentrification. *Langage et société*, Hors série(HS1), 151–154. <https://doi.org/10.3917/l.s.hs01.0152>
- Gouvernement du Maroc. (2015). Loi n° 81-12 relative au littoral. *Bulletin Officiel*, n° 6404.
- H24 Info Maroc. (2024, novembre 3). Maroc: 200 MDH pour renforcer l’usage de l’amazigh dans l’administration en 2025. *H24 Info Maroc*.

- Johnson, J. M. (2021). Aspects of a localized ocean: A cultural ethnography of surfing (Master's thesis, University of Nevada, Reno). <https://scholarwolf.unr.edu/items/0cbf6ead-5a68-4543-83a0-66a41c9780ab>
- Kroeker, L. (2021). Factual conflicts and the hegemony of interpretation: Four narratives and the anthropologist's version. *Ethnoscripts*, 23(1), 59–77.
- Landry, J.-M. (2006). La violence symbolique chez Bourdieu. *Université Laval*.
- Laraki, K. (2025). Tanger-Med : Un moteur de croissance économique stratégique pour la Méditerranée. *L'Opinion*. https://www.lopinion.ma/Tanger-Med-Un-Moteur-de-Croissance-Economique-Strategique-pour-la-Mediterranee_a65805.html
- Le Matin. (2024, 31 octobre). Le Maroc prépare ses territoires. *Les Cahiers Spéciaux du Matin*. <https://fr.scribd.com/document/795085303/LE-MAROC-PRE-PARE-SES-TERRITOIRES>
- Madani, M., Maghraoui, D., & Zerhouni, S. (2012). The 2011 Moroccan Constitution: A critical analysis. *International IDEA*. <https://www.idea.int/sites/default/files/publications/the-2011-moroccan-constitution-critical-analysis.pdf>
- Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the world system: The emergence of multi-sited ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 24, 95–117.
- Ministère de la Transition Énergétique et du Développement Durable. (2015). Adoption de la loi n° 81-12 relative au littoral par le parlement. *Gouvernement du Maroc*.
- Ministère de la Transition Énergétique et du Développement Durable. (2017). *Stratégie nationale de développement durable 2030*.
- Ministère du Tourisme, de l'Artisanat et de l'Économie Sociale et Solidaire. (2023). *Feuille de route du tourisme marocain 2023–2026*. <https://mtaess.gov.ma>
- Nadia, L. (2025, 12 janvier). Derrière le record touristique du Maroc en 2024 : Nationalités, villes et dynamiques de transport. *Journal du Maroc*. <https://www.journaldumaroc.com/voyage/derriere-le-record-touristique-du-maroc-en-2024-nationalites-villes-et-dynamiques-de-transport>

- Ponting, J. (2008). Consuming Nirvana: An exploration of surfing tourist space. *Annals of Tourism Research*, 35(1), 75–91. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2007.06.002>
- Ponting, J., & Mach, L. (2021). Surf tourism in uncertain times: Resident perspectives on the sustainability implications of COVID-19. *Societies*, 11(3), 75. <https://doi.org/10.3390/soc11030075>
- Quattrini, S. (2023). Revitaliser le Tamazight : le rôle des politiques linguistiques dans l'éducation au Maroc. *Minority Rights Group*.
- Rabinow, P. (1977). *Reflections on Fieldwork in Morocco*. Berkeley: University of California Press.
- Said Bennis. (2018). De quelques mutations culturelles et sociales au Maroc : Dynamiques et ambivalences.
- Saraoui, I. (2025). Maroc : les six secteurs stratégiques au Maroc selon bpifrance. *Challenge.ma*. <https://www.challenge.ma/maroc-les-six-secteurs-strategiques-au-maroc-selon-bpifrance-297301/>
- Stranger, M. (2011). *Surfing Life: Surface, Substructure and the Commodification of the Sublime*. Ashgate Publishing.
- Tracks. (2025). *Comment résister à la vague de la gentrification touristique... quand on l'a provoquée ?* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=OwDwqMT1SKE>
- Turner, K., & Bélanger, N. (2020). Ethnographie dans une école primaire au pays de Galles. Une posture épistémologique d'insider/outsider. *Éducation et francophonie*, 48(1), 17–32. <https://doi.org/10.7202/1070098ar>
- UNESCO. (2019). *Gnaoua – Patrimoine culturel immatériel*. UNESCO.
- Urry, J. (1990). *The tourist gaze: Leisure and travel in contemporary societies*. London: Sage Publications.
- Tsing, A. L. (2015). *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*. Princeton, NJ: Princeton University Press.

7. Annexes

Annexe 1 : carte du Maroc



Annexe 2 : carte du nord du Souss-Massa



Annexe 3 : Carte Imsouane (1)



Le contour blanc= pointe d'Imsouane (le village dont il est question dans cette ethnographie et dans l'imaginaire des gens)

Le pin et le contour rouge= la localité et le vrai village d'Imsouane, comme décrit par le taximan

Annexe 3 : carte Imsouane (2)



Jaune 1 : la Baie

Jaune 2 : la Cathédrale

Mauve : zone du port, de la mosquée et de La Paix

Vert : le « hub » maintenant détruit

Rouge : Zone d'accès à la Baie

Bleu : rue de l'auberge de Nouhayla de Mystery surf camp et de Green Wave

Annexe 4 : Taghazout



Jaune : le skatepark

Bleu : le square et la rue dans laquelle se situe le snack chez Ahmed

Vert : l'hostel d'Otman et le Oued

Rouge : la plage Panorama où prennent place les feux de camp la nuit

Annexe 5 : la cote de Taghazout à Agadir



Annexe 6 : Plan d'aménagement d'Imssouane réalisé par l'Agence Urbaine d'Agadir

TABLE DES MATIERES	
ARTICLE 1 : OBJET DU MARCHE	2
ARTICLE 2 : REFERENCE AUX TEXTES GENERAUX	2
ARTICLE 3 : CONSTANCE DES LOTS	3
ARTICLE 4 : MAITRE D'OUVRAGE	3
ARTICLE 5 : PIECES CONSTITUTIVES DE L'APPEL D'OFFRES	3
ARTICLE 6 : PRESENTATION DE L'AIRE D'ETUDE	3
ARTICLE 7 : ELEMENT DE CADRAGE DE LA PROBLEMATIQUE	3
ARTICLE 8 : OBJECTIFS DE L'ETUDE ET PRINCIPES D'INTERVENTION	5
ARTICLE 9 : OBJET DU PLAN D'AMENAGEMENT	6
ARTICLE 10 : PHASAGE DE L'ETUDE	6
ARTICLE 11 : CONSTANCE DES PRESTATIONS ET MISSIONS DU CONTRACTANT	7
ARTICLE 12 : RENDU ET DELAIS D'EXECUTION	10
ARTICLE 13 : CONCERTATIONS - RECEPTION	12
ARTICLE 14 : RECEPTION PROVISOIRE & DEFINITIVE	13
ARTICLE 15 : COMPOSITION DE L'OUVRAGE	13
ARTICLE 16 : CARACTERISTIQUES DES LIVRABLES	13
ARTICLE 17 : LES OBLIGATIONS DE L'ADMINISTRATION	16
ARTICLE 18 : LES OBLIGATIONS MATERIELLES	16
ARTICLE 19 : ARCHIVAGE DES DOCUMENTS ET LEUR RESTITUION A L'ADMINISTRATION	16
ARTICLE 20 : NATURE DES PRIX	16
ARTICLE 21 : MONTANT DU MARCHE	16
ARTICLE 22 : MODALITES DE Paiement ET REMUNERATION	17
ARTICLE 23 : MODE DE REGLEMENT	17
ARTICLE 24 : RETENUE DE GARANTIE	17
ARTICLE 25 : CAUTIONNEMENT	17
ARTICLE 26 : FRAIS DE TIMBRE ET D'ENREGISTREMENT	18
ARTICLE 27 : RANTISSEMENT	18
ARTICLE 28 : VALEUR DU MARCHE	18
ARTICLE 29 : SOUS TRAITANCE	18
ARTICLE 30 : SECRET PROFESSIONNEL ET PROPRIETE DES ETUDES	18
ARTICLE 31 : INCOMPATIBILITE	19
ARTICLE 32 : PENALITES	19
ARTICLE 33 : RESOLUTION DU MARCHE	19
ARTICLE 34 : ADOPTION DES ETUDES	19
ARTICLE 35 : CONTENTIEUX	19
ARTICLE 36 : ASSURANCES	19

XOO n° 83/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Imssouane Plage 1	S'ajoutant à ces documents tous les textes législatifs et réglementaires en vigueur. Le contractant devra se procurer ces documents s'il ne les possède pas déjà, il ne pourra en aucun cas excuser de l'ignorance de ceux-ci pour se dérober aux obligations qui y sont contenues. Il s'agit aussi de l'ensemble des textes spéciaux et documents généraux relatifs aux prestations à effectuer, rendus applicables à la date de passation du marché ; Si les textes susvisés prescrivent des clauses contradictoires, le contractant devra se conformer aux textes les plus récents. ARTICLE 3 : CONSTANCE DES LOTS Le présent appel d'offres ouvert n° 03/2018 est composé d'un lot unique. ARTICLE 4 : MAITRE D'OUVRAGE Le maître d'ouvrage du marché qui sera passé suite au présent appel d'offres est l'Agence Urbaine d'Agadir. ARTICLE 5 : PIECES CONSTITUTIVES DE L'APPEL D'OFFRES Les pièces constitutives de l'appel d'offres comprennent : • L'acte d'engagement ; • La décomposition du montant global du marché ; • L'offre technique ; • Le CFS, paraphé sur toutes les pages, signé et cacheté à la dernière page avec la mention « lu et accepté » ; • Le règlement de consultation paraphé sur toutes les pages, signé et cacheté à la dernière page avec la mention « lu et accepté » ; • Le CCAG-EMO. En cas de contradiction ou de différence entre les documents constitutifs de l'appel d'offres ouvert, ceux-ci prévalent dans l'ordre où ils sont énumérés ci-dessus. ARTICLE 6 : PRESENTATION DE L'AIRE D'ETUDE La présente étude a pour objectif l'élaboration du plan d'aménagement d'Imssouane Plage, document réglementaire qui permettra d'encadrer et d'orienter le développement urbain de la localité à laquelle il est administré. Il a pour finalité de maîtriser l'étalement incontrolé de l'habitat, notamment l'habitat secondaire, d'accompagner le centre d'Imssouane Plage par les équipements publics nécessaires à son développement, de cerner son extension dans l'espace et de la maîtriser en respectant la qualité environnementale et agricole de la zone. L'aire d'étude du plan d'aménagement correspond au centre d'Imssouane Plage. Cette aire sera définie d'une manière exacte en commun accord entre le maître d'ouvrage et le maître d'œuvre lors de la première phase de l'étude sur la base des restitutions disponibles et des premières investigations. ARTICLE 7 : ELEMENT DE CADRAGE DE LA PROBLEMATIQUE La commune d'Imssouane est située sur le littoral de la zone atlantique Sud du Maroc, à 85 Kilomètres au Nord de la ville d'Agadir, et 100 kilomètres au Sud de la ville d'Essaouira. Elle relève administrativement de la commune d'Imssouane, préfecture d'Agadir Ida-outanane, Région de Sous-Massa. La commune d'Imssouane s'étale sur une superficie de 135 Km², et traverse par la route nationale n°1 qui relie le Nord du Maroc au Sud. Elle est délimitée au Nord et à l'Est par la province d'Essaouira, au Sud par la commune de Tamri, et à l'Ouest par une façade maritime qui s'étend sur un littoral de près de 23 km. XOO n° 83/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Imssouane Plage 3
--	---

Royaume du Maroc MINISTRE DE L'AMENAGEMENT DU TERRITOIRE NATIONAL, DE L'URBANISME, DE L'HABITAT ET DE LA POLITIQUE DE LA VILLE Agence Urbaine d'Agadir APPEL D'OFFRE OUVERT N°03/2018 CAHIER DES PRESCRIPTIONS SPECIALES Plan d'Aménagement d'Imssouane Plage Commune d'Imssouane Préfecture d'Agadir Idaoutanane Appel d'offres ouvert sur offres de prix n°03/2018 (séance publique) en application des dispositions du Règlement relatif aux marchés publics de l'Agence urbaine d'Agadir, notamment le paragraphe de l'Article16 et l'alinéa1 paragraphe de l'article17. XOO n° 83/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Imssouane Plage 2	ARTICLE 1 : OBJET DU MARCHE Le présent appel d'offres concerne l'établissement du plan d'aménagement d'Imssouane Plage, Commune d'Imssouane, Préfecture d'Agadir Idaoutanane, tel que ce document est défini par la loi n°12-90 relative à l'urbanisme et son décret d'application. Le but étant de concevoir un cadrage réglementaire pour améliorer les conditions et les modes d'orientation et de maîtrise de l'urbanisation. Ce cadrage doit mettre en adéquation les contraintes et les problématiques de l'aire de l'étude avec les objectifs à assigner audit territoire. Pour la réalisation de cette étude, le contractant devra mener les tâches qui seront décrites ci-après, et dans l'esprit des « termes de références » de cet appel d'offre. Le présent cahier de prescriptions spéciales a pour objet de fixer les conditions dans lesquelles l'étude sera effectuée par le contractant ainsi que les modalités de rémunération. ARTICLE 2 : REFERENCE AUX TEXTES GENERAUX Les études devront être réalisées conformément aux textes suivants : 1. Le Dahir portant loi n° 1.93.51 du 22 Rabia 1 1414 (10 septembre 1993), instituant les Agences Urbaines, notamment son article 3 ; 2. Le Décret n° 2.93.67 du 27 Rabia II 1414 (21 septembre 1993) pris pour l'application du dahir portant loi n° 1.93.51 du 22 Rabia 1414 (10 septembre 1993), instituant les agences urbaines ; 3. Le Dahir n° 1.89-225 du 13 Jourda 1413 (9 Novembre 1992) portant promulgation de la loi 20-88 instituant l'Agence Urbaine d'Agadir ; 4. Le Décret n° 2.88-584 du 24 Rajab 1413 (28 janvier 1993) pris pour l'application de la loi n°20-88 instituant l'Agence Urbaine d'Agadir ; 5. Le Dahir n° 1-15-85 en date 20 Ramadan 1436 (7 juillet 2015) portant promulgation de la loi organique n° 113-14 relative aux communes ; 6. Le Règlement relatif aux conditions et formes de passation des marchés Publics de l'Agences Urbaine d'Agadir du 27 Mai 2014 ; 7. La loi n°69-00 organisant le contrôle financier de l'Etat sur les entreprises publiques et autres organismes, promulguée par le dahir n°1-03-195 du 16 Ramadan 1424 (11 Novembre 2003) ; 8. L'arrêté du Ministère des Finances et de la Privatisation n° 2-3572 du 8 juin 2005 portant organisation financière et comptable des Agences Urbaines ; 9. La Décision du ministre des Finances et de la privatisation n°212 DE/DPC du 6 mai 2005, fixant les seuils des actes soumis au visa des contrôleurs d'Etat des Agences Urbaines ; 10. La circulaire n° 4-59-SGG en date du 12 février 1959 et à la circulaire n° 23-59-SGG en date du 6 octobre 1959 relatives aux travaux de l'Etat des établissements publics et des collectivités locales ; 11. Le Dahir n° 1-85-347 du 7 Rabia 1406 (20 décembre 1985) portant promulgation de la loi n° 30-85 relative à la Taxe sur la Valeur Ajoutée, tel qu'il a été modifié et complété ; 12. Le cahier des clauses administratives générales applicables aux marchés de service portant sur les prestations d'études et de maîtrise d'œuvre (CCAG-EMO) approuvé par le Décret n°2-01-2332 ; 13. La loi 12-90 relative à l'urbanisme promulguée par le dahir n° 1-92-31 du 15 Hija 1412 (17 juin 1992) (B.O. 15 juillet 1992) tel qu'elle a été modifiée et complétée ; 14. Le Décret n° 2-92-832 du 14-10-1993 pris pour application de la loi 12-90 ; 15. La Circulaire 005/DUA/SI du 17 janvier 1994 relative aux plans d'aménagement ; 16. La loi n° 112.13 du 29 Rabii II 1436 (19 février 2015) relative au rattachement des marchés publics ; 17. La circulaire de M. le Premier Ministre n° 397 Cab du 5 décembre 1980 (27 Moharrem 1401) relative aux assurances des risques situés au Maroc ; 18. Les textes officiels réglementant la main d'œuvre et les salaires ; 19. La convention de cofinancement signée conjointement entre la Région de Sous-Massa et l'Agence Urbaine d'Agadir pour l'établissement de la présente étude. 20. Le Dahir n° 1-15-87 du 29 Ramadan 1436 (16 juillet 2015) portant promulgation de la loi n° 81.12 relative au littoral ; XOO n° 83/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Imssouane Plage 2
---	--

Imessaoune est concernée par le Schéma Directeur d'Aménagement Urbain du littoral Nord d'Agadir qui a été homologué par décret n° 204672 du 30 juin 2004 (17 Août 2004). Ce document définit les fonctions et les principes d'aménagement de la zone en question. De ce fait, ses orientations doivent être prises en considération dans l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre.

L'établissement du nouveau plan d'aménagement est une nécessité qui requiert une évaluation de l'ancien document, une analyse du développement urbain qu'a connue l'aire d'étude, et une actualisation de ses composantes dans une approche d'addition et de complémentarité. Le but est d'assurer un aménagement homogène et contrôlé, tout en contrastant l'urbanisation anarchique.

Ainsi, les caractéristiques géographiques, et paysagères du secteur intégrant la montagne, la falaise, et la mer, nécessitent une mise en avant. Il s'agit d'en faire des potentialités de développement, et les exploiter autant qu'il est possible pour toute intervention urbaine pouvant améliorer l'attractivité du secteur.

ARTICLE 6 : OBJECTIFS DE L'ETUDE ET PRINCIPES D'INTERVENTION

L'objectif principal du présent plan d'aménagement vise une action globale prenant en compte les différentes composantes spatiales du centre, et d'apporter une réponse à la question de conciliation entre aménagement, développement et préservation de l'environnement.

Il s'agit de faire ressortir, à partir de l'analyse des contraintes et des dysfonctionnements, des solutions adaptées dans le cadre d'une vision homogène et cohérente. Le contenu référentiel sur lequel aboutira cette étude doit être axé sur les priorités suivantes :

Urbanisme durable

-Valoriser et préserver le territoire, objet de l'étude, de toute forme d'urbanisation massive et insupportable de l'environnement.

-Favoriser l'établissement urbain en pied de montagne et veiller à connecter les entités composant le centre objet de l'étude à travers l'établissement d'une trame viaire prenant en compte le parcellaire, la topographie et la réalité du terrain ;

-Maîtriser l'urbanisation dans le centre et définir une approche permettant l'orientation de l'urbanisation en prenant en considération les différentes natures juridiques du foncier dans le territoire et les contraintes de mobilisation qui en découlent ;

-Etablir une organisation spatiale logique et cohérente pour l'armature de l'aire d'étude ;

-Rehausser l'image urbaine et paysagère du centre en proposant un produit architectural qui s'intègre dans son milieu et respecte son caractère rural, naturel et paysager ;

-Valoriser les sites naturels et préserver les zones inhérentes à l'urbanisation ;

-Doter l'aire de l'étude d'infrastructure de base et d'équipements de proximité ;

-Etablir une réglementation souple et flexible précisant les principales règles d'occupation du sol,

tout en respectant les vocations spécifiques de l'aire d'étude ;

-Aménager le centre dans le cadre d'une vision cohérente intégrant les notions de développement

durable et valorisant son caractère rural à travers la promotion de l'agriculture urbaine ;

Cohérence et convergence des stratégies sectorielles

La déclinaison des actions contenues dans les stratégies et programmes sectoriels concernés l'aire d'étude doit être assurée dans le cadre d'une vision globale cohérente et convergente des actions en vue d'assurer un projet d'aménagement et de développement intégré.

La recherche de la cohérence territoriale à travers l'harmonisation et l'accompagnement des stratégies et programmes sectoriels doit ainsi constituer un des défis majeurs auquel les aménageurs doivent apporter des propositions concrètes en vue d'associer la vision de développement durable cherchée au centre aussi bien par les collectivités territoriales que par les différents acteurs publics.

ADO n° 03/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Imessaoune Plage

5

Aussi, Imessaoune compte une population d'environ 8866 habitants selon le RGPH 2014 enregistrant ainsi une densité de 65hab/km². Elle présente un taux d'accroissement annuel négatif de -0,5%, sa population ayant baissé par rapport à 2004 de 271 habitants.

La commune est caractérisée par une activité touristique concentrée au niveau des plages, en plus de la pêche (village de pêcheurs), l'agriculture traditionnelle (bour), l'agriculture, le commerce de niche. Elle détient aussi des potentialités naturelles importantes (montagnes, forêt...) constituant ainsi, un cadre propice pour son développement.

La plage d'Imessaoune est divisée en deux parties par un petit cap rocheux (Imessaoune Sud et Imessaoune Nord). Les deux plages s'étendent sur une longueur de 1300m, dont 600m pour Imessaoune Nord et 700m pour Imessaoune Sud, avec une superficie respectivement de 202 ha et 308 ha :

- La plage d'Imessaoune Nord est une plage vierge sous forme d'une baie limitée par une falaise de 10 à 20m de hauteur vers le côté Nord, et le point de débarquement de pêche du côté Sud ;
- La plage d'Imessaoune Sud est limitée du côté Nord par le point de débarquement de pêche, et du sud par une falaise maigre d'une altitude qui varie entre 20 et 60 m avec une pente assez qui rend l'accès difficile à cette plage.

Ces plages sont caractérisées par un climat modéré pour une durée importante de l'année, et abritent l'ensemble des infrastructures touristiques (établissements d'accueil, restaurants, écoles de surf...), qui constituent un pôle d'attraction important au niveau de la commune.

De part sa situation géographique stratégique en tant que chambre entre deux villes côtières (Agadir et Essaouira), et la qualité paysagère de ses plages, la plage d'Imessaoune connaît de plus en plus une grande fréquentation, et une renommée nationale et internationale en tant que destination de sports nautiques et d'estivage.

Cependant, malgré la particularité géomorphologique de ses plages, et leurs caractéristiques paysagères, ce secteur présente un manque au niveau des infrastructures de base, et d'équipements de service. Ceci nécessite un réaménagement permettant l'organisation des activités déjà existantes (tourisme, sport nautique...), et un aménagement futur apportant une valeur ajoutée au secteur, et assurant une dynamique urbaine équilibrée.

Par conséquent, l'économie du centre est basée essentiellement sur le tourisme. Une pratique qui reste saisonnière, suite à l'absence d'activités pouvant assurer une dynamique urbaine équilibrée pendant toute l'année. Chose qui compromet le développement socio-économique de la commune, et qui s'est reflétée même au niveau des résultats du recensement de la population de 2014, qui a enregistré un taux d'accroissement négatif de -0,5%. Cette situation nécessite donc une intervention urbaine dont le but est de satisfaire non seulement les besoins des touristes passagers, mais aussi ceux des habitants permanents, en matière d'infrastructure, de réseaux d'assainissement, d'équipements collectifs et de proximité...

Aussi, la pêche est une activité qui requiert une attention particulière, puisqu'il s'agit d'une source de revenu pour une grande partie de la population. La mise en valeur du secteur halieutique en tant que levier économique pour le développement de la localité impacte positivement la vie socio-économique de la commune et procure davantage d'activités et offres d'emploi.

Il convient par ailleurs de signaler que la dynamique urbaine au niveau d'Imessaoune Plage n'est pas récente. En effet, un PDA a été déjà établi afin d'accompagner le développement urbain de la zone. Ce document homologué par l'arrêté ministériel n° 659-00 du 05/05/2000 est annexé à l'arrêté. Aussi,

ADO n° 03/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Imessaoune Plage

4

ARTICLE 11 : CONSISTANCE DES PRESTATIONS ET MISSIONS DU CONTRACTANT

La présente étude aura pour objet d'élaborer le plan d'aménagement du centre d'Imessaoune Plage et ceci dans le but de maîtriser et d'encadrer le développement urbain de ce territoire.

Les informations qui seront collectées, analysées, et synthétisées doivent offrir une réelle assise à toute proposition d'aménagement urbain dans ce centre.

Le contractant doit mener, durant les phases définies ci-après, les diverses investigations et études dans l'optique d'acquiescer une connaissance parfaite du territoire de la commune et du centre et d'aboutir à une proposition d'aménagement, qui répond aux objectifs découlant de la phase d'analyse.

Le soumissionnaire est tenu d'effectuer les tâches suivantes :

Phase I : Analyse-Diagnostic, projections et proposition d'aménagement au 1/5000

Cette phase consiste en l'élaboration d'un diagnostic exhaustif et d'une analyse approfondie de la situation de l'aire d'étude. Elle cherchera à appréhender le territoire afin de mettre en évidence les enjeux majeurs susceptibles d'orienter l'élaboration du plan d'aménagement en question.

Les thèmes du diagnostic seront ceux nécessaires à l'expression des enjeux stratégiques. Il appartient au contractant d'identifier et d'hiérarchiser les thèmes nécessitant une analyse fine, que ce soit au regard des spécificités du territoire ou des exigences de la réglementation en vigueur, en prenant en compte les évolutions prévues ou en cours et les besoins de l'aire d'étude.

Ce diagnostic doit également permettre d'établir, dans les phases suivantes, un projet stratégique se déclinant par la suite en orientations générales d'aménagement et de programmation, puis en dispositions urbanistiques opposables aux tiers.

Il ne s'agit donc nullement de réaliser une monographie descriptive et sectorielle mais d'apporter les éléments de cadrage nécessaires en mettant en exergue l'analyse croisée des différents aspects traités.

A titre indicatif, le diagnostic territorial abordera notamment :

Introduction (max 2 pages)

Cette partie introductive de l'étude sera consacrée à présenter le cadre de l'étude, ainsi que les arguments justifiant la dotation de l'agglomération en document d'urbanisme, et la nature de ce document et ses objectifs.

Problématique et méthodologie (max 4 pages)

Après avoir exposé la situation du centre par rapport à la ville d'Agadir et à la ligne côtière (Agadir, Anza, Anour, Taghazout et Tanzi) ainsi qu'aux axes routiers principaux existants, le maître d'œuvre développera dans cette partie la problématique soulevée, les moyens et les méthodes d'investigation et les contraintes rencontrées.

Diagnostique et occupation spatiale

Dans cette partie, le BET est amené à élaborer un diagnostic détaillé du centre, basé sur un cadrage provincial qui doit être succinct et concis, la présentation de l'aire de l'étude détaillée essentiellement :

- L'aspect démographique : notamment l'évolution de la population (pour la commune et pour le centre), la répartition de cette population par tranche d'âge et par sexe, les taux d'accroissement intermédiaires, l'évolution des densités enregistrées (pour la commune et pour le centre), la taille des ménages, etc. ;

- L'aspect économique, notamment les principales caractéristiques socio-économique de la population (le taux d'activité, structure de l'emploi, etc.) ainsi que les principales activités de l'agglomération et déléguer les potentialités à mettre en valeur ;

- Les stratégies d'acteurs : propriétaires fonciers, acteurs économiques, stratégies publiques, stratégie communale (PAC) ;

Une analyse doit accompagner ces données, afin de renseigner sur l'évolution du centre.

Analyse spatiale

ADO n° 03/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Imessaoune Plage

7

ARTICLE 9 : OBJET DU PLAN D'AMENAGEMENT

Aux termes des dispositions de l'article 19 de la loi n°12-90 relative à l'urbanisme, le plan d'aménagement a pour objet de définir tout ou partie des éléments énumérés ci-après :

- L'affectation des différentes zones suivant l'usage principal qui doit en être fait ou la nature des activités dominantes qui peuvent y être exercées telles que habitat, industrie, commerce, tourisme, agriculture ou zone forestière ainsi que des espaces particuliers de mixité sociale et spatiale ;
 - Les zones dans lesquelles toute construction est interdite ;
 - Les limites de la voirie (voies, places, placettes, parkings) à conserver, à modifier ou à créer ;
 - Les limites des espaces verts publics (boisements, parcs, jardins, des terrains de jeux, des espaces libres divers tels que les espaces destinés aux manifestations culturelles et folkloriques, à conserver, à modifier ou à créer ;
 - Les limites des espaces destinés aux activités sportives à créer conformément aux dispositions de l'article 61 de la loi 06-87 relative à l'éducation physique et aux sports et les limites de ces espaces à conserver, à modifier ou à créer ;
 - Les emplacements réservés aux équipements publics tels que les équipements ferroviaires et leurs dépendances, les équipements sanitaires, culturels et d'enseignement ainsi que les bâtiments administratifs, les mosquées et les cimetières ;
 - Les emplacements réservés aux équipements collectifs et installations d'intérêt général dont la réalisation incombe au secteur privé tels que les centres commerciaux et centres de loisirs ;
 - Les quartiers monuments, sites historiques ou archéologiques, sites et zones naturelles telles que les zones vertes publiques ou privées à protéger ou à mettre en valeur pour les motifs d'ordre esthétique, historique, culturel et éventuellement les règles qui leur sont applicables ;
 - Les règles d'utilisation des sols et celles applicables à la construction, notamment les hauteurs minima et maxima du bâtiment et de chacune de ses parties, le mode de clôture, les conditions d'implantation et d'orientation des immeubles, les parkings couverts ou non, les distances entre les bâtiments, le rapport entre la surface constructible et la surface totale du terrain et les servitudes architecturales ;
 - Les servitudes établies dans l'intérêt de l'hygiène, de la circulation, de l'esthétique, de la sécurité, de la salubrité publique et éventuellement les servitudes découlant des législations particulières ;
 - Les zones à ouvrir à l'urbanisation suivant une périodicité à déterminer ;
 - Les périmètres des secteurs à restructurer ou à rénover ;
 - Les zones dont l'aménagement fait objet d'un régime juridique particulier.
- A cet effet, un intérêt particulier doit être accordé pour concevoir un cadrage des conditions et des modes d'organisation, d'aménagement et de développement de l'urbanisation pour les dix années à venir en veillant à structurer l'utilisation de l'espace de manière à satisfaire les besoins présents et futurs en matière d'habitat, d'activités, d'équipements collectifs et de services urbains et à inscrire le territoire dans un processus de développement durable.

La finalité ultime de ce travail est la conception d'un plan d'aménagement souple, intégré, porteur de projets, accompagnant et anticipant la dynamique urbaine dans la perspective des effets d'aménagement évoqués dans l'article 7 ci-haut.

ARTICLE 10 : PHASAGE DE L'ETUDE

L'étude doit s'articuler autour de trois phases :

- Phase I : Analyse-Diagnostic, projections et proposition d'aménagement au 1/5000 ;
- Phase II : Documents de concertation et d'instruction (PA au 1/2000), note de présentation, règlement et nomenclature, Plans sectoriels au 1/1000 et cahier des charges ;
- Phase III : Documents de concertations réglementaires et documents finaux
 - Mission I : Document à soumettre au Comité Technique Local ;
 - Mission II : Documents à remettre pour les besoins de l'Enquête Publique et de la Délibération Communale.

ADO n° 03/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Imessaoune Plage

6

Le BET est appelé à élaborer une carte d'occupation du sol du centre qui illustre les contraintes et les potentialités du centre et ce à partir des données suivantes :

- Les contraintes topographiques du site (pentes, chaudières, etc.) ;
- L'utilisation générale du sol (forêt, espaces agricoles, espace urbain, sites naturels, zones d'activités, les réseaux routier et ferroviaire, les équipements, etc.)

La dimension architecturale

L'analyse du tissu urbain existant, son évolution et sa répartition spatiale ;

Les études sectorielles

Ces études doivent être illustrées par des cartes et des photos avec des commentaires précis dégageant les éléments importants composant le territoire :

L'habitat : le parc logement, son état, ses caractéristiques, les différences typologiques, la densité, l'inventaire des copropriétés de logements publics et privés, l'habitat non réglementaire, les sites anciens, etc.

Les équipements VMD : le tracé des différents réseaux existants et projetés, La voirie : réseau principal, secondaire et pistes classées, le réseau électrique haute, moyenne et basse tension, le réseau d'eau potable, le réseau d'assainissement, etc.

Les équipements collectifs et administratifs (existants ou programmés avec leurs chartes d'usage) ;

Les zones d'activités ;

Les différentes contraintes d'aménagement et d'urbanisation ;

Le volet foncier (la carte des statuts fonciers est indispensable) ;

Le volet environnemental et paysager ;

Les cartes thématiques seront présentées à des échelles appropriées, permettant de mettre en évidence les différents éléments.

Chaque aspect traité devra être conclu par une synthèse précisant les atouts, les faiblesses, les opportunités et les menaces ainsi que les enjeux stratégiques. Le croquis final de ces analyses permettra de disposer d'une image prenant en considération l'ensemble des dimensions à traiter.

Les données de cette première partie devront être restituées sous forme d'un document de présentation composé de textes analytiques, de tableaux, de photos, de cartes et de graphiques commentés.

Un soin particulier devra être apporté à la traduction graphique pour donner une base commune d'analyse territoriale.

Les orientations

A partir des volets traités et sur la base du diagnostic, le BET est tenu d'établir des projections non spatiales et spatiales : démographiques, équipements de proximité et équipements structurants, besoins en logement, superficies à ouvrir à l'urbanisation à l'horizon du PA ainsi que les propositions des zones selon l'usage (types d'habitat à programmer, activités, tourisme écologique, etc.) en tenant compte des dimensions environnementales et paysagères.

Pour la programmation des équipements, le BET doit se baser, en plus des projections et des grilles normatives, sur les besoins formulés par les différents services.

A cet effet et afin de favoriser l'efficacité du PA, le contractant est tenu de prendre attache, avec tous les départements concernés pour prendre connaissance de l'ensemble des programmes d'action ou des projets envisagés dans l'aire d'étude.

Présentation d'aménagement au 1/5000

Sur la base des projections et en tenant compte des contraintes du site, le BET est amené à présenter une proposition d'aménagement à une échelle appropriée (1/5000 au minimum, l'échelle est à définir d'un commun accord entre le BET et l'Agence Urbaine).

XDD n° 83/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Inessoune Plage 8

A l'issue de la réunion de la commission technique de suivi, le contractant doit remettre à l'administration le dossier rectifié selon les remarques formulées à l'exception du dossier d'enquête concernant l'étude de redressement s'il n'y a aucune objection.

Deux copies du dossier dument corrigées seront soumises aux avis des services du département de l'équipement et de celui de l'agriculture.

Le contractant est tenu de solliciter les remarques éventuelles formulées par les services cités ci-haut. Le comité technique de suivi établit un PV signalant que le BET a satisfait le travail demandé et qu'il a l'autorisation pour produire les documents nécessaires au CT.

PHASE III : Documents de concertations réglementaires et documents finaux

A/Mission 1 : Document à soumettre au Comité Technique Local
PA au 1/2000, Plans Sectoriels au 1/2000 et documents écrits pour la tenue du CT.

Le contractant présentera les documents du plan d'aménagement qui feront l'objet du comité technique local, conformément à la loi n° 12-90 relative à l'urbanisme.

Il s'agit des documents de la phase II, corrigés suivant les remarques de l'administration et tenant compte des avis éventuels des départements de l'équipement et de celui de l'agriculture. Les documents à remettre sous format papier et sur CD ROM (Plans sous format .dwg et documents écrits sous format word) sont les suivants :

- Le plan d'aménagement au 1/2000 ;
- Le plan d'aménagement au 1/2000 ;
- Le règlement d'aménagement et la nomenclature ;
- La note justificative et le planning des opérations ;
- Les plans sectoriels au 1/2000 ou au 1/500 ;
- Le cahier des charges des plans sectoriels ;
- Une présentation en couleur du plan d'aménagement en Power Point sous format numérique.

Le contractant exposera l'étude du projet du PA lors de la réunion du Comité Technique Local (CTL).

A l'issue de la réunion du Comité Technique Local, le BET est tenu de rectifier le projet du PA en se conformant strictement au PV du CT, signé par les membres du comité.

Le contractant doit remettre ainsi à l'administration pour vérification, en un (01) exemplaire, le dossier rectifié selon les remarques retenues du Comité Technique Local.

Le comité technique de suivi établit un PV signalant que le BET a satisfait le travail demandé et qu'il a l'autorisation pour produire les documents nécessaires à la tenue de l'Enquête Publique et de Délibération Communale.

B/Mission 2 : Documents à remettre pour les besoins de l'Enquête Publique et de la Délibération Communale

Le BET remettra à l'administration, les documents rectifiés selon les remarques du CT, pour la tenue de l'enquête publique et la délibération du conseil communal à savoir :

- Les cahiers originaux (PA et Plan de restructuration) de bonne qualité (calque stable) ; Les services de l'Agence Urbaine d'Agadir se chargeront de faire signer ces cahiers par M. le Directeur et de les remettre au BET ;

XDD n° 83/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Inessoune Plage 9

Cette proposition d'aménagement doit être accompagnée des éléments d'évaluation relatant ses avantages et ses inconvénients.

Le rapport définitif doit contenir la proposition d'aménagement avec les modifications demandées par le comité technique de suivi.

A l'issue de cette phase, le comité technique de suivi établit un PV signalant que le BET a satisfait le travail demandé et qu'il a l'autorisation d'entamer la phase II : Documents de concertation et d'instruction.

Phase II : Documents de concertation et d'instruction (PA au 1/2000, note de présentation, règlement et nomenclature, Plans sectoriels au 1/2000 et cahier des charges)

Pour le plan d'aménagement à l'échelle 1/2000, il comporte essentiellement :

- Limite de l'aire d'étude avec les sommets en coordonnées Lambert ;
- Limite de la voirie (à conserver, à modifier ou à créer) ;
- Limite des espaces des équipements collectifs et administratifs (existants ou projetés) ;
- L'affectation et limites des différentes zones suivant l'usage principal (habitat, tourisme, activité, et autres) ;
- Les différentes servitudes ;
- Limites des quartiers, douars et réseaux qui feront l'objet de l'étude de redressements (à réviser d'un commun accord avec l'administration) ;

De plus, le contractant sera tenu d'élaborer et de fournir :

- Un dossier d'enquête concernant l'étude de redressement qui comportera les résultats des enquêtes effectuées (enquête immobilière, tableaux, analyse, et report enquête sur plans (2 exemplaires + 2 CD-Rom) ;
- Des plans sectoriels de redressement des quartiers, douars et réseaux existants à l'échelle 1/2000 ou 1/500 établis sur la base du dossier d'enquête. La définition de l'échelle sera arrêtée en commun accord avec la commission, et selon les spécificités des secteurs en question ;
- Le PA sera accompagné d'un règlement qui définira les principales règles d'utilisation des sols, les formes urbaines, la densité par secteur, le minimum parcellaire, la hiérarchie du réseau viarie et le cas échéant les réserves d'emploi à terme pour les transports collectifs et site propre ... Ce règlement sera de nature souple et flexible. Il devra intégrer les dispositions du dernier paragraphe de l'article 19 de la loi n° 12-90 relative à l'urbanisme permettant d'introduire des modifications particulières au plan d'aménagement à l'occasion de l'examen des dossiers de demandes de création d'un lotissement ou d'un groupe d'habitation. De même, le règlement d'aménagement précisera les adaptations mineures à introduire et fixera les conditions d'octroi des dérogations compte tenu des échelles du plan d'aménagement et des projets de détails, de la topographie du site et de la forme du parcellaire ...
- Le cahier des charges relatif aux plans sectoriels, qui traitent les règles d'utilisation des sols et les règles applicables à la construction ;
- La note justificative (document succinct) synthétisera les orientations du plan d'aménagement et leur justification, les différents équipements, les différentes superficies allouées et ouvertes à l'urbanisation ;
- Le planning des opérations qui donne une évaluation des coûts des différentes opérations programmées par le plan d'aménagement et une proposition des échéanciers de réalisation.

XDD n° 83/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Inessoune Plage 9

Le BET effectuera les tirages des calques originaux dûment signés par M. le Directeur de l'Agence Urbaine et remettra à l'administration en 03 CD-Rom et en 03 exemplaires sous format papier de l'ensemble des documents de la Mission II de la phase II à savoir :

- Le plan d'aménagement au 1/2000 conforme aux calques originaux ;
- Le règlement d'aménagement et la nomenclature ;
- Les plans sectoriels au 1/2000 ou 1/500 ;
- Le cahier des charges des plans sectoriels ;

(Les calques doivent être restitués à l'Agence Urbaine).

Le contractant exposera le projet du PA lors de la délibération du conseil communal.

L'ensemble des documents suscités devra être saisi sous format numérique sur un support informatique prêt à l'impression compatible avec celui de l'Administration (Word et PDF pour les documents écrits et DWG pour les documents graphiques conformément à la charte définie par l'Agence Urbaine d'Agadir).

Le BET fournira aussi les documents originaux (écrits et graphiques), ayant servi à l'élaboration du plan d'aménagement.

A l'issue de cette phase, l'Agence Urbaine d'Agadir devient propriétaire des documents finaux, produira les documents utiles pour la Commission Centrale et apportera les modifications arrêtées par cette commission.

ARTICLE 12 : RENDU ET DÉLAIS D'EXÉCUTION

La durée totale de l'étude sera de 30 mois et 15 jours. Le délai réel d'exécution de la mission par le contractant court à compter de la délivrance de l'ordre de service, hors délais d'instruction et de validation par l'Administration et hors délais de période de congé annuel du BET. A ce titre le BET doit avoir l'administration au préalable de la période de son congé annuel, dont la durée ne dépassant pas 30 jours. L'administration se chargera de délivrer un ordre d'arrêt et de reprise pour cette période.

La durée du marché prendra fin après l'acceptation et la validation définitive par le maître d'ouvrage des documents à remettre pour la dernière étape de la mission II de la phase II.

Le démarrage de la phase n°1 est déclenché après notification de l'ordre de service de commencement des travaux de l'étude, établi par le service des marchés de l'AGAU.

Le démarrage des phases n°2 et 3 et des missions y afférentes est déclenché sur ordre de service après acceptation et validation des documents de la phase précédente.

Un ordre d'arrêt est délivré, par le service des marchés de l'Agence Urbaine, pour chaque dépôt de documents (provisoire ou définitif), et cmi à la demande du BET. De même un ordre de reprise est délivré par le même service pour la reprise de l'étude.

Dans le cas où le contractant dépasse les délais prévus dans le tableau des réunions et sans raison valable, il lui sera appliqué des pénalités conformément à l'article 32.

Le BET s'engage à déclencher l'étude dès notification de l'ordre de service de commencement des travaux et à remettre les rapports des différentes phases décrits dans ce CP, selon les délais arrêtés dans le tableau ci-après.

XDD n° 83/2018 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Inessoune Plage 11



ADP n° 55 (2015) relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du Centre de l'Université d'Angers

LE BET doit se conformer dans le dessin des plans à la charte convenue par l'Agence Urbaine d'Agadir.

ARTICLE 17 : LES OBLIGATIONS DE L'ADMINISTRATION

L'Administration s'engage vis-à-vis du BET :

- Mettre à sa disposition l'ensemble des données dont elle dispose, en particulier les documents d'urbanisme disponibles ;
- Lui fournir les photographies aériennes, les plans topographiques et les modifications dont elle dispose et qui sont nécessaires à l'appréhension de l'ensemble de l'aire de l'étude ;
- Lui faciliter l'accès à toutes les informations et documents non commercialisés utiles à l'étude et dont disposent les différentes administrations et organismes au niveau local et central.

Ne sont pas concernés par ce paragraphe, les documents commercialisés par les administrations qui seront acquis et financés directement par le Soumissionnaire.

ARTICLE 18 : LES OBLIGATIONS MATERIELLES

Le prestataire prendra en charge :

- L'ingestion de l'ensemble des documents préexistants et finaux de l'étude ;
- La réalisation des supports graphiques nécessaires aux concertations ;
- Le fourniture de petit matériel consommable (matériel de bureau, papier, trépas, CD-Rom ...) nécessaire à l'exécution des prestations objet du présent marché ;
- Les frais de personnel technique pour les besoins de l'étude ;
- Les moyens nécessaires aux déplacements des membres de l'équipe pour l'accomplissement de leurs tâches.

ARTICLE 19 : ARCHIVAGE DES DOCUMENTS ET LEUR RESTITUTION A L'ADMINISTRATION

Le BET procédera à l'archivage de tous les documents et données collectés et traités au cours de l'étude. Il restituera ces documents (sous les originaux) à l'Administration, à la fin de l'étude.

Il s'agit de tous les documents et plans sur support informatique compatible avec celui de l'Administration. L'ensemble des supports dûment répertoriés sera remis à l'Administration à la fin de l'étude.

ARTICLE 20 : NATURE DES PRIX

1 - GENERALITES

Le présent appel d'offres ouvert est à prix global.

Le prix est établi et calculé sur la base de la décomposition du montant global annexé au présent cahier des prescriptions spéciales.

Le prix global couvre et rémunère l'ensemble des prestations qui font l'objet du marché et telles qu'elles doivent être exécutées conformément à ce dernier et ce, quel que soient les quantités réellement exécutées.

Les prix du marché sont réputés comprendre toutes les dépenses résultant de l'exécution des prestations y compris tous les droits, impôts, taxes, frais généraux, frais de bureau et assurer au prestataire de services une marge pour bénéfices et risques et d'une façon générale toutes les dépenses qui sont la conséquence nécessaire et directe du travail.

2 - IMPOTS, TAXES, FRAIS DOUANIERS, ...

Le soumissionnaire est réputé avoir examiné, en détail au moment de l'établissement des prix, toutes les incidences des lois fiscales et douanières en vigueur à la date de la remise des offres. Par conséquent, le soumissionnaire sera tenu de régler tous les impôts, taxes et frais de douane éventuels en vigueur au Maroc.

ARTICLE 21 : MONTANT DU MARCHE

Le montant global de la réalisation de ladite étude est formé et s'entend toutes les taxes comprises.

ADD N° 01/2016 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Innovation Plage 18

Le cautionnement définitif sera restitué ou la caution qui le remplace est libérée à la suite d'une mainlevée délivrée par le maître d'ouvrage dans un délai maximum de trois mois suivant la date de la réception définitive des prestations.

ARTICLE 26 : FRAIS DE TRAVAIL ET D'ENGAGEMENT

Le BET aura à sa charge les frais de timbres et d'engagement du présent marché.

ARTICLE 27 : NANTISSEMENT

Dans l'éventualité d'une affectation en nantissement du marché, il sera fait application des dispositions de la loi n° 122-13 relative au nantissement des marchés publics promulguée par le décret n° 1-15-05 du 29 Rabii II (13 février 2005), il est prévu que :

- La liquidation des sommes dues par l'Administration en exécution du présent marché, sera opérée par les soins du Directeur de l'Agence Urbaine d'Agadir.
- L'autorité chargée de fournir au titulaire du marché ainsi qu'au bénéficiaire du nantissement ou subrogation, des renseignements et les états prévus à l'article 8 de la loi n° 122-13 est le Directeur de l'Agence Urbaine d'Agadir.
- Lesdits documents sont transmis directement à la partie bénéficiaire du nantissement avec communication d'une copie au titulaire du marché, dans les conditions prévues par l'article 8 de la loi n° 122-13.
- Les paiements prévus au présent marché seront effectués par le Trésorier Payeur de l'Agence Urbaine d'Agadir, seul qualifié pour recevoir les ordonnances du titulaire du présent marché.
- En cas de nantissement du marché, l'Administration délivrera sans frais, au contractant, un exemplaire simplifié au format officiel du marché portant la mention « exemple simplifié » et destiné à former titre.

ARTICLE 28 : VALOIR DU MARCHE

Le marché ne sera valable, définitif et exécutoire, qu'après notification de son signature par le Directeur de l'Agence Urbaine d'Agadir et son visa par le Contrôleur d'Etat de l'Agence Urbaine d'Agadir.

L'approbation du marché doit intervenir avant tout commencement d'exécution. Cette approbation sera notifiée dans un délai maximum de quinze (15) jours à compter de la date d'ouverture des plis.

ARTICLE 29 : SOUS TRAITANCE

Si le prestataire de services embauche de sous-traiter une partie du marché, il doit requérir l'accord préalable du maître d'ouvrage auquel il est notifié la nature des prestations et l'identité, la raison ou la dénomination sociale et l'adresse des sous-traitants et une copie conforme du contrat de la sous-traitance.

Le sous-traitant ne peut en aucun cas dépasser cinquante pour cent (50%) du montant du marché.

Les sous-traitants doivent satisfaire aux conditions requises des concurrents conformément aux dispositions du règlement relatif aux conditions et formes de passation des marchés de l'Agence Urbaine d'Agadir.

ARTICLE 30 : SECRET PROFESSIONNEL ET PROPRIÉTÉ DES ETUDES

Le Soumissionnaire et son équipe se considèrent comme entièrement liés par le secret professionnel et s'engagent à n'utiliser les documents et renseignements auxquels ils auraient accès au cours de l'étude que dans la stricte mesure des nécessités de celles-ci.

Il est responsable de l'exécution professionnelle et correcte des études faisant l'objet du présent marché dont l'Administration sera propriétaire.

Il est spécifié que le résultat des études effectuées dans le cadre du présent marché restera la propriété exclusive de l'Administration qui tient à en faire usage autant qu'elle l'entendra.

ADD N° 01/2016 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Innovation Plage 19

Il sera liquidé en fonction de la remise et de l'approbation des documents en pourcentage du montant total, comme précisé dans l'article 22.

ARTICLE 32 : MODALITES DE PAIEMENT ET REMUNERATION

Le règlement des prestations réalisées sera effectué sur la base de décomptes établis par le maître d'ouvrage en application des prix de la décomposition du montant global aux quantités réellement exécutées, déduction faite de la retenue de garantie, le cas échéant, comme suit :

- Quatre pour cent (4%) du montant du marché, après validation du rapport de la 1^{ère} phase « Analyse-Diagnostic, projections et proposition d'aménagement au 1/5000^e » ;
- Vingt pour cent (20%) du montant global du marché après validation des documents de la phase II « Documents de concertation et d'instruction (PA au 1/2000^e, note de présentation, règlement et nomenclature, Plans sectoriels au 1/2000^e et cahier des charges) », et le dépôt de la copie rectifiée selon les remarques éventuelles des services de l'équipement et de l'Agriculture ;
- Trente pour cent (30%) du montant global du marché après remise du dossier de la mission I de la phase III « Dossier du PA à soumettre au CTL » en nombre d'exemplaires contractuel ;
- Trente-cinq pour cent (35%) du montant global du marché après remise du dossier de la mission II de la phase III « Dossier PA pour les besoins de l'Enquête Publique et Délibération communale et document final ».

Le montant du décompte est réglé au prestataire après réception par le maître d'ouvrage de toutes les pièces justificatives nécessaires à sa vérification.

Seules sont régies les prestations prescrites par le présent cahier des prescriptions spéciales ou par ordre de service émis par le maître d'ouvrage.

Les décomptes des différentes phases ne seront débiqués qu'après remise des documents dûment repris en fonction des remarques éventuelles de l'Administration et ce, selon le nombre de copies contractuel.

ARTICLE 33 : MODALITE REGLEMENT

Sur ordre de virement du maître d'ouvrage, les sommes dues au prestataire seront versées au compte bancaire ouvert en son nom ou la société ou le groupement qu'il représente.

ARTICLE 34 : RETENUE DE GARANTIE

Une retenue de garantie sera prélevée sur les acomptes. Elle est égale à dix pour cent (10 %) du montant de chaque acompte.

Elle cessera de courir lorsqu'elle atteindra sept pour cent (7%) du montant initial du marché.

La retenue de garantie peut être remplacée, à la demande de l'entrepreneur, par une caution personnelle et solidaire constituée dans les conditions prévues par la réglementation en vigueur.

La retenue de garantie est restituée ou la caution qui la remplace est libérée à la suite d'une mainlevée délivrée par le maître d'ouvrage dans un délai maximum de trois mois suivant la date de la réception définitive des prestations.

ARTICLE 35 : CAUTIONNEMENT

Le montant du cautionnement provisoire est fixé à 5.000.000 (Cinq mille dirhams).

Le montant du cautionnement définitif est fixé à trois pour cent (3%) du montant initial du marché. Si le soumissionnaire ne réalise pas le cautionnement définitif dans un délai de 30 jours à compter de la date de la notification de l'approbation du présent marché, le montant du cautionnement provisoire fixé ci-dessus reste acquis à l'AAU.

ADD N° 01/2016 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Innovation Plage 17

L'utilisation de tous les résultats ne donnera, en aucun cas, lieu au paiement du droit d'auteur au Soumissionnaire.

ARTICLE 36 : INCOMPATIBILITE

La contractant s'engage pendant la durée du marché découlant de présent appel d'offres et jusqu'à la date de l'achèvement de l'étude relative au présent marché et la validation définitive par l'Administration, à n'entreprendre aucune étude, n'initier de ne concevoir aucun projet à caractère immobilier, sur l'ensemble de l'aire de l'étude et ce, ni pour son propre compte, ni pour celui du tiers personne.

ARTICLE 37 : PENALITES

A défaut d'avoir terminé les études dans les délais prescrits, il sera appliqué au prestataire une pénalité par jour calendrier de retard de 3‰ (un pour mille) de la rémunération correspondante à chaque décompte. Cette pénalité sera appliquée de plein droit et sans mise en demeure sur la somme due au prestataire, pour chaque tranche concernée par ce retard.

L'application de ces pénalités ne libère en rien le prestataire de l'ensemble des autres obligations et responsabilités qu'il aura souscrites au titre du présent marché.

Toutefois, le montant cumulé de ces pénalités est plafonné à dix pour cent (10 %) du montant du marché.

Lorsque le plafond des pénalités est atteint, l'autorité compétente est en droit de réviser le marché après mise en demeure préalable et sans préjudice de l'application des mesures coercitives prévues par l'article 43 du CCAG-EMO.

ARTICLE 38 : RESOLUTION DU MARCHE

Si, après approbation du présent marché, l'Administration décide de le résilier, il doit en informer le BET par lettre recommandée. L'Administration s'engage à payer au BET la valeur adéquate des travaux effectués.

En cas de retard constaté, le contractant sera considéré incapable d'honorer ses engagements vis-à-vis de l'Administration. De ce fait, la résiliation du marché sera prononcée suivant les prescriptions du CCAG-EMO.

Aussi, et dans le cas où l'Administration constate après les réunions des différents phases de l'étude que la qualité du compte rendu ne répond pas aux exigences de l'étude, et n'honore pas les engagements que le contractant a initialement mentionnés dans l'offre technique, la résiliation du marché peut également être prononcée par l'Administration.

De même les autres cas de résiliation prévus par CCAG-EMO demeurent applicables.

ARTICLE 39 : AJOURNEMENT DES ETUDES

Dans le cas où - pour une cause quelconque - l'Administration déciderait l'abandon total ou partiel des études, le BET est tenu d'achever la mission entamée et de remettre les documents contractuels à cette mission pour laquelle, il sera rémunéré en totalité après leur approbation. Les ajournements des travaux sont prescrits par ordres de service motivés.

ARTICLE 40 : CONVENTIONS

Le règlement des litiges, aux quels pourraient donner lieu l'exécution du présent marché, sera du ressort exclusif des tribunaux du Maroc statuant en matière administrative.

ARTICLE 41 : ASSURANCES

Avant le commencement de l'étude, le Soumissionnaire s'engage à souscrire une ou plusieurs polices d'assurances auprès des établissements agréés à cet effet pour couvrir les risques d'exécution des marchés notamment accident de travail, responsabilité civile, etc.

Le Directeur de l'Agence Urbaine d'Agadir (Signature plus la mention lu et accepté manuscrite)

Le Soumissionnaire (Signature plus la mention lu et accepté manuscrite)

ADD N° 01/2016 relatif à l'élaboration du Plan d'Aménagement du centre d'Innovation Plage 19

APPEL D'OFFRES OUVERT SUR OFFRE DE PRIX N° 03/2018 RELATIF A L'ETABLISSEMENT DU PLAN D'AMENAGEMENT D'IMESSOUANE PLAGE COMMUNE D'IMESSOUANE PREFECTURE D'AGADIR IDAOUTANANE

BORDEREAU DU PRIX GLOBAL

N° de prix	Désignation	Prix Forfaitaire en DH (hors TVA) en chiffre
1	L'ETABLISSEMENT DU PLAN D'AMENAGEMENT D'IMESSOUANE PLAGE COMMUNE D'IMESSOUANE PREFECTURE D'AGADIR IDAOUTANANE	
Total HT		
TVA 20 %		
Total TTC		

Arrête le présent bordereau des prix à la somme de dhs toutes taxes comprises « dhs TTC ».

Le soumissionnaire





APPEL D'OFFRES OUVERT SUR OFFRE DE PRIX N° 03/2018 RELATIF A L'ETABLISSEMENT DU PLAN D'AMENAGEMENT D'IMESSOUANE PLAGE COMMUNE D'IMESSOUANE PREFECTURE D'AGADIR IDAOUTANANE

DECOMPOSITION DU MONTANT GLOBAL

Documents à remettre	Quantité	Prix forfaitaire en DH hors TVA	
		en chiffre	en lettre
Phase I : Analyse-Diagnostic, projections et proposition d'aménagement au 1/5000e	15 %		 dirhams
Phase II : Documents de concertation et d'instruction (PA au 1/2000e, note de présentation, règlement et nomenclature, Plans sectoriels au 1/5000e et cahier des charges)	20%		 dirhams
Phase III : Documents de concertations réglementaires et documents finaux	Mission I : Dossier à soumettre au CTN	20%	 dirhams
	Mission II : Dossier à soumettre à l'EP / DC et documents finaux	20 %	
TOTAL H.T			
TVA 20%			
TOTAL TTC			

Arrête le présent bordereau des prix - Décomposition du montant global à la somme de dhs toutes taxes comprises « dhs TTC ».

Le soumissionnaire





Ils s'appellent Otman, Milba, Nouhayla, Housin... Ils vivent à Imsouane, à Taghazout, ou un peu plus loin. Ils sont prof de surf, serveurs, rêveurs. Je les ai écoutés parler du tourisme, du surf, des étrangers qui viennent, repartent, parfois restent. J'ai partagé leurs rires, leurs hésitations, leurs colères.

Ce mémoire est né de cette proximité, fragile et précieuse, tissée au fil des jours et des conversations.

Mon enquête ethnographique m'a mené sur un littoral en pleine transformation. J'y ai rencontré une jeunesse qui compose avec les effets de la gentrification touristique : certains y trouvent une voie, une autonomie, une fierté nouvelle ; d'autres s'en sentent écartés. J'ai choisi de suivre ceux qui « s'en sortent », arrivent à tirer le meilleur mais sans oublier les autres. Ceux qui, silencieusement, subissent la hausse des prix, la disparition des repères, l'effacement des mémoires.

Ce travail interroge ce que veut dire « s'en sortir ici », dans un territoire convoité, réinventé, parfois dépossédé. Il explore les stratégies d'adaptation, les détours, les ruses, les attachements. Mais au-delà de l'analyse, ce mémoire raconte aussi une histoire de lien : le lien que les jeunes entretiennent avec leur lieu, le lien que j'ai moi-même tenté de tisser avec eux, entre observation et engagement.

Il ne s'agit pas de conclure, mais de témoigner. Et d'ouvrir une fenêtre sur une jeunesse debout, lucide, en mouvement.

Mots-clés : Jeunesse, gentrification, surf-tourisme, débrouillardise, ethnographie